
VITTORIO EM. III





B.P.
I
95
Palchetto

Bibliothèque
PORTATIVE
DE
L'OFFICIER.

Classiques de l'Histoire.

TOME I.

LES CLASSIQUES DE L'HISTOIRE,

En 19 volumes in-32 (ou un seul volume in-8°), sur papier vélin, se composent des ouvrages suivans :

BOSSUET.	Discours sur l'Histoire Universelle.	2 vol.
VERTOT.	Histoire des Révolutions Romaines.	4
———	Histoire des Revolutions de Suède.	2
———	Histoire des Révolutions de Portugal.	1
MONTESQUIEU.	De la Grandeur et de la Décadence des Romains.	1
SAINT-RÉAL.	Conjuration des Espagnols contre Venise et des Gracques.	1
VOLTAIRE.	Histoire du siècle de Louis XIV et de Louis XV.	5
———	Histoire de Charles XII.	1
———	Histoire de Pierre-le-Grand.	2

Nous avons imprimé, du même format, les Commentaires de César, édition de Wailly, entièrement revue et corrigée, avec une carte comparative. 2 vol.

Les STRATAGÈMES de guerre anciens et modernes. 1

PARIS. — DE L'IMPRIMERIE DE RIGNOUX,
Rue des Francs-Bourgeois-S.-Michel, n° 8.

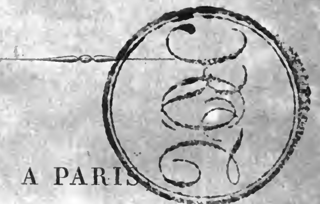
DISCOURS

SUR

L'HISTOIRE UNIVERSELLE,

PAR BOSSUET.

TOME PREMIER.



A PARIS,

CHEZ ANSELIN ET POCHARD,

SUCCESSEURS DE MAGIMEL,

LIBRAIRES POUR L'ART MILITAIRE, RUE DAUPHINE, N° 9.

1826.



DISCOURS

SUR

L'HISTOIRE UNIVERSELLE,

A MONSEIGNEUR LE DAUPHIN.

AVANT-PROPOS.

Dessein général de cet ouvrage ; sa division en trois parties.

Quand l'histoire serait inutile aux autres hommes, il faudrait la faire lire aux princes : il n'y a pas de meilleur moyen de leur découvrir ce que peuvent les passions et les intérêts, les temps et les conjonctures, les bons et les mauvais conseils. Les histoires ne sont composées que des actions qui les occupent, et tout semble y être fait pour leur usage. Si l'expérience leur est nécessaire pour acquérir cette prudence qui fait bien régner, il n'est rien de plus utile à leur instruction que de joindre aux exemples des siècles passés les expériences qu'ils font tous les jours. Au lieu qu'ordinairement ils n'apprennent qu'aux dépens de leurs sujets et de leur propre gloire, à juger des affaires dangereuses qui leur

arrivent; par le secours de l'histoire, ils forment leur jugement, sans rien hasarder, sur les évènemens passés. Lorsqu'ils voient jusqu'aux vices les plus cachés des princes, malgré les fausses louanges qu'on leur donne pendant leur vie, exposés aux yeux de tous les hommes, ils ont honte de la vaine joie que leur cause la flatterie, et ils connaissent que la vraie gloire ne peut s'accorder qu'avec le mérite.

D'ailleurs il serait honteux, je ne dis pas à un prince, mais en général à tout honnête homme, d'ignorer le genre humain et les changemens mémorables que la suite des temps a faits dans le monde. Si l'on n'apprend de l'histoire à distinguer les temps, on représentera les hommes sous la loi de la nature, ou sous la loi écrite, tels qu'ils sont sous la loi évangélique; on parlera des Perses vaincus sous Alexandre, comme on parle des Perses victorieux sous Cyrus; on fera la Grèce aussi libre du temps de Philippe que du temps de Thémistocle ou de Miltiade; le peuple romain aussi fier sous les empereurs que sous les consuls; l'Église aussi tranquille sous Dioclétien que sous Constantin; et la France, agitée de guerres civiles du temps de Charles IX et de Henri III, aussi puissante que du temps de Louis XIV, où, réunie sous un si grand roi, seule elle triomphe de toute l'Europe.

C'est, Monseigneur, pour éviter ces inconvéniens, que vous avez lu tant d'histoires anciennes et modernes. Il a fallu, avant toutes choses, vous faire lire, dans l'Écriture, l'histoire du peuple de Dieu, qui fait le fondement de la religion. On ne vous a pas laissé ignorer l'histoire grecque ni la romaine; et ce qui vous était plus important, on vous a montré avec soin l'histoire de ce grand royaume, que vous êtes obligé de rendre heureux. Mais de peur que ces histoires et celles que vous avez encore à apprendre ne se confondent dans votre esprit, il n'y a rien de plus nécessaire que de vous représenter distinctement, mais en raccourci, toute la suite des siècles.

Cette manière d'histoire universelle est à l'égard des histoires de chaque pays et de chaque peuple, ce qu'est une carte générale à l'égard des cartes particulières. Dans les cartes particulières vous voyez tout le détail d'un royaume ou d'une province en elle-même : dans les cartes universelles vous apprenez à situer ces parties du monde dans leur tout; vous voyez ce que Paris ou l'Ile de France est dans le royaume, ce que le royaume est dans l'Europe, et ce que l'Europe est dans l'univers.

Ainsi les histoires particulières représentent la suite des choses qui sont arrivées à un peuple

dans tout leur détail : mais afin de tout entendre, il faut savoir le rapport que chaque histoire peut avoir avec les autres ; ce qui se fait par un abrégé où l'on voie, comme d'un coup d'œil, tout l'ordre des temps.

Un tel abrégé, Monseigneur, vous propose un grand spectacle. Vous voyez tous les siècles précédens se développer, pour ainsi dire, en peu d'heures devant vous : vous voyez comme les empires se succèdent les uns aux autres ; et comme la religion, dans ses différens états, se soutient également depuis le commencement du monde jusqu'à notre temps.

C'est la suite de ces deux choses, je veux dire celle de la religion et celle des empires, que vous devez imprimer dans votre mémoire ; et comme la religion et le gouvernement politique sont les deux points sur lesquels roulent les choses humaines, voir ce qui regarde ces choses renfermé dans un abrégé, et en découvrir par ce moyen tout l'ordre et toute la suite, c'est comprendre dans sa pensée tout ce qu'il y a de grand parmi les hommes, et tenir, pour ainsi dire, le fil de toutes les affaires de l'univers.

Comme donc, en considérant une carte universelle, vous sortez du pays où vous êtes né, et du lieu qui vous renferme, pour parcourir toute la terre habitable, que vous embrassez par

la pensée avec toutes ses mers et tous ses pays; ainsi, en considérant l'abrégé chronologique, vous sortez des bornes étroites de votre âge, et vous vous étendez dans tous les siècles.

Mais de même que, pour aider sa mémoire dans la connaissance des lieux, on retient certaines villes principales, autour desquelles on place les autres, chacune selon sa distance; ainsi, dans l'ordre des siècles, il faut avoir certains temps marqués par quelque grand évènement auquel on rapporte tout le reste.

C'est ce qui s'appelle ÉPOQUE, d'un mot grec qui signifie *s'arrêter*, parce qu'on s'arrête là, pour considérer, comme d'un lieu de repos, tout ce qui est arrivé devant ou après, et éviter par ce moyen les anachronismes, c'est-à-dire cette sorte d'erreur qui fait confondre les temps.

Il faut d'abord s'attacher à un petit nombre d'époques, telles que sont, dans les temps de l'histoire ancienne,

Adam, ou la création;
Noé, ou le déluge;
La vocation d'Abraham, ou le commencement de l'alliance de Dieu avec les hommes;
Moïse, ou la loi écrite;
La prise de Troie;
Salomon, ou la fondation du temple;
Romulus, ou Rome bâtie;

Cyrus, ou le peuple de Dieu délivré de la captivité de Babylone;
Scipion, ou Carthage vaincue;
La naissance de Jésus-Christ;
Constantin, ou la paix de l'Église;
Charlemagne, ou l'établissement du nouvel empire.

Je vous donne cet établissement du nouvel empire sous Charlemagne, comme la fin de l'histoire ancienne, parce que c'est là que vous verrez finir tout-à-fait l'ancien empire romain. C'est pourquoi je vous arrête à un point si considérable de l'histoire universelle. La suite vous en sera proposée dans une seconde partie, qui vous mènera jusqu'au siècle que nous voyons illustré par les actions immortelles du roi votre père, et auquel l'ardeur que vous témoignez à suivre un si grand exemple fait encore espérer un nouveau lustre.

Après vous avoir expliqué en général le dessein de cet ouvrage, j'ai trois choses à faire pour en tirer toute l'utilité que j'en espère.

Il faut, premièrement, que je parcoure avec vous les époques que je vous propose; et que, vous marquant en peu de mots les principaux évènemens qui doivent être attachés à chacune d'elles, j'accoutume votre esprit à mettre ces évènemens dans leur place, sans y regarder autre chose que l'ordre des temps. Mais comme

mon intention principale est de vous faire observer, dans cette suite des temps, celle de la religion et celle des grands empires ; après avoir fait aller ensemble, selon le cours des années, les faits qui regardent ces deux choses, je reprendrai en particulier, avec les réflexions nécessaires, premièrement ceux qui nous font entendre la *durée perpétuelle de la religion*, et enfin ceux qui nous découvrent les *causes des grands changemens arrivés dans les empires.*

Après cela, quelque partie de l'histoire ancienne que vous lisiez, tout vous tournera à profit. Il ne passera aucun fait dont vous n'aperceviez les conséquences. Vous admirerez la suite des conseils de Dieu dans les affaires de la religion : vous verrez aussi l'enchaînement des affaires humaines; et par-là vous connaîtrez avec combien de réflexion et de prévoyance elles doivent être gouvernées.

PREMIÈRE PARTIE.

LES ÉPOQUES, OU LA SUITE DES TEMPS.

PREMIÈRE ÉPOQUE.[1]

Adam, ou la Création.

Premier âge du monde.

La première époque [1—4004] vous présente d'abord un grand spectacle : Dieu qui crée le ciel et la terre par sa parole, et qui fait l'homme à son image. C'est par où commence Moïse, le plus ancien des historiens, le plus sublime des philosophes, et le plus sage des législateurs.

Il pose ce fondement tant de son histoire que de sa doctrine et de ses lois. Après, il nous fait voir tous les hommes renfermés en un seul homme, et sa femme même tirée de lui ; la concorde des mariages et la société du genre humain établie sur ce fondement : la perfection et la puissance de l'homme, tant qu'il porte l'image de Dieu en son entier ; son empire sur les animaux ; son innocence tout ensemble et sa félicité dans le Paradis, dont la mémoire s'est conservée dans l'âge d'or des poëtes ; le précepte

[1] La première époque est toujours l'an du monde, la seconde, l'an avant J.-C.

divin donné à nos premiers parens; la malice de l'esprit tentateur, et son apparition sous la forme du serpent; la chute d'Adam et d'Ève, funeste à toute leur postérité; le premier homme justement puni dans tous ses enfans, et le genre humain maudit de Dieu; la première promesse de la rédemption, et la victoire future des hommes sur le démon qui les a perdus.

La terre commence à se remplir, et les crimes s'augmentent [129—3875]. Caïn, le premier enfant d'Adam et d'Ève, fait voir au monde naissant la première action tragique, et la vertu commence dès lors à être persécutée par le vice[1]. Là paraissent les mœurs contraires des deux frères : l'innocence d'Abel, sa vie pastorale, et ses offrandes agréables; celles de Caïn rejetées, son avarice, son impiété, son parricide, et la jalousie mère des meurtres; le châtiment de ce crime, la conscience du parricide agitée de continuelles frayeurs; la première ville bâtie par ce méchant qui se cherchait un asile contre la haine et l'horreur du genre humain; l'invention de quelques arts par ses enfans; la tyrannie des passions, et la prodigieuse malignité du cœur humain toujours porté à faire le mal; la postérité de Seth fidèle à Dieu malgré cette dépra-

[1] *Gen.* IV, 1, 3, 4, 8.

vation; le pieux Hénoch [987—3017] miraculeusement tiré du monde qui n'était pas digne de le posséder; la distinction des enfans de Dieu d'avec les enfans des hommes, c'est-à-dire de ceux qui vivaient selon l'esprit, d'avec ceux qui vivaient selon la chair; leur mélange et la corruption universelle du monde; la ruine des hommes résolue par un juste jugement de Dieu [1536—2468]; sa colère dénoncée aux pécheurs par son serviteur Noé; leur impénitence, et leur endurcissement puni enfin par le déluge [1656—2348]; Noé et sa famille réservés pour la réparation du genre humain.

Voilà ce qui s'est passé en 1656 ans. Tel est le commencement de toutes les histoires, où se découvre la toute-puissance, la sagesse et la bonté de Dieu : l'innocence heureuse sous sa protection; sa justice à venger les crimes, et en même temps sa patience à attendre la conversion des pécheurs; la grandeur et la dignité de l'homme dans sa première institution; le génie du genre humain depuis qu'il fut corrompu; le naturel de la jalousie, et les causes secrètes des violences et des guerres, c'est-à-dire tous les fondemens de la religion et de la morale.

Avec le genre humain, Noé conserva les arts, tant ceux qui servaient de fondement à la vie humaine et que les hommes savaient dès leur

origine, que ceux qu'ils avaient inventés depuis. Ces premiers arts que les hommes apprirent d'abord, et apparemment de leur créateur, sont l'agriculture [1], l'art pastoral [2], celui de se vêtir [3], et peut-être celui de se loger. Aussi ne voyons-nous pas le commencement de ces arts en Orient, vers les lieux d'où le genre humain s'est répandu.

La tradition du déluge universel se trouve par toute la terre. L'arche, où se sauvèrent les restes du genre humain, a été de tout temps célèbre en Orient, principalement dans les lieux où elle s'arrêta après le déluge. Plusieurs autres circonstances de cette fameuse histoire se trouvent marquées dans les annales et dans les traditions des anciens peuples [4]: les temps conviennent, et tout se rapporte, autant qu'on le pouvait espérer dans une antiquité si reculée.

[1] *Gen.* II, 15; III, 17, 18, 19; IV, 2.—[2] *Ibid.* IV, 2.—
[3] *Ibid.* III, 21.

[4] *Beros. Chald.* Hist. Chald. *Hieron. Ægypt.* Phœn. Hist. *Mnas. Nic. Damasc. lib.* XCVI. *Abyd.* de Med. et Assyr. *apud. Jos.* Antiq. Jud. *l.* I, *c.* 4. *al.* 5. *et l.* I cont. Apion; *et Euseb.* Præp. Ev. *lib.* IX, *c.* II, 12. *Plutarc. opusc.* Plusne solert. terr. an aquat. animal. *Lucian.* de Deâ Syr.

DEUXIÈME ÉPOQUE.

Noé, ou le Déluge.

Deuxième âge du monde.

Près du déluge se rangent le décroissement de la vie humaine [1656—2348], le changement dans le vivre [1657—2347], et une nouvelle nourriture substituée aux fruits de la terre; quelques préceptes donnés à Noé de vive voix seulement; la confusion des langues arrivée à la tour de Babel [1757—2247], premier monument de l'orgueil et de la faiblesse des hommes; le partage des trois enfans de Noé, et la première distribution des terres.

La mémoire de ces trois premiers auteurs des nations et des peuples s'est conservée parmi les hommes. Japhet, qui a peuplé la plus grande partie de l'Occident, y est demeuré célèbre sous le nom fameux d'Iapet. Cham et son fils Chanaan n'ont pas été moins connus parmi les Égyptiens et les Phéniciens; et la mémoire de Sem a toujours duré dans le peuple hébreu, qui en est sorti.

Un peu après ce premier partage du genre humain, Nemrod, homme farouche, devient par son humeur violente le premier des conqué-

rans; et telle est l'origine des conquêtes. Il établit son royaume à Babylone [1], au même lieu où la tour avait été commencée, et déjà élevée fort haut; mais non pas autant que le souhaitait la vanité humaine. Environ dans le même temps Ninive fut bâtie, et quelques anciens royaumes établis. Ils étaient petits dans ces premiers temps; et on trouve dans la seule Égypte quatre dynasties ou principautés, celle de Thèbes, celle de Thin, celle de Memphis, et celle de Tanis : c'était la capitale de la Basse-Égypte. On peut aussi rapporter à ce temps le commencement des lois et de la police des Égyptiens; celui de leurs pyramides qui durent encore, et celui des observations astronomiques [1771—2233], tant de ces peuples que des Chaldéens. Aussi voit-on remonter jusqu'à ce temps, et pas plus haut, les observations que les Chaldéens, c'est-à-dire sans contestation, les premiers observateurs des astres, donnèrent dans Babylone à Callisthène pour Aristote [2].

Tout commence : il n'y a point d'histoire ancienne où il ne paraisse, non-seulement dans ces premiers temps, mais encore long-temps après, des vestiges manifestes de la nouveauté

[1] *Gen.* x, 8, 9, 10, 11.

[2] *Porphyr. apud Simpl. in lib.* II. *Aristot.* de Cœlo.

du monde. On voit les lois s'établir, les mœurs se polir, et les empires se former. Le genre humain sort peu à peu de l'ignorance; l'expérience l'instruit, et les arts sont inventés ou perfectionnés. A mesure que les hommes se multiplient, la terre se peuple de proche en proche ; on passe les montagnes et les précipices ; on traverse les fleuves, et enfin les mers; et on établit de nouvelles habitations. La terre, qui n'était au commencement qu'une forêt immense, prend une autre forme ; les bois abattus font place aux champs, aux pâturages, aux hameaux, aux bourgades, et enfin aux villes. On s'instruit à prendre certains animaux, à apprivoiser les autres, et à les accoutumer au service. On eut d'abord à combattre les bêtes farouches. Les premiers héros se signalèrent dans ces guerres. Elles firent inventer les armes, que les hommes tournèrent après contre leurs semblables : Nemrod, le premier guerrier et le premier conquérant, est appelé dans l'Écriture un fort chasseur [1]. Avec les animaux, l'homme sut encore adoucir les fruits et les plantes; il plia jusqu'aux métaux à son usage, et peu à peu il y fit servir toute la nature. Comme il étoit naturel que le temps fît inventer beaucoup de choses, il de-

[1] *Gen.* x, 9.

vait aussi en faire oublier d'autres, du moins à la plupart des hommes. Ces premiers arts que Noé avait conservés, et qu'on voit aussi toujours en vigueur dans les contrées où se fit le premier établissement du genre humain, se perdirent à mesure qu'on s'éloigna de ce pays. Il fallut ou les rapprendre avec le temps, ou que ceux qui les avaient conservés les reportassent aux autres. C'est pourquoi on voit tout venir de ces terres toujours habitées, où les fondemens des arts demeurèrent en leur entier ; et, là même, on apprenait tous les jours beaucoup de choses importantes. La connaissance de Dieu et la mémoire de la création s'y conserva ; mais elle allait s'affaiblissant peu à peu. Les anciennes traditions s'oubliaient et s'obscurcissaient; les fables, qui leur succédèrent, n'en retenaient plus que de grossières idées ; les fausses divinités se multipliaient; et c'est ce qui donna lieu à la vocation d'Abraham.

TROISIÈME ÉPOQUE.

La vocation d'Abraham, ou le commencement du peuple de Dieu et de l'alliance.

Troisième âge du monde.

Quatre cent vingt-six ans après le déluge [2083 — 1921], comme les peuples marchaient chacun en sa voie, et oubliaient celui qui les avait faits, Dieu, pour empêcher le progrès d'un si grand mal, au milieu de la corruption, commença à se séparer un peuple élu. Abraham fut choisi pour être la tige et le père de tous les croyans. Dieu l'appela dans la terre de Chanaan, où il voulait établir son culte et les enfans de ce patriarche, qu'il avait résolu de multiplier comme les étoiles du ciel et comme le sable de la mer. A la promesse qu'il lui fit de donner cette terre à ses descendans, il joignit quelque chose de bien plus illustre; et ce fut cette grande bénédiction qui devait être répandue sur tous les peuples du monde, en Jésus-Christ sorti de sa race. C'est ce Jésus-Christ qu'Abraham honore en la personne du grand pontife Melchisédech qui le représente; c'est à lui qu'il paie la dîme du butin qu'il avait gagné sur les rois vain-

cus; et c'est par lui qu'il est béni[1]. Dans des richesses immenses, et dans une puissance qui égalait celle des rois, Abraham conserva les mœurs antiques : il mena toujours une vie simple et pastorale, qui toutefois avait sa magnificence, que ce patriarche faisait paraître principalement en exerçant l'hospitalité envers tout le monde. Le ciel lui donna des hôtes [2148 — 1856]; les anges lui apprirent les conseils de Dieu; il y crut, et parut en tout plein de foi et de piété. De son temps, Inachus, le plus ancien de tous les rois connus par les Grecs, fonda le royaume d'Argos. Après Abraham, on trouve Isaac son fils, et Jacob son petit-fils, imitateurs de sa foi et de sa simplicité dans la même vie pastorale. Dieu leur réitère aussi les mêmes promesses qu'il avait faites à leur père, et les conduit, comme lui, en toutes choses. Isaac bénit Jacob au préjudice d'Ésaü, son frère aîné [2245 — 1759]; et trompé en apparence, en effet il exécuta les conseils de Dieu, et régla la destinée de deux peuples. Ésaü eut encore le nom d'Édom, d'où sont nommés les Iduméens dont il est le père. Jacob, que Dieu protégeait, excella en tout au-dessus d'Ésaü. Un ange, contre qui il eut un combat plein de mystère, lui donna le

[1] *Hebr.* VII. 1, 2, 3, *et seq.*

nom d'Israël, d'où ses enfans sont appelés les Israélites. De lui naquirent les douze patriarches, pères des douze tribus du peuple hébreu : entre autres Lévi, d'où devaient sortir les ministres des choses sacrées ; Juda, d'où devait sortir, avec la race royale, le Christ Roi des rois et Seigneur des seigneurs ; et Joseph, que Jacob aima plus que tous ses autres enfans. Là se déclarent de nouveaux secrets de la Providence divine. On y voit, avant toutes choses, l'innocence et la sagesse du jeune Joseph toujours ennemie des vices, et soigneuse de les réprimer dans ses frères ; ses songes mystérieux et prophétiques ; ses frères jaloux, et la jalousie cause, pour la seconde fois, d'un parricide [2276 — 1728] ; la vente de ce grand homme ; la fidélité qu'il garde à son maître, et sa chasteté admirable [2287 — 1717] ; les persécutions qu'elle lui attire ; sa prison et sa constance [2289 — 1715] ; ses prédictions ; sa délivrance miraculeuse ; cette fameuse explication des songes de Pharaon ; le mérite d'un si grand homme reconnu ; son génie élevé et droit, et la protection de Dieu qui le fait dominer partout où il est ; sa prévoyance, ses sages conseils, et son pouvoir absolu dans le royaume de la Basse-Égypte ; par ce moyen le salut de son père Jacob et de sa famille [2298 — 1706]. Cette

famille chérie de Dieu s'établit ainsi dans cette partie de l'Égypte dont Tanis était la capitale, et dont les rois prenaient tous le nom de Pharaon. Jacob meurt [2315 — 1689]; et un peu devant sa mort il fait cette célèbre prophétie où, découvrant à ses enfans l'état de leur prospérité, il découvre en particulier à Juda le temps du Messie qui devait sortir de sa race. La maison de ce patriarche devient un grand peuple en peu de temps : cette prodigieuse multiplication excite la jalousie des Égyptiens : les Hébreux sont injustement haïs, et impitoyablement persécutés : Dieu fait naître Moïse leur libérateur [2433 — 1571], qu'il délivre des eaux du Nil, et le fait tomber entre les mains de la fille de Pharaon; elle l'élève comme son fils, et le fait instruire dans toute la sagesse des Égyptiens. En ces temps, les peuples d'Égypte s'établirent en divers endroits de la Grèce. La colonie que Cécrops amena d'Égypte fonda douze villes [2448 — 1556], ou plutôt douze bourgs, dont il composa le royaume d'Athènes, et où il établit, avec les lois de son pays, les dieux qu'on y adorait. Un peu après arriva le déluge de Deucalion dans la Thessalie, confondu par les Grecs avec le déluge universel [1]. Hel-

[1] *Marm. Arund. seu Æra Att.*

len, fils de Deucalion, régna en Phthie, pays de la Thessalie, et donna son nom à la Grèce. Ses peuples, auparavant appelés Grecs, prirent toujours depuis le nom d'Hellènes, quoique les Latins leur aient conservé leur ancien nom. Environ dans le même temps, Cadmus, fils d'Agénor, transporta en Grèce une colonie de Phéniciens, et fonda la ville de Thèbes dans la Béotie. Les dieux de Syrie et de Phénicie entrèrent avec lui dans la Grèce. Cependant Moïse s'avançait en âge [2473 — 1531]. A quarante ans, il méprisa les richesses de la cour d'Égypte ; et touché des maux de ses frères les Israélites, il se mit en péril pour les soulager. Ceux-ci, loin de profiter de son zèle et de son courage, l'exposèrent à la fureur de Pharaon, qui résolut sa perte. Moïse se sauva d'Égypte en Arabie, dans la terre de Madian, où sa vertu, toujours secourable aux oppressés, lui fit trouver une retraite assurée. Ce grand homme, perdant l'espérance de délivrer son peuple, ou attendant un meilleur temps, avait passé quarante ans à paître les troupeaux de son beau-père Jéthro, quand il vit dans le désert le buisson ardent [2513 — 1491], et entendit la voix du Dieu de ses pères, qui le renvoyait en Égypte pour tirer ses frères de la servitude. Là paraissent l'humilité, le courage et les miracles de ce divin

législateur; l'endurcissement de Pharaon et les terribles châtimens que Dieu lui envoie ; la pâque, et le lendemain le passage de la mer Rouge; Pharaon et les Égyptiens ensevelis dans les eaux, et l'entière délivrance des Israélites.

QUATRIÈME ÉPOQUE.

Moïse, ou la Loi écrite.

Quatrième âge du monde.

Les temps de la loi écrite commencent [2513 — 1491]. Elle fut donnée à Moïse 430 ans après la vocation d'Abraham, 856 ans après le déluge, et la même année que le peuple hébreu sortit d'Égypte. Cette date est remarquable, parce qu'on s'en sert pour désigner tout le temps qui s'écoule depuis Moïse jusqu'à Jésus-Christ. Tout ce temps est appelé le temps de la loi écrite, pour le distinguer du temps précédent, qu'on appelle le temps de la loi de nature, où les hommes n'avaient pour se gouverner que la raison naturelle et les traditions de leurs ancêtres.

Dieu donc ayant affranchi son peuple de la tyrannie des Égyptiens, pour le conduire en la terre où il veut être servi; avant que de l'y éta-

blir, lui propose la loi selon laquelle il y doit vivre. Il écrit de sa propre main, sur deux tables qu'il donne à Moïse au haut du mont Sinaï, le fondement de cette loi, c'est-à-dire le Décalogue, ou les dix commandemens qui contiennent les premiers principes du culte de Dieu et de la société humaine. Il dicte au même Moïse les autres préceptes par lesquels il établit le tabernacle, figure du temps futur [1]; l'arche où Dieu se montrait présent par ses oracles, et où les tables de la loi étaient renfermées; l'élévation d'Aaron, frère de Moïse; le souverain sacerdoce, ou le pontificat, dignité unique donnée à lui et à ses enfans; les cérémonies de leur sacre, et la forme de leurs habits mystérieux; les fonctions des prêtres, enfans d'Aaron; celles des lévites, avec les autres observances de la religion; et, ce qu'il y a de plus beau, les règles des bonnes mœurs, la police et le gouvernement de son peuple élu, dont il veut être lui-même le législateur. Voilà ce qui est marqué par l'époque de la loi écrite. Après, on voit le voyage continué dans le désert, les révoltes, les idolâtries, les châtimens, les consolations du peuple de Dieu, que ce législateur tout-puissant forme peu à peu par ce moyen; le sacre d'Éléazar, souverain

[1] *Hebr.* IX, 9, 13.

pontife [2552—1452], et la mort de son père Aaron ; le zèle de Phinées, fils d'Éléazar, et le sacerdoce assuré à ses descendans par une promesse particulière. Durant ces temps, les Égyptiens continuent l'établissement de leurs colonies en divers endroits, principalement dans la Grèce, où Danaüs, Égyptien, se fait roi d'Argos, et dépossède les anciens rois venus d'Inachus. Vers la fin des voyages du peuple de Dieu dans le désert, on voit commencer les combats [2553—1451], que les prières de Moïse rendent heureux. Il meurt, et laisse aux Israélites toute leur histoire, qu'il avait soigneusement digérée dès l'origine du monde jusques au temps de sa mort. Cette histoire est continuée par l'ordre de Josué et de ses successeurs. On la divisa depuis en plusieurs livres ; et c'est de là que nous sont venus le livre de Josué, le livre des Juges, et les quatre livres des Rois. L'histoire que Moïse avait écrite, et où toute la loi était renfermée, fut aussi partagée en cinq livres qu'on appelle Pentateuque, et qui sont le fondement de la religion. Après la mort de l'homme de Dieu, on trouve les guerres de Josué, la conquête et le partage de la Terre-Sainte [2559—1445], et les rébellions du peuple châtié et rétabli à diverses fois. Là se voient les victoires d'Othoniel, qui le délivre de la tyrannie de Chusan [2599—1405], roi

de Mésopotamie ; et quatre-vingts ans après, celle d'Aod sur Églon [2679—1325), roi de Moab. Environ ce temps, Pélops, Phrygien, fils de Tantale [2682—1322], règne dans le Péloponèse, et donne son nom à cette fameuse contrée. Bel, roi des Chaldéens, reçoit de ces peuples les honneurs divins. Les Israélites ingrats retombent dans la servitude [2699—1305]. Jabin, roi de Chanaan, les assujétit; mais Débora, la prophétesse, qui jugeait le peuple [2719—1285], et Barac, fils d'Abinoem, défont Sisara, général des armées de ce roi. Quarante ans après, Gédéon [2759—1245], victorieux sans combattre, poursuit et abat les Madianites. Abimélech [2768—1236], son fils, usurpe l'autorité par le meurtre de ses frères, l'exerce tyranniquement, et la perd enfin avec la vie. Jephté ensanglante [2817—1187] sa victoire par un sacrifice qui ne peut être excusé que par un ordre secret de Dieu, sur lequel il ne lui a pas plu de nous rien faire connaître. Durant ce siècle, il arrive des choses très considérables parmi les Gentils ; car, en suivant la supputation d'Hérodote[1], qui paraît la plus exacte, il faut placer en ces temps [2737—1267], 514 ans devant Rome, et du temps de Débora, Ninus, fils de Bel, et la fon-

[1] *Herod. lib.* 1, *c.* 95.

dation du premier empire des Assyriens. Le siège en fut établi à Ninive, ville ancienne et déjà célèbre [1], mais ornée et illustrée par Ninus. Ceux qui donnent 1300 ans aux premiers Assyriens ont leur fondement dans l'antiquité de la ville; et Hérodote, qui ne leur en donne que 520, ne parle que de la durée de l'empire qu'ils ont commencé sous Ninus, fils de Bel, à étendre dans la haute Asie. Un peu après, et durant le règne de ce conquérant, on doit mettre la fondation [2752—1252] ou le renouvellement de l'ancienne ville de Tyr, que la navigation et ses colonies rendent si célèbre [2]. Dans la suite, et quelque temps après Abimelech, on trouve les fameux combats d'Hercule, fils d'Amphitryon, et ceux de Thésée, roi d'Athènes, qui ne fit qu'une seule ville des douze bourgs de Cécrops, et donna une meilleure forme au gouvernement des Athéniens. Durant le temps de Jephté, pendant que Sémiramis, veuve de Ninus et tutrice de Ninias, augmentait l'empire des Assyriens par ses conquêtes, la célèbre ville de Troie, déjà prise une fois par les Grecs, sous Laomédon son troisième roi, fut réduite en cendre [2820—1184], encore par les Grecs,

[1] *Gen.* x, 11. — [2] *Josue.* xix, 29. *Joseph.* Antiq. *lib.* VIII, *c.* II.

sous Priam, fils de Laomédon, après un siège de dix ans.

CINQUIÈME ÉPOQUE.

La prise de Troie.

Cinquième âge du monde.

Cette époque de la ruine de Troie [2820 — 1184], arrivée environ l'an 308 après la sortie d'Égypte, et 1164 ans après le déluge, est considérable, tant à cause de l'importance d'un si grand évènement, célébré par les deux plus grands poëtes de la Grèce et de l'Italie, qu'à cause qu'on peut rapporter à cette date ce qu'il y a de plus remarquable dans les temps appelés fabuleux ou héroïques : fabuleux, à cause des fables dont les histoires de ces temps sont enveloppées; héroïques, à cause de ceux que les poëtes ont appelés les enfans des dieux, et les héros. Leur vie n'est pas éloignée de cette prise; car du temps de Laomédon, père de Priam, paraissent tous les héros de la toison d'or, Jason, Hercule, Orphée, Castor et Pollux, et les autres qui sont connus; et du temps de Priam même, durant le dernier siège de Troie, on voit les Achille, les Agamemnon, les Ménélas, les Ulysse, Hector, Sarpédon, fils de Jupiter; Énée,

fils de Vénus, que les Romains reconnaissent pour leur fondateur, et tant d'autres, dont des familles illustres et des nations entières ont fait gloire de descendre. Cette époque est donc propre pour rassembler ce que les temps fabuleux ont de plus certain et de plus beau. Mais ce qu'on voit dans l'histoire sainte est en toutes façons plus remarquable : la force prodigieuse d'un Samson [2887—1117], et sa faiblesse étonnante; Héli [2888—1116], souverain pontife, vénérable par sa piété, et malheureux par le crime de ses enfans; Samuel [2909—1095], juge irréprochable, et prophète choisi de Dieu pour sacrer les rois; Saül, premier roi du peuple de Dieu, ses victoires, sa présomption à sacrifier sans les prêtres, sa désobéissance mal excusée par le prétexte de la religion, sa réprobation, sa chute funeste. En ce temps, Codrus, roi d'Athènes; se dévoua à la mort pour le salut de son peuple; et lui donna la victoire par sa mort. Ses enfans, Médon et Nilée, disputèrent entre eux le royaume. A cette occasion les Athéniens abolirent la royauté, et déclarèrent Jupiter seul roi du peuple d'Athènes. Ils créèrent des gouverneurs ou présidens perpétuels, mais sujets à rendre compte de leur administration. Ces magistrats furent appelés archontes. Médon, fils de Codrus, fut le premier qui exerça cette magistrature; et

elle demeura long-temps dans sa famille. Les Athéniens répandirent leurs colonies dans cette partie de l'Asie mineure qui fut appelée Ionie. Les colonies Éoliennes se firent à peu près dans le même temps [2949—1055], et toute l'Asie mineure se remplit de villes grecques. Après Saül paraît un David, cet admirable berger, vainqueur du fier Goliath et de tous les ennemis du peuple de Dieu; grand roi, grand conquérant, grand prophète, digne de chanter les merveilles de la toute-puissance divine; homme enfin selon le cœur de Dieu, comme il le nomme lui-même, et qui, par sa pénitence [2970—1034], a fait même tourner son crime à la gloire de son créateur. A ce pieux guerrier succéda son fils Salomon [2990—1014], sage, juste, pacifique, dont les mains pures de sang furent jugées dignes de bâtir le temple de Dieu [2992—1012].

SIXIÈME ÉPOQUE.

Salomon, ou le Temple achevé.

Cinquième âge du monde.

Ce fut environ l'an 3000 du monde, le 488 depuis la sortie d'Égypte; et pour ajuster les temps de l'histoire sainte avec ceux de la profane, 180 ans après la prise de Troie, 250 devant la

fondation de Rome, et 1000 ans devant Jésus-Christ, que Salomon acheva ce merveilleux édifice [3000—1004]. Il en célébra la dédicace avec une piété et une magnificence extraordinaire. Cette célèbre action est suivie des autres merveilles du règne de Salomon, qui finit par de honteuses faiblesses. Il s'abandonne à l'amour des femmes ; son esprit baisse, son cœur s'affaiblit, et sa piété dégénère en idolâtrie. Dieu, justement irrité, l'épargne en mémoire de David son serviteur ; mais il ne voulut pas laisser son ingratitude entièrement impunie : il partagea son royaume après sa mort [3029—975], et sous son fils Roboam. L'orgueil brutal de ce jeune prince lui fit perdre dix tribus, que Jéroboam sépara de leur Dieu et de leur roi. De peur qu'ils ne retournassent au roi de Juda, il défendit d'aller sacrifier au temple de Jérusalem, et il érigea ses veaux d'or, auxquels il donna le nom du dieu d'Israël, afin que le changement parût moins étrange. La même raison lui fit retenir la loi de Moïse, qu'il interprétait à sa mode ; mais il en faisait observer presque toute la police, tant civile que religieuse [1] ; de sorte que le Pentateuque demeura toujours en vénération dans les tribus séparées.

[1] *III. Reg.* XII, 32.

Ainsi fut élevé le royaume d'Israël contre le royaume de Juda. Dans celui d'Israël triomphèrent l'impiété et l'idolâtrie. La religion, souvent obscurcie dans celui de Juda, ne laissa pas de s'y conserver. En ces temps les rois d'Égypte étaient puissans. Les quatre royaumes avaient été réunis sous celui de Thèbes. On croit que Sésôstris, ce fameux conquérant des Égyptiens, est le Sésac, roi d'Égypte, dont Dieu se servit pour châtier l'impiété de Roboam [3033—971]. Dans le règne d'Abiam, fils de Roboam, on voit la fameuse victoire que la piété de ce prince lui obtint sur les tribus schismatiques. Son fils Asa [3087—917], dont la piété est louée dans l'Écriture, y est marqué comme un homme qui songeait plus, dans ses maladies, au secours de la médecine qu'à la bonté de Dieu. De son temps, Amri, roi d'Israël, bâtit Samarie [3080—924], où il établit le siège de son royaume. Ce temps est suivi du règne admirable de Josaphat [3090—914], où fleurissent la piété, la justice, la navigation et l'art militaire. Pendant qu'il faisait voir au royaume de Juda un autre David, Achab et sa femme Jézabel, qui régnaient en Israël, joignaient à l'idolâtrie de Jéroboam toutes les impiétés des Gentils. Ils périrent tous deux misérablement [3105—899]. Dieu, qui avait supporté leurs idolâtries, resolut de venger sur

eux le sang de Naboth qu'ils avaient fait mourir, parce qu'il avait refusé, comme l'ordonnait la loi de Moïse, de leur vendre à perpétuité l'héritage de ses pères. Leur sentence leur fut prononcée [3107 — 897] par la bouche du prophète Élie. Achab fut tué [3112—892] quelque temps après, malgré les précautions qu'il prenait pour se sauver. Il faut placer vers ce temps la fondation de Carthage, que Didon, venue de Tyr, bâtit en un lieu où, à l'exemple de Tyr, elle pouvait trafiquer avec avantage, et aspirer à l'empire de la mer. Il est malaisé de marquer le temps où elle se forma en république; mais le mélange des Tyriens et des Africains fit qu'elle fut tout ensemble guerrière et marchande. Les anciens historiens, qui mettent son origine devant la ruine de Troie, peuvent faire conjecturer que Didon l'avait plutôt augmentée et fortifiée, qu'elle n'en avoit posé les fondemens. Les affaires changèrent de face dans le royaume de Juda [3116—888]. Athalie, fille d'Achab et de Jézabel, porta avec elle l'impiété dans la maison de Josaphat. Joram, fils d'un prince si pieux, aima mieux imiter son beau-père que son père. La main de Dieu fut sur lui [3119—885]. Son règne fut court, et sa fin fut affreuse. Au milieu de ces châtimens, Dieu faisait des prodiges inouïs, même en faveur des Israélites, qu'il

voulait rappeler à la pénitence. Ils virent, sans se convertir, les merveilles d'Élie et d'Élisée, qui prophétisèrent durant les règnes d'Achab et de cinq de ses successeurs. En ce temps Homère fleurit [1], et Hésiode fleurissait trente ans avant lui. Les mœurs antiques qu'ils nous représentent, et les vestiges qu'ils gardent encore, avec beaucoup de grandeur, de l'ancienne simplicité, ne servent pas peu à nous faire entendre les antiquités beaucoup plus reculées, et la divine simplicité de l'Écriture. Il y eut des spectacles effroyables dans les royaumes de Juda et d'Israël [3120—884]. Jézabel fut précipitée du haut d'une tour par ordre de Jéhu. Il ne lui servit de rien de s'être parée : Jéhu la fit fouler aux pieds des chevaux. Il fit tuer Joram, roi d'Israël, fils d'Achab : toute la maison d'Achab fut exterminée, et peu s'en fallut qu'elle n'entraînât celle des rois de Juda dans sa ruine. Le roi Ochozias, fils de Joram roi de Juda, et d'Athalie, fut tué dans Samarie avec ses frères, comme allié et ami des enfans d'Achab. Aussitôt que cette nouvelle fut portée à Jérusalem, Athalie résolut de faire mourir tout ce qui restait de la famille royale, sans épargner ses enfans, et de régner par la perte de tous les siens. Le seul Joas, fils

[1] *Marm. Arund.*

d'Ochozias, enfant encore au berceau, fut dérobé à la fureur de son aïeule. Jésabeth, sœur d'Ochozias, et femme de Joïada, souverain pontife, le cacha dans la maison de Dieu, et sauva ce précieux reste de la maison de David. Athalie, qui le crut tué avec tous les autres, vivait sans crainte. Lycurgue donnait des lois à Lacédémone. Il est repris de les avoir faites toutes pour la guerre, à l'exemple de Minos, dont il avait suivi les institutions[1], et d'avoir peu pourvu à la modestie des femmes, pendant que, pour faire des soldats, il obligeait les hommes à une vie si laborieuse et si tempérante. Rien ne remuait en Judée contre Athalie : elle se croyait affermie par un règne de six ans. Mais Dieu lui nourrissait un vengeur dans l'asile sacré de son temple. Quand il eut atteint l'âge de sept ans [3126—878], Joïada le fit connaître à quelques uns des principaux chefs de l'armée royale, qu'il avait soigneusement ménagés; et, assisté des lévites, il sacra le jeune roi dans le temple. Tout le peuple reconnut sans peine l'héritier de David et de Josaphat. Athalie, accourue au bruit pour dissiper la conjuration, fut arrachée de l'enclos du temple, et reçut le traitement que ses crimes

[1] *Plat.* de Rep. *lib.* VIII ; de Leg. *lib.* I. *Arist.* Polit. *lib.* II, *c.* 9.

méritaient. Tant que Joïada vécut, Joas fit garder la loi de Moïse. Après la mort de ce saint pontife, corrompu par les flatteries de ses courtisans, il s'abandonna avec eux à l'idolâtrie. Le pontife Zacharie, fils de Joïada, voulut les reprendre; et Joas, sans se souvenir de ce qu'il devait à son père, le fit lapider [3164—840]. La vengeance suivit de près. L'année suivante [3165—839], Joas, battu par les Syriens, et tombé dans le mépris, fut assassiné par les siens; et Amasias son fils, meilleur que lui, fut mis sur le trône [3179—825]. Le royaume d'Israël, abattu par les victoires des rois de Syrie et par les guerres civiles, reprenait ses forces sous Jéroboam II, plus pieux que ses prédécesseurs. Ozias, autrement nommé Azarias, fils d'Amasias [3194—810], ne gouvernait pas avec moins de gloire le royaume de Juda. C'est ce fameux Ozias, frappé de la lèpre, et tant de fois repris dans l'Écriture, pour avoir en ses derniers jours osé entreprendre sur l'office sacerdotal, et, contre la défense de la loi, avoir lui-même offert de l'encens sur l'autel des parfums. Il fallut le séquestrer, tout roi qu'il était, selon la loi de Moïse; et Joatham son fils, qui fut depuis son successeur, gouverna sagement le royaume. Sous le règne d'Ozias, les saints prophètes, dont les principaux, en ce

temps, furent Osée et Isaïe, commencèrent à publier leurs prophéties par écrit[1], et dans des livres particuliers, dont ils déposaient les originaux dans le temple, pour servir de monument à la postérité. Les prophéties de moindre étendue, et faites seulement de vive voix, s'enregistraient, selon la coutume, dans les archives du temple, avec l'histoire du temps. Les jeux olympiques, institués par Hercule [3228—776], et long-temps discontinués, furent rétablis. De ce rétablissement sont venues les olympiades, par où les Grecs comptaient les années. A ce terme finissent les temps que Varron nomme fabuleux, parce que, jusqu'à cette date, les histoires profanes sont pleines de confusion et de fables; et commencent les temps historiques, où les affaires du monde sont racontées par des relations plus fidèles et plus précises. La première olympiade est marquée par la victoire de Corèbe. Elles se renouvelaient tous les cinq ans, et après quatre ans révolus. Là, dans l'assemblée de toute la Grèce, à Pise premièrement, et dans la suite à Élide, se célébraient ces fameux combats, où les vainqueurs étaient couronnés avec des applaudissemens incroyables. Ainsi les exercices étaient en honneur, et la Grèce devenait

[1] *Osée*, I, I. *Is.* I, I.

tous les jours plus forte et plus polie. L'Italie était encore presque toute sauvage. Les rois latins de la postérité d'Énée régnaient à Albe. Phul était roi d'Assyrie. On le croit père de Sardanapale, appelé, selon la coutume des Orientaux, Sardan-Pul, c'est-à-dire Sardan, fils de Phul. On croit aussi que ce Phul, ou Pul, a été le roi de Ninive qui fit pénitence avec tout son peuple à la prédication de Jonas[3233--771]. Ce prince, attiré par les brouilleries du royaume d'Israël, venait l'envahir; mais, apaisé par Manahem, il l'affermit dans le trône qu'il venait d'usurper par violence, et reçut en reconnaissance un tribut de mille talens. Sous son fils Sardanapale, et après Alcmæon, dernier archonte perpétuel des Athéniens, ce peuple, que son humeur conduisait insensiblement à l'état populaire, diminua le pouvoir de ses magistrats, et réduisit à dix ans l'administration des archontes. Le premier de cette sorte fut Charops. Romulus et Rémus, sortis des anciens rois d'Albe par leur mère Ilia, rétablirent dans le royaume d'Albe leur grand-père Numitor, que son frère Amulius en avait dépossédé; et incontinent après ils fondèrent Rome, pendant que Joatham régnait en Judée.

SEPTIÈME ÉPOQUE.

Romulus, ou Rome fondée.

Cette ville, qui devait être la maîtresse de l'univers, et dans la suite, le siège principal de la religion, fut fondée [3250—754] sur la fin de la troisième année de la sixième olympiade, 430 ans environ après la prise de Troie, de laquelle les Romains croyaient que leurs ancêtres étaient sortis, et 753 ans devant Jésus-Christ[1]. Romulus, nourri durement avec les bergers, et toujours dans les exercices de la guerre, consacra cette ville au dieu de la guerre, qu'on croyait son père. Vers les temps de la naissance de Rome, arriva, par la mollesse de Sardanapale [6—748], la chute du premier empire des Assyriens. Les Mèdes, peuple belliqueux, animés par les discours d'Arbace leur gouverneur, donnèrent à tous les sujets de ce prince efféminé l'exemple de le mépriser. Tout se révolta contre lui, et il périt enfin dans sa ville capitale, où il se vit contraint à se brûler lui-même avec ses femmes, ses eunuques et ses richesses. Des

[1] Maintenant la première époque est celle de l'an de Rome; la seconde, celle avant J.-C.

ruines de cet empire on voit sortir trois grands royaumes. Arbace ou Orbace, que quelques uns appellent Pharnace, affranchit les Mèdes, qui, après une assez longue anarchie, eurent des rois très puissans. Outre cela, incontinent après Sardanapale on voit paraître un second royaume des Assyriens [7—747], dont Ninive demeura la capitale, et un royaume de Babylone. Ces deux derniers royaumes ne sont pas inconnus aux auteurs profanes, et sont célèbres dans l'histoire sainte. Le second royaume de Ninive est fondé par Thilgath ou Théglath, fils de Phalasar, appelé pour cette raison Théglathphalasar, à qui on donne aussi le nom de Ninus-le-Jeune. Baladan, que les Grecs nomment Bélésis, établit le royaume de Babylone, où il est connu sous le nom de Nabonassar. De là l'ère de Nabonassar, célèbre chez Ptolomée et les anciens astronomes, qui comptaient leurs années par le règne de ce prince. Il est bon d'avertir ici que ce mot d'ère signifie un dénombrement d'années commencé à un certain point que quelque grand évènement fait remarquer. Achaz, roi de Juda, impie et méchant [14—740], pressé par Razin, roi de Syrie, et par Phacée, fils de Romélias, roi d'Israël, au lieu de recourir à Dieu, qui lui suscitait ces ennemis pour le punir, appela Théglathphalasar, premier roi d'Assyrie ou de Ni-

nive, qui réduisit à l'extrémité le royaume d'Israël, et détruisit tout-à-fait celui de Syrie : mais, en même temps il ravagea celui de Juda qui avait imploré son assistance. Ainsi les rois d'Assyrie apprirent le chemin de la Terre-Sainte, et en résolurent la conquête [33—721]. Ils commencèrent par le royaume d'Israël, que Salmanasar, fils et successeur de Théglathphalasar, détruisit entièrement. Osée, roi d'Israël, s'était fié au secours de Sabacon, autrement nommé Sua ou Soüs, roi d'Éthiopie, qui avoit envahi l'Égypte. Mais ce puissant conquérant ne put le tirer des mains de Salmanasar. Les dix tribus, où le culte de Dieu s'était éteint, furent transportées à Ninive ; et dispersées parmi les Gentils, s'y perdirent tellement qu'on ne peut plus en découvrir aucune trace. Il en resta quelques uns qui furent mêlés parmi les Juifs ; et firent une petite partie du royaume de Juda. En ce temps [39—715] arriva la mort de Romulus. Il fut toujours en guerre, et toujours victorieux ; mais, au milieu des guerres, il jeta les fondemens de la religion et des lois. Une longue paix donna moyen à Numa [40—714], son successeur, d'achever l'ouvrage. Il forma la religion, et adoucit les mœurs farouches du peuple romain. De son temps, les colonies venues de Corinthe et de quelques autres villes de Grèce foudèrent Syra-

cuse en Sicile, Crotone, Tarente, et peut-être quelques autres villes dans cette partie de l'Italie, à qui de plus anciennes colonies grecques, répandues dans tout le pays, avaient déjà donné le nom de grande Grèce. Cependant Ézéchias, le plus pieux et le plus juste de tous les rois après David, régnait en Judée. Sennachérib, fils et successeur de Salmanasar [44—710], l'assiégea dans Jérusalem avec une armée immense : elle périt en une nuit par la main d'un ange. Ézéchias, délivré d'une manière si admirable, servit Dieu avec tout son peuple plus fidèlement que jamais. Mais, après la mort de ce prince [56—698], et sous son fils Manassès, le peuple ingrat oublia Dieu, et les désordres s'y multiplièrent. L'état populaire se formait alors parmi les Athéniens [67—687], et ils commencèrent à choisir les archontes annuels, dont le premier fut Créon. Pendant que l'impiété s'augmentait dans le royaume de Juda, la puissance des rois d'Assyrie, qui devaient en être les vengeurs, s'accrut sous Asaraddon, fils de Sennachérib. Il réunit le royaume de Babylone à celui de Ninive [73—681], et égala dans la grande Asie la puissance des premiers Assyriens. Les Mèdes commençaient aussi à se rendre considérables. Déjocès, leur premier roi, que quelques uns prennent pour l'Arphaxad nommé dans le livre

de Judith, fonda la superbe ville d'Ecbatanes, et jeta les fondemens d'un grand empire. Ils l'avaient mis sur le trône pour couronner ses vertus, et mettre fin aux désordres que l'anarchie causait parmi eux [1]. Conduits par un si grand roi, ils se soutenaient contre leurs voisins; mais ils ne s'étendaient pas. Rome s'accroissait, mais faiblement. Sous Tullus Hostilius [83—671], son troisième roi, et par le fameux combat des Horaces et des Curiaces, Albe fut vaincue et ruinée : ses citoyens, incorporés à la ville victorieuse, l'agrandirent et la fortifièrent. Romulus avait pratiqué le premier ce moyen d'augmenter la ville, où il reçut les Sabins et les autres peuples vaincus. Ils oubliaient leur défaite, et devenaient des sujets affectionnés. Rome, en étendant ses conquêtes, réglait sa milice; et ce fut sous Tullus Hostilius qu'elle commença à apprendre cette belle discipline qui la rendit dans la suite maîtresse de l'univers. Le royaume d'Égypte, affaibli par ses longues divisions [84—670], se rétablissait sous Psammétique. Ce prince, qui devait son salut aux Ioniens et aux Cariens, les établit dans l'Égypte, fermée jusque alors aux étrangers. A cette occasion, les Égyptiens entrèrent en commerce avec les Grecs;

[1] *Herod. lib.* I, *c.* 96.

et depuis ce temps aussi l'histoire d'Égypte, jusque-là mêlée de fables pompeuses par l'artifice des prêtres, commence, selon Hérodote [1], à avoir de la certitude. Cependant les rois d'Assyrie devenaient de plus en plus redoutables à tout l'Orient. Saosduchin [97—657], fils d'Asaraddon, qu'on croit être le Nabuchodonosor du livre de Judith, défit en bataille rangée Arphaxad, roi des Mèdes, quel qu'il soit. Si ce n'est pas Déjocès, lui-même, premier fondateur d'Ecbatanes, ce peut être Phraorte ou Aphraarte, son fils, qui en éleva les murailles. Enflé de sa victoire, le superbe roi d'Assyrie entreprit de conquérir toute la terre [98—656]. Dans ce dessein il passa l'Euphrate, et ravagea tout jusqu'en Judée. Les Juifs avaient irrité Dieu, et s'étaient abandonnés à l'idolâtrie, à l'exemple de Manassès; mais ils avaient fait pénitence avec ce prince : Dieu les prit aussi en sa protection. Les conquêtes de Nabuchodonosor et d'Holopherne, son général, furent tout à coup arrêtées par la main d'une femme. Déjocès, quoique battu par les Assyriens, laissa son royaume en état de s'accroître sous ses successeurs. Pendant que Phraorte, son fils, et Cyaxare, fils de Phraorte, subjuguaient la Perse, et pous-

[1] *Herod. lib.* II, c. 154.

saient leurs conquêtes [111—643] dans l'Asie mineure jusques aux bords de l'Halys, la Judée vit passer le règne détestable [113—641] d'Amon, fils de Manassès ; et Josias, fils d'Amon, sage dès l'enfance, travaillait à réparer les désordres causés par l'impiété des rois ses prédécesseurs. Rome, qui avait pour roi Anchus Martius, domptait quelques Latins sous sa conduite; et, continuant à se faire des citoyens de ses ennemis, elle les renfermait dans ses murailles. Ceux de Veies, déjà affaiblis par Romulus, firent de nouvelles pertes. Ancus poussa ses conquêtes jusqu'à la mer voisine [128—626], et bâtit la ville d'Ostie à l'embouchure du Tibre. En ce temps, le royaume de Babylone fut envahi par Nabopolassar. Ce traître, que Chinaladan, autrement Sarac, avait fait général de ses armées contre Cyaxare, roi des Mèdes, se joignit avec Astyage, fils de Cyaxare, prit Chinaladan dans Ninive, détruisit cette grande ville si long-temps maîtresse de l'Orient, et se mit sur le trône de son maître. Sous un prince si ambitieux, Babylone s'enorgueillit. La Judée, dont l'impiété croissait sans mesure, avait tout à craindre. Le saint roi Josias suspendit pour un peu de temps [130—624], par son humilité profonde, le châtiment que son peuple avait mérité ; mais le mal s'augmenta sous ses enfans. Nabuchodono-

sor II, plus terrible que son père Nabopolassar, lui succéda [144—610]. Ce prince, nourri dans l'orgueil, et toujours exercé à la guerre [147--607], fit des conquêtes prodigieuses en Orient et en Occident; et Babylone menaçait toute la terre de la mettre en servitude. Ses menaces eurent bientôt leur effet à l'égard du peuple de Dieu. Jérusalem fut abandonnée à ce superbe vainqueur, qui la prit par trois fois : la première, au commencement de son règne, et à la quatrième année du règne de Joakim, d'où commencent les soixante-dix ans de la captivité de Babylone, marqués par le prophète Jérémie [1]; la seconde, sous Jéchonias [155—599] ou Joachin, fils de Joakim ; et la dernière, sous Sédécias, où la ville fut renversée de fond en comble [156—598], le temple réduit en cendre, et le roi mené captif à Babylone, avec Saraïa, souverain pontife, et la meilleure partie du peuple. Les plus illustres de ces captifs furent les prophètes Ézéchiel et Daniel. On compte aussi parmi eux les trois jeunes hommes que Nabuchodonosor ne put forcer à adorer sa statue, ni consumer par les flammes. La Grèce était florissante [160—594], et ses sept sages se rendaient illustres. Quelque temps devant la dernière dé-

[1] *Jerem.* XXV, 11, 12; XXIX, 10.

solation de Jérusalem, Solon, l'un de ces sept sages, donnait des lois aux Athéniens, et établissait la liberté sur la justice : les Phocéens d'Ionie menaient à Marseille leur première colonie. Tarquin-l'Ancien, roi de Rome [176—578], après avoir subjugué une partie de la Toscane, et orné la ville de Rome par des ouvrages magnifiques, acheva son règne. De son temps, les Gaulois, conduits par Bellovèse, occupèrent dans l'Italie tous les environs du Pô [188—566], pendant que Ségovèse, son frère, mena bien avant dans la Germanie un autre essaim de la nation. Servius Tullius, successeur de Tarquin, établit le cens, ou le dénombrement des citoyens distribués en certaines classes, par où cette grande ville se trouva réglée comme une famille particulière. Nabuchodonosor embellissait Babylone, qui s'était enrichie des dépouilles de Jérusalem et de l'Orient. Elle n'en jouit pas long-temps. Ce roi [192—562], qui l'avait ornée avec tant de magnificence, vit en mourant la perte prochaine de cette superbe ville [1]. Son fils Évilmérodac, que ses débauches rendaient odieux, ne dura guère [194—560], et fut tué par Nériglissor, son beau-frère, qui usurpa le royaume. Pisistrate usurpa aussi dans

[1] *Abyd. apud Euseb.* Præp. Ev. *lib.* IX, *cap.* 41.

Athènes l'autorité souveraine, qu'il sut conserver trente ans durant, parmi beaucoup de vicissitudes, et qu'il laissa même à ses enfans. Nériglissor ne put souffrir la puissance des Mèdes qui s'agrandissaient en Orient, et leur déclara la guerre. Pendant qu'Astyage, fils de Cyaxare I, se préparait à la résistance, il mourut, et laissa cette guerre à soutenir à Cyaxare II, son fils [195—559], appelé par Daniel, Darius-le-Mède. Celui-ci nomma pour général de son armée Cyrus, fils de Mandane, sa sœur, et de Cambyse, roi de Perse, sujet à l'empire des Mèdes. La réputation de Cyrus qui s'était signalé en diverses guerres, sous Astyage, son grand-père, réunit la plupart des rois d'Orient sous les étendards de Cyaxare. Il prit dans sa ville capitale Crésus [206—548], roi de Lydie, et jouit de ses richesses immenses: il dompta les autres alliés des rois de Babylone [211—543], et étendit sa domination non seulement sur la Syrie, mais encore bien avant dans l'Asie mineure. Enfin il marcha contre Babylone: il la prit [216—538], et la soumit à Cyaxare, son oncle, qui, n'étant pas moins touché de sa fidélité que de ses exploits, lui donna sa fille unique et son héritière en mariage. Dans le règne de Cyaxare, Daniel [217—537], déjà honoré, sous les règnes précédens, de plusieurs célestes visions

où il vit passer devant lui en figures si manifestes tant de rois et tant d'empires, apprit, par une nouvelle révélation, ces septante fameuses semaines où les temps du Christ et la destinée du peuple juif sont expliqués. C'étaient des semaines d'années, si bien qu'elles contenaient quatre cent quatre-vingt-dix ans ; et cette manière de compter était ordinaire aux Juifs, qui observaient la septième année aussi bien que le septième jour avec un repos religieux. Quelque temps après cette vision [218—536], Cyaxare mourut, aussi bien que Cambyse, père de Cyrus; et ce grand homme, qui leur succéda, joignit le royaume de Perse, obscur jusque alors, au royaume des Mèdes si fort augmenté par ses conquêtes. Ainsi il fut maître paisible de tout l'Orient, et fonda le plus grand empire qui eût été dans le monde. Mais ce qu'il faut le plus remarquer pour la suite de nos époques, c'est que ce grand conquérant, dès la première année de son règne, donna son décret pour rétablir le temple de Dieu en Jérusalem, et les Juifs dans la Judée.

Il faut un peu s'arrêter en cet endroit, qui est le plus embrouillé de toute la chronologie ancienne, par la difficulté de concilier l'histoire profane avec l'histoire sainte. Vous aurez sans doute, monseigneur, déjà remarqué que ce que

je raconte de Cyrus est fort différent de ce que vous en avez lu dans Justin; qu'il ne parle point du second royaume des Assyriens, ni de ces fameux rois d'Assyrie et de Babylone, si célèbres dans l'histoire sainte; et qu'enfin mon récit ne s'accorde guère avec ce que nous raconte cet auteur, des trois premières monarchies : de celle des Assyriens, finie en la personne de Sardanapale; de celle des Mèdes, finie en la personne d'Astyage, grand-père de Cyrus; et de celle des Perses, commencée par Cyrus, et détruite par Alexandre.

Vous pouvez joindre à Justin, Diodore avec la plupart des auteurs grecs et latins, dont les écrits nous sont restés, qui racontent ces histoires d'une autre manière que celle que j'ai suivie, comme plus conforme à l'Écriture.

Mais ceux qui s'étonnent de trouver l'histoire profane en quelques endroits peu conforme à l'histoire sainte, devaient remarquer, en même temps, qu'elle s'accorde encore moins avec elle-même. Les Grecs nous ont raconté les actions de Cyrus en plusieurs manières différentes. Hérodote en remarque trois, outre celle qu'il a suivie[1], et il ne dit pas qu'elle soit écrite par des auteurs plus anciens ni plus recevables que les

[1] *Herod. lib.* I, *c.* 95.

autres. Il remarque encore lui-même[1] que la mort de Cyrus est racontée diversement, et qu'il a choisi la manière qui lui a paru la plus vraisemblable, sans l'autoriser davantage. Xénophon, qui a été en Perse au service du jeune Cyrus, frère d'Artaxerxès nommé Mnémon, a pu s'instruire de plus près de la vie et de la mort de l'ancien Cyrus, dans les annales des Perses et dans la tradition de ce pays; et pour peu qu'on soit instruit de l'antiquité, on n'hésitera pas à préférer, avec saint Jérôme[2], Xénophon, un si sage philosophe, aussi bien qu'un si habile capitaine, à Ctésias, auteur fabuleux que la plupart des Grecs ont copié, comme Justin et les Latins ont fait les Grecs; et plutôt même qu'Hérodote, quoiqu'il soit très judicieux. Ce qui me détermine à ce choix, c'est que l'histoire de Xénophon, plus suivie et plus vraisemblable en elle-même, a encore cet avantage qu'elle est plus conforme à l'Écriture, qui par son antiquité, et par le rapport des affaires du peuple juif avec celles de l'Orient, mériterait d'être préférée à toutes les histoires grecques, quand d'ailleurs on ne saurait pas qu'elle a été dictée par le Saint-Esprit.

[1] Herod. c. 214.
[2] *Hier.* in Dan. *cap.* v, *tom.* III, *col.* 1091.

Quant aux trois premières monarchies, ce qu'en ont écrit la plupart des Grecs a paru douteux aux plus sages de la Grèce. Platon fait voir en général, sous le nom des prêtres d'Égypte, que les Grecs ignoraient profondément les antiquités [1]; et Aristote a rangé parmi les conteurs de fables [2] ceux qui ont écrit les Assyriaques.

C'est que les Grecs ont écrit tard, et que, voulant divertir par les histoires anciennes la Grèce toujours curieuse, ils les ont composées sur des mémoires confus, qu'ils se sont contentés de mettre dans un ordre agréable, sans se trop soucier de la vérité.

Et certainement la manière dont on arrange ordinairement les trois premières monarchies est visiblement fabuleuse. Car après qu'on a fait périr sous Sardanapale l'empire des Assyriens, on fait paraître sur le théâtre les Mèdes, et puis les Perses; comme si les Mèdes avaient succédé à toute la puissance des Assyriens, et que les Perses se fussent établis en ruinant les Mèdes.

Mais, au contraire, il paraît certain que lorsque Arbace révolta les Mèdes contre Sardanapale, il ne fit que les affranchir, sans leur sou-

[1] *Plat. in* Tim.

[2] *Aristot.* Pol. *lib.* v, *cap.* 10.

mettre l'empire d'Assyrie. Hérodote distingue le temps de leur affranchissement d'avec celui de leur premier roi Déjocès[1], et, selon la supputation des plus habiles chronologistes, l'intervalle entre ces deux temps doit avoir été environ de quarante ans. Il est d'ailleurs constant, par le témoignage uniforme de ce grand historien, et de Xénophon[2], pour ne point ici parler des autres, que, durant les temps qu'on attribue à l'empire des Mèdes, il y avait en Assyrie des rois très puissans que tout l'Orient redoutait, et dont Cyrus abattit l'empire par la prise de Babylone.

Si donc la plupart des Grecs, et les Latins qui les ont suivis, ne parlent point de ces rois babyloniens; s'ils ne donnent aucun rang à ce grand royaume parmi les premières monarchies dont ils racontent la suite; enfin si nous ne voyons presque rien, dans leurs ouvrages, de ces fameux rois Téglathphalasar, Salmanasar, Sennachérib, Nabuchodonosor, et de tant d'autres si renommés dans l'Écriture et dans les histoires orientales; il le faut attribuer ou à l'ignorance de Grecs, plus éloquens dans leurs narrations que curieux dans leurs recherches, ou à

[1] *Herod. lib.* 1, c. 96.

[2] *Herod. l.* 1, c. 26, 27. *Xenoph.* Cyrop. *l.* v, vi, *etc.*

la perte que nous avons faite de ce qu'il y avait de plus recherché et de plus exact dans leurs histoires.

En effet Hérodote avait promis une histoire particulière des Assyriens [1], que nous n'avons pas, soit qu'elle ait été perdue, ou qu'il n'ait pas eu le temps de la faire; et on peut croire d'un historien si judicieux, qu'il n'y aurait pas oublié les rois du second empire des Assyriens, puisque même Sennachérib, qui en était l'un, se trouve encore nommé dans les livres que nous avons de ce grand auteur [2], comme roi des Assyriens et des Arabes.

Strabon, qui vivait du temps d'Auguste, rapporte [3] ce que Mégasthène, auteur ancien et voisin des temps d'Alexandre, avait laissé par écrit sur les fameuses conquêtes de Nabuchodonosor, roi des Chaldéens, à qui il fait traverser l'Europe, pénétrer l'Espagne, et porter ses armes jusqu'aux colonnes d'Hercule. Élien nomme Tilgamus roi d'Assyrie [4], c'est-à-dire sans difficulté le Tilgath ou le Téglath de l'histoire sainte; et nous avons dans Ptolomée un dénombrement des princes qui ont tenu les

[1] *Herod. lib.* I, *c.* 106, 184.—[2] *Herod. lib.* II, *c.* 141. —[3] *Strab. lib.* XV, *init.*—[4] *Ælian.* Hist. Anim. *lib.* XII, *c.* 21.

grands empires, parmi lesquels se voit une longue suite de rois d'Assyrie inconnus aux Grecs, et qu'il est aisé d'accorder avec l'histoire sacrée.

Si je voulais rapporter ce que nous racontent les annales des Syriens, un Bérose, un Abydénus, un Nicolas de Damas, je ferais un trop long discours. Joseph et Eusèbe de Césarée nous ont conservé les précieux fragmens de tous ces auteurs [1], et d'une infinité d'autres qu'on avait entiers de leur temps, dont le témoignage confirme ce que nous dit l'Écriture sainte touchant les antiquités orientales, et en particulier touchant les histoires assyriennes.

Pour ce qui est de la monarchie des Mèdes, que la plupart des historiens profanes mettent la seconde dans le dénombrement des grands empires, comme séparée de celle des Perses, il est certain que l'Écriture les unit toujours ensemble; et vous voyez, monseigneur, qu'outre l'autorité des livres saints, le seul ordre des faits montre que c'est à cela qu'il s'en faut tenir.

Les Mèdes, avant Cyrus, quoique puissans et considérables, étaient effacés par la gran-

[1] *Joseph.* Ant. *lib.* IX, *c. ult. et lib.* X, *c.* 11; *lib.* I cont. Apion. *Euseb.* Præp. Evang. *lib.* IX.

deur des rois de Babylone. Mais Cyrus ayant conquis leur royaume par les forces réunies des Mèdes et des Perses, dont il est ensuite devenu le maître par une succession légitime, comme nous l'avons remarqué après Xénophon, il paraît que le grand empire dont il a été le fondateur a dû prendre son nom des deux nations : de sorte que celui des Mèdes et celui des Perses ne sont que la même chose, quoique la gloire de Cyrus y ait fait prévaloir le nom des Perses.

On peut encore penser qu'avant la guerre de Babylone, les rois des Mèdes, ayant étendu leurs conquêtes du côté des colonies grecques de l'Asie mineure, ont été par ce moyen célèbres parmi les Grecs, qui leur ont attribué l'empire de la grande Asie, parce qu'ils ne connaissaient qu'eux de tous les rois d'Orient. Cependant les rois de Ninive et de Babylone, plus puissans, mais plus inconnus à la Grèce, ont été presque oubliés dans ce qui nous reste d'histoires grecques; et tout le temps qui s'est écoulé depuis Sardanapale jusqu'à Cyrus a été donné aux Mèdes seuls.

Ainsi, il ne faut plus tant se donner de peine à concilier en ce point l'histoire profane avec l'histoire sacrée. Car, quant à ce qui regarde le premier royaume des Assyriens, l'Écriture n'en



dit qu'un mot en passant, et ne nomme ni Ninus, fondateur de cet empire, ni, à la réserve de Phul, aucun de ses successeurs, parce que leur histoire n'a rien de commun avec celle du peuple de Dieu. Pour les seconds Assyriens, la plupart des Grecs ou les ont entièrement ignorés, ou, pour ne les avoir pas assez connus, ils les ont confondus avec les premiers.

Quand donc on objectera ceux des auteurs grecs qui arrangent à leur fantaisie les trois premières monarchies, et qui font succéder les Mèdes à l'ancien empire d'Assyrie, sans parler du nouveau que l'Écriture fait voir si puissant, il n'y a qu'à répondre qu'ils n'ont point connu cette partie de l'histoire, et qu'ils ne sont pas moins contraires aux plus curieux et aux mieux instruits des auteurs de leur nation qu'à l'Écriture.

Et, ce qui tranche en un mot toute la difficulté, les auteurs sacrés, plus voisins, par les temps et par les lieux, des royaumes d'Orient, écrivant d'ailleurs l'histoire d'un peuple dont les affaires sont si mêlées avec celles de ces grands empires, quand ils n'auraient que cet avantage, pourraient faire taire les Grecs, et les Latins qui les ont suivis.

Si toutefois on s'obstine à soutenir cet ordre célèbre des trois premières monarchies, et que,

pour garder aux Mèdes seuls le second rang qui leur est donné, on veuille leur assujétir les rois de Babylone, en avouant toutefois qu'après environ cent ans de sujétion, ceux-ci se sont affranchis par une révolte, on sauve en quelque façon la suite de l'histoire sainte, mais on ne s'accorde guère avec les meilleurs historiens profanes, auxquels l'histoire sainte est plus favorable en ce qu'elle unit toujours l'empire des Mèdes à celui des Perses.

Il reste encore à vous découvrir une des causes de l'obscurité de ces anciennes histoires. C'est que, comme les rois d'Orient prenaient plusieurs noms, ou si vous voulez plusieurs titres qui ensuite leur tenaient lieu de nom propre, et que les peuples les traduisaient ou les prononçaient différemment, selon les divers idiomes de chaque langue, des histoires si anciennes, dont il reste si peu de bons mémoires, ont dû être par-là fort obscurcies. La confusion des noms en aura sans doute beaucoup mis dans les choses mêmes et dans les personnes; et de là vient la peine qu'on a de situer dans l'histoire grecque les rois qui ont eu le nom d'Assuérus, autant inconnu aux Grecs que connu aux Orientaux.

Qui croirait en effet que Cyaxare fût le même nom qu'Assuérus, composé du mot *Ky*, c'est-à-dire seigneur, et du mot *Axare*, qui revient

manifestement à Axuérus ou Assuérus ? Trois ou quatre princes ont porté ce nom, quoiqu'ils en eussent encore d'autres. Ainsi il n'y a nul doute que Darius-le-Mède ne puisse avoir été un Assuérus ou Cyaxare : et tout cadre à lui donner un de ces deux noms. Si on n'était averti que Nabuchodonosor, Nabucodrosor et Nabocolassar ne sont que le même nom, ou que le nom du même homme, on aurait peine à le croire; et cependant la chose est certaine. C'est un nom tiré de Nabo, un des dieux que Babylone adorait, et qu'on insérait dans les noms des rois en différentes manières. Sargon est Sennachérib; Ozias est Azarias; Sédécias est Mathanias; Joachas s'appelait aussi Sellum : on croit que Soüs ou Sua est le même que Sabacon, roi d'Éthiopie : Asaraddon, qu'on prononce indifféremment Ésar-Haddon ou Asorhaddan, est nommé Asénaphar par les Cuthéens[1] : on croit que Sardanapale est le même que quelques historiens ont nommé Sarac; et, par une bizarrerie dont on ne sait point l'origine, ce même roi se trouve nommé par les Grecs Tonos-Concoléros. Nous avons déjà remarqué que Sardanapale était vraisemblablement Sardan, fils de Phul ou Pul. Mais qui sait si ce Pul ou Phul,

[1] *I. Esdr.* IV, 2, 10.

dont il est parlé dans l'histoire sainte[1], n'est pas le même que Phalasar? Car une des manières de varier ces noms était de les abréger, de les alonger, de les terminer en diverses inflexions, selon le génie des langues. Ainsi Téglath-Phalasar, c'est-à-dire Téglath, fils de Phalasar, pourrait être un des fils de Phul, qui, plus vigoureux que son frère Sardanapale, aurait conservé une partie de l'empire qu'on aurait ôté à sa maison. On pourrait faire une longue liste des Orientaux dont chacun a eu dans les histoires plusieurs noms différens : mais il suffit d'être instruit en général de cette coutume. Elle n'est pas inconnue aux Latins, parmi lesquels les titres et les adoptions ont multiplié les noms en tant de sortes. Ainsi le titre d'Auguste et celui d'Africain sont devenus les noms propres de César Octavien et des Scipions : ainsi les Nérons ont été Césars. La chose n'est pas douteuse, et une plus longue discussion d'un fait si constant est inutile.

Pour ceux qui s'étonneront de ce nombre infini d'années que les Égyptiens se donnent eux-mêmes, je les renvoie à Hérodote qui nous assure précisément, comme on vient de voir, que leur histoire n'a de certitude que depuis le temps

[1] *IV. Reg.* xv. 19. *I. Paralip.* v. 26.

de Psammétique [1], c'est-à-dire six à sept cents ans avant Jésus-Christ. Que si l'on se trouve embarrassé de la durée que le commun donne au premier empire des Assyriens, il n'y a qu'à se souvenir qu'Hérodote l'a réduite à cinq cent vingt ans [2], et qu'il est suivi par Denys d'Halicarnasse, le plus docte des historiens, et par Appien. Et ceux qui après tout cela se trouvent trop resserrés dans la supputation ordinaire des années pour y ranger à leur gré tous les évènemens et toutes les dates qu'ils croiront certaines, peuvent se mettre au large tant qu'il leur plaira dans la supputation des Septante, que l'Église leur laisse libre, pour y placer à leur aise tous les rois qu'on veut donner à Ninive, avec toutes les années qu'on attribue à leur règne; toutes les dynasties des Égyptiens, en quelque sorte qu'ils les veulent arranger; et encore toute l'histoire de la Chine, sans même attendre, s'ils veulent, qu'elle soit plus éclaircie.

Je ne prétends plus, monseigneur, vous embarrasser dans la suite des difficultés de chronologie, qui vous sont très peu nécessaires. Celle-ci était trop importante pour ne la pas éclaircir en cet endroit; et après vous en avoir

[1] *Herod. lib.* II, *c.* 154.
[2] *Lib.* I, *c.* 95.

dit ce qui suffit à notre dessein, je reprends la suite de nos époques.

HUITIÈME ÉPOQUE.

Cyrus, ou les Juifs rétablis.

Sixième âge du monde.

Ce fut donc 218 ans après la fondation de Rome [218—536], 536 ans avant Jésus Christ, après les soixante-dix ans de la captivité de Babylone, et la même année que Cyrus fonda l'empire des Perses, que ce prince, choisi de Dieu pour être le libérateur de son peuple et le restaurateur de son temple, mit la main à ce grand ouvrage. Incontinent après la publication de son ordonnance, Zorobabel, accompagné de Jésus, fils de Josédec, souverain pontife, ramena les captifs, qui rebâtirent l'autel [219—535], et posèrent les fondemens du second temple. Les Samaritains, jaloux de leur gloire, voulurent prendre part à ce grand ouvrage; et, sous prétexte qu'ils adoraient le Dieu d'Israël, quoiqu'ils en joignissent le culte à celui de leurs faux dieux, ils prièrent Zorobabel de leur permettre de rebâtir avec lui le temple de Dieu [1]. Mais les enfans de Juda, qui détestaient leur culte mêlé, reje-

[1] *I. Esd.* IV, 2, 3.

tèrent leur proposition. Les Samaritains irrités traversèrent leur dessein par toutes sortes d'artifices et de violences. Environ ce temps, Servius Tullius, après avoir agrandi la ville de Rome, conçut le dessein de la mettre en république. Il périt au milieu de ces pensées [221—533], par les conseils de sa fille et par le commandement de Tarquin-le-Superbe, son gendre. Ce tyran envahit le royaume, où il exerça durant un long temps toutes sortes de violences. Cependant l'empire des Perses allait croissant : outre ces provinces immenses de la grande Asie, tout ce vaste continent de l'Asie inférieure leur obéit ; les Syriens et les Arabes furent assujétis ; l'Égypte, si jalouse de ses lois [229-525], reçut les leurs [232—522]. La conquête s'en fit par Cambyse, fils de Cyrus. Ce brutal ne survécut guère à Smerdis, son frère, qu'un songe ambigu lui fit tuer en secret. Le mage Smerdis régna [233—521] quelque temps sous le nom de Smerdis, frère de Cambyse ; mais sa fourbe fut bientôt découverte. Les sept principaux seigneurs conjurèrent contre lui, et l'un d'eux fut mis sur le trône. Ce fut Darius, fils d'Hystaspe, qui s'appelait dans ses inscriptions le meilleur et le mieux fait de tous les hommes [1].

[1] *Herod. lib.* IV, *c.* 91.

Plusieurs marques le font reconnaître pour l'Assuérus du livre d'Esther, quoiqu'on n'en convienne pas. Au commencement de son règne le temple fut achevé, après diverses interruptions causées par les Samaritains [1]. Une haine irréconciliable se mit entre les deux peuples, et il n'y eut rien de plus opposé que Jérusalem et Samarie. C'est du temps de Darius que commence la liberté de Rome et d'Athènes [241—513], et la grande gloire de la Grèce. Harmodius et Aristogiton, Athéniens, délivrent leur pays d'Hipparque, fils de Pisistrate, et sont tués par ses gardes. Hippias, frère d'Hipparque, tâche en vain de se soutenir. Il est chassé : la tyrannie des Pisistratides [244-510] est entièrement éteinte. Les Athéniens affranchis dressent des statues à leurs libérateurs, et rétablissent l'état populaire. Hippias se jette entre les bras de Darius, qu'il trouve déjà disposé à entreprendre la conquête de la Grèce, et n'a plus d'espérance qu'en sa protection. Dans le temps qu'il fut chassé, Rome se défit aussi de ses tyrans. Tarquin-le-Superbe avait rendu par ses violences la royauté odieuse [245—509] : l'impudicité de Sexte, son fils, acheva de la détruire. Lucrèce déshonorée se tua elle-même : son sang

[1] *I. Esdr.* v, vi.

et les harangues de Brutus animèrent les Romains. Les rois furent bannis, et l'empire consulaire fut établi suivant les projets de Servius Tullius; mais il fut bientôt affaibli par la jalousie du peuple. Dès le premier consulat, P. Valérius, consul, célèbre par ses victoires, devint suspect à ses citoyens; et il fallut, pour les contenter, établir la loi qui permit d'appeler au peuple, du sénat et des consuls, dans toutes les causes où il s'agissait de châtier un citoyen. Les Tarquins chassés trouvèrent des défenseurs: les rois voisins regardèrent leur bannissement comme une injure faite à tous les rois; et Porsenna, roi des Clusiens, peuples d'Étrurie [247 — 507], prit les armes contre Rome. Réduite à l'extrémité, et presque prise, elle fut sauvée par la valeur d'Horatius Coclès. Les Romains firent des prodiges pour leur liberté: Scévola, jeune citoyen, se brûla la main qui avait manqué Porsenna; Clélie, une jeune fille, étonna ce prince par sa hardiesse; Porsenna laissa Rome en paix, et les Tarquins demeurèrent sans ressource. Hippias, pour qui Darius se déclara [254 —500], avait de meilleures espérances. Toute la Perse se remuait en sa faveur, et Athènes était menacée d'une grande guerre. Durant que Darius en faisait les préparatifs [261 — 493], Rome, qui s'était si bien défendue contre les

étrangers, pensa périr par elle-même : la jalousie s'était réveillée entre les patriciens et le peuple; la puissance consulaire, quoique déjà modérée par la loi de P. Valérius, parut encore excessive à ce peuple trop jaloux de sa liberté. Il se retira au mont Aventin: les conseils violens furent inutiles; le peuple ne put être ramené que par les paisibles remontrances de Ménénius Agrippa; mais il fallut trouver des tempéramens, et donner au peuple des tribuns pour le défendre contre les consuls. La loi qui établit cette nouvelle magistrature fut appelée la loi sacrée; et ce fut là que commencèrent les tribuns du peuple. Darius avoit enfin éclaté contre la Grèce. Son gendre Mardonius, après avoir traversé l'Asie, croyait accabler les Grecs par le nombre de ses soldats : mais Miltiade défit [264 — 490] cette armée immense, dans la plaine de Marathon, avec dix mille Athéniens. Rome battait tous ses ennemis aux environs, et semblait n'avoir à craindre que d'elle-même. Coriolan, zélé patricien, et le plus grand de ses capitaines, chassé, malgré ses services, par la faction populaire, médita la ruine de sa patrie, mena les Volsques contre elle [265—489], la réduisit à l'extrémité [266 — 488], et ne put être apaisé que par sa mère. La Grèce ne jouit pas long-temps du repos que la bataille

de Marathon lui avait donné. Pour venger l'affront de la Perse et de Darius [274 — 480], Xerxès, son fils et son successeur, et petit-fils de Cyrus par sa mère Atosse, attaqua les Grecs avec onze cent mille combattans (d'autres disent dix-sept cent mille), sans compter son armée navale de douze cents vaisseaux. Léonidas, roi de Sparte, qui n'avait que trois cents hommes, lui en tua vingt mille au passage des Thermopyles, et périt avec les siens. Par les conseils de Thémistocle, Athénien, l'armée navale de Xerxès est défaite la même année, près de Salamine. Ce prince repasse l'Hellespont avec frayeur; et, un an après, son armée de terre, que Mardonius commandait [275 — 479], est taillée en pièces auprès de Platée, par Pausanias, roi de Lacédémone, et par Aristide, Athénien, appelé le Juste. La bataille se donna le matin; et le soir de cette fameuse journée, les Grecs ioniens, qui avaient secoué le joug des Perses, leur tuèrent trente mille hommes dans la bataille de Mycale, sous la conduite de Léotychides. Ce général, pour encourager ses soldats, leur dit que Mardonius venait d'être défait dans la Grèce. La nouvelle se trouva véritable, ou par un effet prodigieux de la renommée, ou plutôt par une heureuse rencontre; et tous les Grecs de l'Asie mineure se mirent en

liberté. Cette nation remportait partout de grands avantages; et un peu auparavant, les Carthaginois, puissans alors, furent battus dans la Sicile, où ils voulaient étendre leur domination, à la sollicitation des Perses. Malgré ce mauvais succès, ils ne cessèrent depuis de faire de nouveaux desseins sur une île si commode à leur assurer l'empire de la mer, que leur république affectait. La Grèce le tenait alors; mais elle ne regardait que l'Orient et les Perses [277 — 477]. Pausanias venait d'affranchir l'île de Chypre de leur joug [278 — 476], quand il conçut le dessein d'asservir son pays. Tous ses projets furent vains, quoique Xerxès lui promît tout: le traître fut trahi par celui qu'il aimait le plus [280 — 474], et son infame amour lui coûta la vie. La même année Xerxès fut tué par Artaban, son capitaine des gardes[1], soit que ce perfide voulût occuper le trône de son maître, ou qu'il craignît les rigueurs d'un prince dont il n'avait pas exécuté assez promptement les ordres cruels. Artaxerxe à la Longue-main, son fils, commença son règne, et reçut, peu de temps après, une lettre de Thémistocle [281 — 473], qui, proscrit par ses citoyens, lui offrait ses services contre les Grecs. Il sut estimer, au-

[1] *Arist.* Polit. *lib.* v, *cap.* 10.

tant qu'il devait, un capitaine si renommé, et lui fit un grand établissement, malgré la jalousie des satrapes. Ce roi magnanime protégea [287 — 467] le peuple juif [1]; et dans sa vingtième année, que ses suites rendent mémorable [300 — 454], il permit à Néhémias de rétablir Jérusalem avec ses murailles [2]. Ce décret d'Artaxerxe diffère de celui de Cyrus, en ce que celui de Cyrus regardait le temple, et celui-ci est fait pour la ville. A ce décret, prévu par Daniel, et marqué dans sa prophétie [3], les quatre cent quatre-vingt-dix ans de ses semaines commencent. Cette importante date a de solides fondemens. Le bannissement de Thémistocle est placé, dans la Chronique d'Eusèbe, à la dernière année de la soixante-seizième olympiade, qui revient à l'an 280 de Rome. Les autres chronologistes le mettent un peu au-dessous : la différence est petite, et les circonstances du temps assurent la date d'Eusèbe. Elles se tirent de Thucydide, historien très exact; et ce grave auteur, contemporain presque, aussi bien que concitoyen de Thémistocle, lui fait écrire sa lettre au commencement du règne d'Artaxerxe [4]. Cor-

[1] *I Esd.* VII, VIII.
[2] *I Esd.* I, 1; VI, 3. *II. Esd.* II, 1, 2.
[3] *Dan.* IX, 25. — [4] *Thucyd. lib.* I.

nélius Nepos, auteur ancien et judicieux autant qu'élégant, ne veut pas qu'on doute de cette date après l'autorité de Thucydide [1] : raisonnement d'autant plus solide, qu'un autre auteur plus ancien encore que Thucydide s'accorde avec lui. C'est Charon de Lampsaque, cité par Plutarque [2]; et Plutarque ajoute lui-même que les Annales, c'est-à-dire celles de Perse, sont conformes à ces deux auteurs. Il ne les suit pourtant pas, mais il n'en dit aucune raison; et les historiens qui commencent huit ou neuf ans plus tard le règne d'Artaxerxe ne sont ni du temps ni d'une si grande autorité. Il paraît donc indubitable qu'il en faut placer le commencement vers la fin de la soixante-seizième olympiade, et approchant de l'année 280 de Rome, par où la vingtième année de ce prince doit arriver vers la fin de la quatre-vingt-unième olympiade, et environ l'an 300 de Rome. Au reste, ceux qui rejettent plus bas le commencement d'Artaxerxe, pour concilier les auteurs, sont réduits à conjecturer que son père l'avait du moins associé au royaume quand Thémistocle écrivit sa lettre; et, en quelque façon que ce soit, notre date est assurée. Ce fondement étant

[1] *Corn. Nep.* in Themist. c. 9.
[2] *Plut.* in Themist.

posé, le reste du compte est aisé à faire, et la suite le rendra sensible. Après le décret d'Artaxerxe, les Juifs travaillèrent à rétablir leur ville et ses murailles, comme Daniel l'avait prédit[1]. Néhémias conduisit l'ouvrage avec beaucoup de prudence et de fermeté, au milieu de la résistance des Samaritains, des Arabes et des Ammonites. Le peuple fit un effort, et Éliasib, souverain pontife, l'anima par son exemple. Cependant les nouveaux magistrats qu'on avait donnés au peuple romain augmentaient les divisions de la ville; et Rome, formée sous des rois, manquait des lois nécessaires à la bonne constitution d'une république. La réputation de la Grèce, plus célèbre encore par son gouvernement que par ses victoires, excita les Romains à se régler sur son exemple [302 — 452]. Ainsi ils envoyèrent des députés pour rechercher les lois des villes de Grèce, et surtout celles d'Athènes, plus conformes à l'état de leur république. Sur ce modèle, dix magistrats absolus [303 — 451], qu'on créa l'année d'après, sous le nom de décemvirs [304 — 450], rédigèrent les lois des douze tables, qui sont le fondement du droit romain. Le peuple, ravi de l'équité avec laquelle ils les composèrent, leur laissa empiéter le pou-

[1] *Dan.* IX, 25.

voir suprême, dont ils usèrent tyranniquement [305 — 449]. Il se fit alors de grands mouvemens par l'intempérance d'Appius Claudius, un des décemvirs, et par le meurtre de Virginie, que son père aima mieux tuer de sa propre main que de la laisser abandonnée à la passion d'Appius. Le sang de cette seconde Lucrèce réveilla le peuple romain, et les décemvirs furent chassés. Pendant que les lois romaines se formaient sous les décemvirs, Esdras, docteur de la loi, et Néhémias, gouverneur du peuple de Dieu nouvellement rétabli dans la Judée, réformaient les abus, et faisaient observer la loi de Moïse, qu'ils observaient les premiers [1]. Un des principaux articles de leur réformation fut d'obliger tout le peuple, et principalement les prêtres, à quitter les femmes étrangères qu'ils avaient épousées contre la défense de la loi. Esdras mit en ordre les livres saints, dont il fit une exacte révision, et ramassa les anciens mémoires du peuple de Dieu pour en composer les deux livres des Paralipomènes ou Chroniques, auxquelles il ajouta l'histoire de son temps, qui fut achevée par Néhémias. C'est par leurs livres que se termine cette longue histoire que Moïse avait commencée, et que les auteurs suivans

[1] *I. Esdr.* IX, X. *II. Esdr.* XIII. *Deut.* XXIII, 3.

continuèrent sans interruption jusqu'au rétablissement de Jérusalem. Le reste de l'histoire sainte n'est pas écrit dans la même suite. Pendant qu'Esdras et Néhémias faisaient la dernière partie de ce grand ouvrage, Hérodote, que les auteurs profanes appellent le père de l'histoire, commençait à écrire. Ainsi les derniers auteurs de l'histoire sainte se rencontrent avec le premier auteur de l'histoire grecque; et quand elle commence, celle du peuple de Dieu, à la prendre seulement depuis Abraham, enfermait déjà quinze siècles. Hérodote n'avait garde de parler des Juifs dans l'histoire qu'il nous a laissée; et les Grecs n'avaient besoin d'être informés que des peuples que la guerre, le commerce ou un grand éclat leur faisait connaître. La Judée, qui commençait à peine à se relever de sa ruine, n'attirait pas les régards. Ce fut dans des temps si malheureux que la langue hébraïque commença à se mêler de langage chaldaïque, qui était celui de Babylone durant le temps que le peuple y fut captif; mais elle était encore entendue, du temps d'Esdras, de la plus grande partie du peuple, comme il paraît par la lecture qu'il fit faire des livres de la loi « hautement et intelli-« giblement en présence de tout le peuple, hom-« mes et femmes en grand nombre, et de tous « ceux qui pouvaient entendre; et tout le monde

« entendait pendant la lecture [1]. » Depuis ce temps peu à peu elle cessa d'être vulgaire. Durant la captivité, et ensuite par le commerce qu'il fallut avoir avec les Chaldéens, les Juifs apprirent la langue chaldaïque, assez approchante de la leur, et qui avait presque le même génie. Cette raison leur fit changer l'ancienne figure des lettres hébraïques, et ils écrivirent l'hébreu avec les lettres des Chaldéens, plus usitées parmi eux et plus aisées à former. Ce changement fut aisé entre deux langues voisines dont les lettres étaient de même valeur, et ne différaient que dans la figure. Depuis ce temps on ne trouve l'Écriture sainte parmi les Juifs qu'en caractères chaldaïques.

J'ai dit que l'Écriture ne se trouve parmi les Juifs qu'en ces caractères. Mais on a trouvé de nos jours, entre les mains des Samaritains, un Pentateuque en anciens caractères hébraïques, tels qu'on les voit dans les médailles et dans tous les monumens des siècles passés. Ce Pentateuque ne diffère en rien de celui des Juifs, si ce n'est qu'il y a un endroit falsifié en faveur du culte public, que les Samaritains soutenaient que Dieu avait établi sur la montagne de Garizim, près de Samarie, comme les Juifs soutenaient

[1] *II. Esdr.* VIII, 3, 6, 8.

que c'était à Jérusalem. Il y a encore quelques différences, mais légères. Il est constant que les anciens pères, et entre autres Eusèbe et saint Jérôme, ont vu cet ancien Pentateuque samaritain; et qu'on trouve dans celui que nous avons tous les caractères de celui dont ils ont parlé.

Pour entendre parfaitement les antiquités du peuple de Dieu, il faut ici en peu de mots faire l'histoire des Samaritains et de leur Pentateuque. Il faut pour cela se souvenir qu'après Salomon, et en punition de ses excès, sous Roboam son fils, Jéroboam sépara dix tribus du royaume de Juda, et forma le royaume d'Israël, dont la capitale fut Samarie.

Ce royaume, ainsi séparé, ne sacrifia plus dans le temple de Jérusalem, et rejeta toutes les Écritures faites depuis David et Salomon, sans se soucier non plus des ordonnances de ces deux rois, dont l'un avait préparé le temple, et l'autre l'avait construit et dédié.

Rome fut fondée l'an du monde 3250; et trente-trois ans après, c'est-à-dire l'an du monde 3283, les dix tribus schismatiques furent transportées à Ninive, et dispersées parmi les Gentils.

Sous Asaraddon, roi d'Assyrie, les Cuthéens furent envoyés pour habiter Samarie [1]. C'étaient

[1] *IV. Reg.* XVII, 24. *I. Esdr.* IV, 2.

des peuples d'Assyrie, qui furent depuis appelés Samaritains. Ceux-ci joignirent le culte de Dieu avec celui des idoles, et obtinrent d'Asaraddon un prêtre israélite qui leur apprit le service du dieu du pays, c'est-à-dire les observances de la loi de Moïse. Mais leur prêtre ne leur donna que les livres de Moïse dont les dix tribus révoltées avaient conservé la vénération, sans y joindre d'autres livres saints, pour les raisons que l'on vient de voir.

Ces peuples ainsi instruits ont toujours persisté dans la haine que les dix tribus avaient contre les Juifs; et lorsque Cyrus permit aux Juifs de rétablir le temple de Jérusalem, les Samaritains traversèrent autant qu'ils purent leur dessein [1], en faisant semblant néanmoins d'y vouloir prendre part, sous prétexte qu'ils adoraient le Dieu d'Israël, quoiqu'ils en joignissent le culte avec celui de leurs fausses divinités.

Ils persistèrent toujours à traverser les desseins des Juifs lorsqu'ils rebâtissaient leur ville sous la conduite de Néhémias; et les deux nations furent toujours ennemies.

On voit ici la raison pourquoi ils ne changèrent pas avec les Juifs les caractères hébreux en caractères chaldaïques. Ils n'avaient garde

[1] *I. Esdr.* IV, 2, 3.

miter les Juifs, non plus qu'Esdras leur grand docteur, puisqu'ils les avaient en exécration : c'est pourquoi leur Pentateuque se trouve écrit en anciens caractères hébraïques, ainsi qu'il a été dit.

Alexandre leur permit de bâtir le temple de Garizim. Manassès, frère de Jaddus, souverain pontife des Juifs, qui embrassa le schisme des Samaritains, obtint la permission de bâtir ce temple; et c'est apparemment sous lui qu'ils commencèrent à quitter le culte des faux dieux, ne différant d'avec les Juifs qu'en ce qu'ils le voulaient servir, non point dans Jérusalem, comme Dieu l'avait ordonné, mais sur le mont Garizim.

On voit ici la raison pourquoi ils ont falsifié, dans leur Pentateuque, l'endroit où il est parlé de la montagne de Garizim, dans le dessein de montrer que cette montagne était bénie de Dieu et consacrée à son culte, et non pas à Jérusalem.

La haine entre les deux peuples subsista toujours : les Samaritains soutenaient que leur temple de Garizim devait être préféré à celui de Jérusalem. La contestation fut émue devant Ptolomée Philométor, roi d'Égypte. Les Juifs, qui avaient pour eux la succession et la tradition manifeste, gagnèrent leur cause par un jugement solennel [1].

[1] *Jos.* Ant. *lib.* XIII, *cap.* 6, *al.* 3.

Les Samaritains, qui, durant la persécution d'Antiochus et des rois de Syrie, se joignirent toujours à eux contre les Juifs, furent subjugués par Jean Hircan, fils de Simon, qui renversa leur temple de Garizim, mais qui ne les put empêcher de continuer leur service sur la montagne où il était bâti, ni réduire ce peuple opiniâtre à venir adorer dans le temple de Jérusalem.

De là vient que, du temps de Jésus-Christ, on voit encore les Samaritains attachés au même culte, et condamnés par Jésus-Christ [1].

Ce peuple a toujours subsisté depuis ce temps-là en deux ou trois endroits de l'Orient. Un de nos voyageurs l'a connu, et nous en a rapporté le texte du Pentateuque qu'on appelle Samaritain, dont on voit à présent l'antiquité; et on entend parfaitement toutes les raisons pour lesquelles il est demeuré en l'état où nous le voyons.

Les Juifs vivaient avec douceur sous l'autorité d'Artaxerxe. Ce prince, réduit par Cimon, fils de Miltiade, général des Athéniens, à faire une paix honteuse, désespéra de vaincre les Grecs par la force, et ne songea plus qu'à profiter de leurs divisions. Il en arriva de grandes entre les Athéniens et les Lacédémoniens. Ces deux peuples, jaloux l'un de l'autre, partagèrent

[1] *Joan.* IV, 23.

toute la Grèce. Périclès, Athénien [323—431], commença la guerre du Péloponèse, durant laquelle Théramène, Thrasybule et Alcibiade, Athéniens, se rendent célèbres. Brasidas et Myndare, lacédémoniens, y meurent en combattant pour leur pays. Cette guerre dura vingt-sept ans, et finit à l'avantage de Lacédémone, qui avait mis dans son parti Darius, nommé le Bâtard, fils et successeur d'Artaxerxe. Lysandre, général de l'armée navale des Lacédémoniens, prit Athènes [350—404], et en changea le gouvernement. Mais la Perse s'aperçut bientôt qu'elle avait rendu les Lacédémoniens trop puissans. Ils soutinrent le jeune Cyrus dans sa révolte contre Artaxerxe, son aîné [353—401], appelé Mnémon à cause de son excellente mémoire, fils et successeur de Darius. Ce jeune prince, sauvé de la prison et de la mort par sa mère Parysatis, songe à la vengeance, gagne les satrapes par ses agrémens infinis, traverse l'Asie mineure, va présenter la bataille au roi son frère dans le cœur de son empire, le blesse de sa propre main; et, se croyant trop tôt vainqueur, périt par sa témérité. Les dix mille Grecs qui le servaient font cette retraite étonnante, où commandait à la fin Xénophon, grand philosophe et grand capitaine qui en a écrit l'histoire. Les Lacédémoniens continuaient

à attaquer l'empire des Perses [358—396], qu'Agésilas, roi de Sparte, fit trembler dans l'Asie mineure : mais les divisions de la Grèce le rappelèrent en son pays.

En ce temps la ville de Veies, qui égalait presque la gloire de Rome, après un siège de dix ans et beaucoup de divers succès, fut prise par les Romains, sous la conduite de Camille. Sa générosité lui fit encore une autre conquête. Les Falisques, qu'il assiégeait, se donnèrent à lui [360—394], touchés de ce qu'il leur avait renvoyé leurs enfans, qu'un maître d'école lui avait livrés. Rome ne voulait pas vaincre par des trahisons, ni profiter de la perfidie d'un lâche qui abusait de l'obéissance d'un âge innocent. Un peu après, les Gaulois sénonais entrèrent en Italie [363—391], et assiégèrent Clusium. Les Romains perdirent contre eux la fameuse bataille d'Allia [364—390]. Leur ville fut prise et brûlée. Pendant qu'ils se défendaient dans le Capitole, leurs affaires furent rétablies par Camille qu'ils avaient banni. Les Gaulois demeurèrent sept mois maîtres de Rome ; et appelés ailleurs par d'autres affaires, ils se retirèrent chargés de butin [1].

Durant les brouilleries de la Grèce, Épami-

[1] *Polyb. lib.* I, *c.* 6; *lib.* II, *c.* 18, 22.

nondas [383—371], Thébain, se signala par son équité et par sa modération, autant que par ses victoires. On remarque qu'il avait pour règle de ne mentir jamais, même en riant. Ses grandes actions éclatent dans les dernières années de Mnémon et dans les premières d'Ochus. Sous un si grand capitaine, les Thébains sont victorieux, et la puissance de Lacédémone est abattue.

Celle des rois de Macédoine commence avec Philippe [395—359], père d'Alexandre-le-Grand. Malgré les oppositions d'Ochus, et d'Arsès son fils, rois de Perse, et malgré les difficultés plus grandes encore que lui suscitait dans Athènes l'éloquence de Démosthène, puissant défenseur de la liberté, ce prince, victorieux durant vingt ans, assujétit toute la Grèce [416—338], où la bataille de Chéronée, qu'il gagna sur les Athéniens et sur leurs alliés, lui donna une puissance absolue. Dans cette fameuse bataille, pendant qu'il rompait les Athéniens, il eut la joie de voir Alexandre, à l'âge de dix-huit ans, enfoncer les troupes thébaines de la discipline d'Épaminondas, et entre autres la troupe sacrée, qu'on appelait des Amis, qui se croyait invincible. Ainsi maître de la Grèce, et soutenu par un fils d'une si grande espérance, il conçut de plus hauts desseins, et ne médita rien moins que la ruine des Perses [417—337], contre les-

quels il fut déclaré capitaine général. Mais leur perte était réservée à Alexandre. Au milieu des solennités d'un nouveau mariage, Philippe fut assassiné par Pausanias [418—336], jeune homme de bonne maison à qui il n'avait pas rendu justice. L'eunuque Bagoas tua, dans la même année, Arsès, roi de Perse, et fit régner à sa place Darius, fils d'Arsame, surnommé Codomanus. Il mérite, par sa valeur, qu'on se range à l'opinion, d'ailleurs la plus vraisemblable, qui le fait sortir de la famille royale.

Ainsi deux rois courageux commencèrent ensemble leur règne, Darius, fils d'Arsame, et Alexandre, fils de Philippe. Ils se regardaient d'un œil jaloux, et semblaient nés pour se disputer l'empire du monde. Mais Alexandre voulut s'affermir avant que d'entreprendre son rival. Il vengea la mort de son père ; il dompta les peuples rebelles qui méprisaient sa jeunesse [419—335]; il battit les Grecs, qui tentèrent vainement de secouer le joug; et ruina Thèbes, où il n'épargna que la maison et les descendans de Pindare, dont la Grèce admirait les Odes [420—334]. Puissant et victorieux, il marche, après tant d'exploits, à la tête des Grecs, contre Darius [421—333], qu'il défait en trois batailles rangées [423—331], entre triomphant dans Babylone et dans Suse [424—330], détruit Persé-

polis, ancien siège des rois de Perse [427—327], pousse ses conquêtes jusqu'aux Indes, et vient mourir [430—324] à Babylone, âgé de trente-trois ans.

De son temps Manassès, frère de Jaddus, souverain pontife, excita des brouilleries parmi les Juifs. Il avoit épousé [421—333] la fille de Sanaballat, Samaritain que Darius avait fait satrape de ce pays. Plutôt que de répudier cette étrangère, à quoi le conseil de Jérusalem et son frère Jaddus voulaient l'obliger, il embrassa le schisme des Samaritains. Plusieurs Juifs, pour éviter de pareilles censures, se joignirent à lui. Dès lors il résolut de bâtir un temple près de Samarie, sur la montagne de Garizim, que les Samaritains croyaient bénie, et de s'en faire le pontife. Son beau-père, très accrédité près de Darius, l'assura de la protection de ce prince, et les suites lui furent encore plus favorables. Alexandre s'éleva [422—332]: Sanaballat quitta son maître, et mena des troupes au victorieux, durant le siège de Tyr. Ainsi il obtint tout ce qu'il voulut; le temple de Garizim fut bâti, et l'ambition de Manassès fut satisfaite. Les Juifs, cependant, toujours fidèles aux Perses, refusèrent à Alexandre le secours qu'il leur demandait. Il allait à Jérusalem, résolu de se venger; mais il fut changé à la vue du souverain pontife, qui

vint au-devant de lui avec les sacrificateurs revêtus de leurs habits de cérémonie, et précédés de tout le peuple habillé de blanc. On lui montra des prophéties qui prédisaient ses victoires : c'étaient celles de Daniel. Il accorda aux Juifs toutes leurs demandes, et ils lui gardèrent la même fidélité qu'ils avaient toujours gardée aux rois de Perse.

Durant ses conquêtes, Rome était aux mains avec les Samnites ses voisins [428—330], et avait une peine extrême à les réduire malgré la valeur et la conduite de Papirius Cursor, le plus illustre de ses généraux.

Après la mort d'Alexandre, son empire fut partagé [430—324]. Perdiccas, Ptolomée, fils de Lagus, Antigonus, Séleucus, Lysimaque, Antipater et son fils Cassander, en un mot tous ses capitaines, nourris dans la guerre sous un si grand conquérant, songèrent à s'en rendre maîtres par les armes : ils immolèrent à leur ambition toute la famille d'Alexandre [430—445], son frère, sa mère, ses femmes, ses enfans, et jusqu'à ses sœurs : on ne vit que des batailles sanglantes et d'effroyables révolutions.

Au milieu de tant de désordres, plusieurs peuples de l'Asie mineure et du voisinage s'affranchirent et formèrent les royaumes de Pont, de Bythinie et de Pergame. La bonté du pays

les rendit ensuite riches et puissans. L'Arménie secoua aussi dans le même temps le joug des Macédoniens, et devint un grand royaume. Les deux Mithridate, père et fils, fondèrent celui de Cappadoce. Mais les deux plus puissantes monarchies qui se soient élevées alors furent celle d'Égypte [431—323], fondée par Ptolomée, fils de Lagus, d'où viennent les Lagides; et celle d'Asie ou de Syrie [442—312], fondée par Séleucus, d'où viennent les Séleucides. Celle-ci comprenait, outre la Syrie, ces vastes et riches provinces de la haute Asie qui composaient l'empire des Perses : ainsi tout l'Orient reconnut la Grèce et en apprit le langage.

La Grèce elle-même était opprimée par les capitaines d'Alexandre. La Macédoine, son ancien royaume, qui donnait des maîtres à l'Orient, était en proie au premier venu. Les enfans de Cassander se chassèrent les uns les autres de ce royaume [458—296]. Pyrrhus, roi des Épirotes, qui en avait occupé une partie [460—294], fut chassé par Démétrius Poliorcète, fils d'Antigonus [465 289], qu'il chassa aussi à son tour [468—286] : il est lui-même chassé encore une fois par Lysimaque [473—281], et Lysimaque par Séleucus, que Ptolomée Céraunus [474—280], chassé d'Égypte par son père Ptolomée I, tua en traître mal-

gré ses bienfaits. Ce perfide n'eut pas plus tôt envahi la Macédoine, qu'il fut attaqué par les Gaulois [475—279], et périt dans un combat qu'il leur donna. Durant les troubles de l'Orient, ils vinrent dans l'Asie mineure, conduits par leur roi Brennus, et s'établirent dans la Gallo-Grèce ou Galatie, nommée ainsi de leur nom, d'où ils se jetèrent dans la Macédoine qu'ils ravagèrent, et firent trembler toute la Grèce. Mais leur armée périt [476—278] dans l'entreprise sacrilège du temple de Delphes. Cette nation remuait partout, et partout elle était malheureuse.

Quelques années devant l'affaire de Delphes [471 — 283], les Gaulois d'Italie, que leurs guerres continuelles et leurs victoires fréquentes rendaient la terreur des Romains, furent excités contre eux par les Samnites, les Brutiens et les Étruriens [1]. Ils remportèrent d'abord une nouvelle victoire, mais ils en souillèrent la gloire en tuant des ambassadeurs. Les Romains indignés marchent contre eux [472 — 282], les défont, entrent dans leurs terres, où ils fondent une colonie, les battent encore deux fois, en assujétissent une partie et réduisent l'autre à demander la paix.

[1] *Polyb. lib.* II, *cap.* 20.

Après que les Gaulois d'Orient eurent été chassés de la Grèce [477 — 277], Antigonus Gonatas, fils de Démétrius Poliorcète, qui régnait depuis douze ans dans la Grèce, mais fort peu paisible, envahit sans peine la Macédoine. Pyrrhus était occupé ailleurs. Chassé de ce royaume [474 — 280], il espéra de contenter son ambition par la conquête de l'Italie, où il fut appelé par les Tarentins. La bataille que les Romains venaient de gagner sur eux et sur les Samnites ne leur laissait que cette ressource. Il remporta contre les Romains [475 — 279] des victoires qui le ruinaient. Les éléphans de Pyrrhus les étonnèrent; mais le consul Fabrice fit bientôt voir aux Romains que Pyrrhus pouvait être vaincu. Le roi et le consul semblaient se disputer la gloire de la générosité, plus encore que celle des armes : Pyrrhus rendit au consul tous les prisonniers sans rançon, disant qu'il fallait faire la guerre avec le fer, et non point avec l'argent [476—278]; et Fabrice renvoya au roi son perfide médecin, qui était venu lui offrir d'empoisonner son maître.

En ces temps la religion et la nation judaïque commence à éclater parmi les Grecs. Ce peuple, bien traité par les rois de Syrie, vivait tranquillement selon les lois. Antiochus, surnommé le Dieu, petit-fils de Séleucus, les répandit dans

l'Asie mineure, d'où ils s'étendirent dans la Grèce, et jouirent partout des mêmes droits et de la même liberté que les autres citoyens [1]. Ptolomée, fils de Lagus, les avait déjà établis en Égypte. Sous son fils Ptolomée Philadelphe [477—277], leurs Écritures furent tournées en grec, et on vit paraître cette célèbre version appelée la version des Septante. C'était de savans vieillards qu'Éléazar, souverain pontife, envoya au roi qui les demandait. Quelques-uns veulent qu'ils n'aient traduit que les cinq livres de la loi. Le reste des livres sacrés pourrait dans la suite avoir été mis en grec pour l'usage des Juifs répandus dans l'Égypte et dans la Grèce [2] où ils oublièrent non-seulement leur ancienne langue, qui était l'hébreu, mais encore le chaldéen, que la captivité leur avait appris. Ils se firent un grec mêlé d'hébraïsmes, qu'on appelle le langage hellénistique : les Septante et tout le nouveau Testament est écrit en ce langage. Durant cette dispersion des Juifs, leur temple fut célèbre par toute la terre, et tous les rois d'Orient y présentaient leurs offrandes.

L'Occident était attentif à la guerre des Romains et de Pyrrhus. Enfin ce roi fut défait par

[1] *Joseph.* Ant. *lib.* XII, *c.* 3.

[2] *Joseph.* Antiq. *lib.* I. *Proœm. et lib.* XII, *c.* 2.

le consul Curius [479—275], et repassa en Épire. Il n'y demeura pas long-temps en repos, et voulut se récompenser sur la Macédoine des mauvais succès d'Italie. Antigonus Gonatas fut renfermé dans Thessalonique [480—274], et contraint d'abandonner à Pyrrhus tout le reste de son royaume. Il reprit cœur pendant que Pyrrhus, inquiet et ambitieux, faisait la guerre [482—272] aux Lacédémoniens et aux Argiens. Les deux rois ennemis furent introduits dans Argos en même temps, par deux cabales contraires et par deux portes différentes. Il se donna dans la ville un grand combat : une mère, qui vit son fils poursuivi par Pyrrhus qu'il avait blessé, écrasa ce prince d'un coup de pierre. Antigonus, défait d'un tel ennemi, rentra dans la Macédoine, qui, après quelques changemens, demeura paisible à sa famille. La ligue des Achéens l'empêcha de s'accroître. C'était le dernier rempart de la liberté de la Grèce, et ce fut elle qui en produisit les derniers héros avec Aratus et Philopœmen.

Les Tarentins, que Pyrrhus entretenait d'espérance, appelèrent les Carthaginois après sa mort. Ce secours leur fut inutile : ils furent battus avec les Brutiens et les Samnites leurs alliés. Ceux-ci, après soixante-douze ans de guerre continuelle, furent forcés à subir le joug des

Romains. Tarente les suivit de près : les peuples voisins ne tinrent pas : ainsi tous les anciens peuples d'Italie furent subjugués. Les Gaulois souvent battus n'osaient remuer.

Après quatre cent quatre-vingts ans de guerre, les Romains se virent les maîtres en Italie, et commencèrent à regarder les affaires du dehors[1] : ils entrèrent en jalousie contre les Carthaginois, trop puissans dans leur voisinage par les conquêtes qu'ils faisaient dans la Sicile, d'où ils venaient d'entreprendre sur eux et sur l'Italie, en secourant les Tarentins.

La république de Carthage tenait les deux côtes de la mer Méditerranée. Outre celle d'Afrique, qu'elle possédait presque tout entière, elle s'était étendue du côté d'Espagne par le détroit. Maîtresse de la mer et du commerce, elle avait envahi les îles de Corse et de Sardaigne. La Sicile avait peine à se défendre ; et l'Italie était menacée de trop près pour ne pas craindre. De là les guerres puniques [490—264], malgré les traités, mal observés de part et d'autre.

La première [494—260] apprit aux Romains à combattre sur la mer. Ils furent maîtres d'abord dans un art qu'ils ne connaissaient pas ; et le consul Duilius, qui donna la première ba-

[1] *Polyb. lib.* I, *c.* 12 ; *lib.* II, *c.* I.

taille navale [495—260], la gagna. Régulus soutint cette gloire [498—256], et aborda en Afrique, où il eut à combattre ce prodigieux serpent contre lequel il fallut employer toute son armée. Tout cède : Carthage, réduite à l'extrémité, ne se sauve que par le secours de Xantippe, Lacédémonien. Le général romain est battu et pris [499—255]; mais sa prison le rend plus illustre que ses victoires. Renvoyé sur sa parole, pour ménager l'échange des prisonniers, il vient soutenir dans le sénat la loi qui ôtait toute espérance à ceux qui se laissaient prendre, et retourne à une mort assurée. Deux épouvantables naufrages contraignirent les Romains d'abandonner de nouveau l'empire de la mer aux Carthaginois. La victoire demeura longtemps douteuse entre les deux peuples, et les Romains furent prêts à céder; mais ils réparèrent leur flotte. Une seule bataille décida [513 241], et le consul Lutatius acheva la guerre. Carthage fut obligée à payer tribut, et à quitter, avec la Sicile, toutes les îles qui étaient entre la Sicile et l'Italie. Les Romains gagnèrent cette île tout entière, à la réserve de ce qu'y tenait Hiéron, roi de Syracus, leur allié [1].

Après la guerre achevée, les Carthaginois

[1] *Polyb. lib.* I, c. 62, 63; *lib.* II, c. I.

pensèrent périr par le soulèvement de leur armée. Ils l'avaient composée, selon leur coutume, de troupes étrangères qui se révoltérent pour leur paie. Leur cruelle domination fit joindre à ces troupes mutinées presque toutes les villes de leur empire ; et Carthage, étroitement assiégée, était perdue sans Amilcar, surnommé Barcas. Lui seul avait soutenu la dernière guerre [516—238]. Ses citoyens lui durent encore la victoire qu'ils remportèrent sur les rebelles : ils leur en coûta la Sardaigne, que la révolte de leur garnison ouvrit aux Romains [1]. De peur de s'embarrasser avec eux dans une nouvelle querelle, Carthage céda malgré elle une île si importante, et augmenta son tribut. Elle songeait à rétablir en Espagne son empire ébranlé par la révolte : Amilcar passa dans cette province, avec son fils Annibal [524—230], âgé de neuf ans, et y mourut dans une bataille. Durant neuf ans qu'il y fit la guerre avec autant d'adresse que de valeur, son fils se formait sous un si grand capitaine, et tout ensemble il concevait une haine implacable contre les Romains. Son allié Asdrubal fut donné pour successeur à son père. Il gouverna sa province avec beaucoup de prudence, et y bâtit Carthage-la-Neuve, qui tenait l'Espagne en sujétion.

[1] *Polyb. lib.* 1, *c.* 79, 83, 88.

Les Romains étaient occupés dans la guerre contre Teuta, reine d'Illyrie, qui exerçait impunément la piraterie sur toute la côte. Enflée du butin qu'elle faisait sur les Grecs et sur les Épirotes [525—229], elle méprisa les Romains et tua leur ambassadeur. Elle fut bientôt accablée : les Romains ne lui laissèrent qu'une petite partie de l'Illyrie [526—228], et gagnèrent l'île de Corfou que cette reine avait usurpée. Ils se firent alors respecter en Grèce par une solennelle ambassade, et ce fut la première fois qu'on y connut leur puissance. Les grands progrès d'Asdrubal leur donnaient de la jalousie; mais les Gaulois d'Italie les empêchaient de pourvoir aux affaires de l'Espagne [1]. Il y avait quarante-cinq ans qu'ils demeuraient en repos. La jeunesse qui s'était élevée durant ce temps ne songeait plus aux pertes passées, et commençait à menacer Rome [2]. Les Romains, pour attaquer avec sûreté de si turbulens voisins, s'assurèrent des Carthaginois. Le traité fut conclu avec Asdrubal, qui promit de ne passer point au delà de l'Èbre.

La guerre entre les Romains et les Gaulois se fit avec fureur de part et d'autre [530—224] :

[1] *Polyb. lib.* II, *c.* 12, 22.

[2] *Polyb. lib.* II, *c.* 21.

les Transalpins se joignirent aux Cisalpins : tous furent battus. Concolitanus, un des rois gaulois, fut pris dans la bataille. Anéroëstus, un autre roi, se tua lui-même. Les Romains victorieux passèrent le Pô pour la première fois, résolus d'ôter aux Gaulois les environs de ce fleuve, dont ils étaient en possession depuis tant de siècles. La victoire les suivit partout : Milan fut pris ; presque tout le pays fut assujéti.

En ce temps Asdrubal mourut [534—220] ; et Annibal, quoiqu'il n'eût encore que vingt-cinq ans, fut mis à sa place. Dès lors on prévit la guerre. Le nouveau gouverneur entreprit ouvertement de dompter l'Espagne, sans aucun respect des traités [535—219]. Rome alors écouta les plaintes de Sagonte, son alliée. Les ambassadeurs romains vont à Carthage. Les Carthaginois rétablis n'étaient plus d'humeur à céder. La Sicile ravie de leurs mains, la Sardaigne injustement enlevée, et le tribut augmenté, leur tenaient au cœur. Ainsi la faction qui voulait qu'on abandonnât Annibal se trouva faible.

Ce général songeait à tout. De secrètes ambassades l'avaient assuré des Gaulois d'Italie, qui, n'étant plus en état de rien entreprendre par leurs propres forces*, embrassèrent cette occasion de se relever. Annibal traverse l'Èbre,

les Pyrénées, toute la Gaule transalpine, les Alpes, et tombe comme en un moment sur l'Italie. Les Gaulois ne manquent point de fortifier son armée, et font un dernier effort pour leur liberté [536—218]. Quatre batailles perdues font croire que Rome allait tomber [537—217]. La Sicile prend le parti du vainqueur. Hiéronyme [538—216], roi de Syracuse, se déclare contre les Romains : presque toute l'Italie les abandonne [539—215] ; et la dernière ressource de la république semble périr en Espagne avec les deux Scipions [542—212]. Dans de telles extrémités, Rome dut son salut à trois grands hommes. La constance de Fabius Maximus, qui, se mettant au-dessus des bruits populaires, faisait la guerre en retraite, fut un rempart à sa patrie. Marcellus, qui fit lever le siège de Nole [540—214] et prit Syracuse [542—212], donnait vigueur aux troupes par ses actions. Mais Rome, qui admiroit ces deux grands hommes, crut voir dans le jeune Scipion quelque chose de plus grand. Les merveilleux succès de ses conseils confirmèrent l'opinion qu'il était de race divine, et qu'il conversait avec les dieux. A l'âge de vingt-quatre ans [543—211], il entreprend d'aller en Espagne, où son père et son oncle venaient de périr [544—210]. Il attaque Carthage-la-Neuve, comme s'il eût agi

par inspiration, et ses soldats l'emportent d'abord. Tous ceux qui le voient sont gagnés au peuple romain; les Carthaginois lui quittent l'Espagne [548—206]; à son abord en Afrique, les rois se donnent à lui; Carthage tremble à son tour, et voit ses armées défaites [551—203]; Annibal, victorieux durant seize ans, est vainement rappelé, et ne peut défendre sa patrie; Scipion y donne la loi [552—202]; le nom d'Africain est sa récompense; le peuple romain, ayant abattu les Gaulois et les Africains, ne voit plus rien à craindre, et combat dorénavant sans péril.

Au milieu de la première guerre punique, Théodote, gouverneur de la Bactrienne [504—250], enleva mille villes à Antiochus, appelé le Dieu, fils d'Antiochus Soter, roi de Syrie. Presque tout l'Orient suivit cet exemple. Les Parthes se révoltèrent sous la conduite d'Arsace, chef de la maison des Arsacides, et fondateur d'un empire qui s'étendit peu à peu dans toute la haute Asie.

Les rois de Syrie et ceux d'Égypte, acharnés les uns contre les autres, ne songeaient qu'à se ruiner mutuellement, ou par la force, ou par la fraude. Damas et son territoire, qu'on appelait la Cœlé-Syrie, ou la Syrie basse, et qui confinait aux deux royaumes, fut le sujet de

leurs guerres ; et les affaires de l'Asie étaient entièrement séparées de celles de l'Europe.

Durant tous ces temps, la philosophie florissait dans la Grèce. La secte des philosophes italiques et celle des ioniques la remplissaient de grands hommes, parmi lesquels il se mêla beaucoup d'extravagans à qui la Grèce curieuse ne laissa pas de donner le nom de philosophes. Du temps de Cyrus et de Cambyse, Pythagore commença la secte italique dans la grande Grèce, aux environs de Naples. A peu près dans le même temps, Thalès, Milésien, forma la secte ionique. De là sont sortis ces grands philosophes, Héraclite, Démocrite, Empédocle, Parménides ; Anaxagore, qui, un peu avant la guerre du Péloponèse, fit voir le monde construit par un esprit éternel ; Socrate, qui, un peu après, ramena la philosophie à l'étude des bonnes mœurs, et fut le père de la philosophie morale ; Platon, son disciple, chef de l'Académie ; Aristote, disciple de Platon, et précepteur d'Alexandre, chef des péripatéticiens ; sous les successeurs d'Alexandre, Zénon, nommé Cittien, d'une ville de l'île de Chypre, où il était né, chef des stoïciens ; et Épicure, athénien, chef des philosophes qui portent son nom, si toutefois on peut nommer philosophes ceux qui niaient ouvertement la Providence, et qui,

ignorant ce que c'est que le devoir, définissaient la vertu par le plaisir. On peut compter parmi les plus grands philosophes Hippocrate, le père de la médecine, qui éclata au milieu des autres dans ces heureux temps de la Grèce. Les Romains avaient dans le même temps une autre espèce de philosophie, qui ne consistait point en disputes ni en discours, mais dans la frugalité, dans la pauvreté, dans les travaux de la vie rustique et dans ceux de la guerre, où ils faisaient leur gloire de celle de leur patrie et du nom romain : ce qui les rendit enfin maîtres de l'Italie et de Carthage.

NEUVIÈME ÉPOQUE.

Scipion, ou Carthage vaincue.

L'an 552 de la fondation de Rome, environ 250 ans après celle de la monarchie des Perses, et 202 ans avant Jésus-Christ, Carthage fut assujétie aux Romains. Annibal ne laissait pas sous main de leur susciter des ennemis partout où il pouvait : mais il ne fit qu'entraîner tous ses amis, anciens et nouveaux, dans la ruine de sa patrie et dans la sienne. Par les victoires du consul Flaminius, Philippe, roi de Macédoine, allié des Carthaginois, fut abattu [556—

198], les rois de Macédoine réduits à l'étroit, et la Grèce [558—196] affranchie de leur joug. Les Romains entreprirent de faire périr Annibal, qu'ils trouvaient encore redoutable après sa perte. Ce grand capitaine [559—195], réduit à se sauver de son pays, remua l'Orient contre eux, et attira leurs armes en Asie. Par ses puissans raisonnemens, Antiochus, surnommé le Grand, roi de Syrie, devint jaloux de leur puissance [561—193], et leur fit la guerre : mais il ne suivit pas, en la faisant, les conseils d'Annibal qui l'y avait engagé. Battu par mer et par terre, il reçut la loi que lui imposa le consul Lucius Scipion, frère de Scipion-l'Africain, et il fut renfermé dans le mont Taurus. Annibal, réfugié chez Prusias, roi de Bithynie [572—182], échappa aux Romains par le poison. Ils sont redoutés par toute la terre, et ne veulent plus souffrir d'autre puissance que la leur. Les rois étaient obligés de leur donner leurs enfans pour otage de leur foi. Antiochus, depuis appelé l'Illustre ou Épiphanes, second fils d'Antiochus-le-Grand, roi de Syrie, demeura long temps à Rome en cette qualité : mais sur la fin du règne de Séleucus Philopator, son frère aîné, il fut rendu [578—176], et les Romains voulurent avoir à sa place Démétrius Soter, fils du roi, alors âgé de dix ans. Dans ce contre-

temps Séleucus mourut [579—175], et Antiochus usurpa le royaume sur son neveu. Les Romains étaient appliqués aux affaires de la Macédoine, où Persée inquiétait ses voisins, et ne voulait plus s'en tenir aux conditions imposées au roi Philippe son père.

Ce fut alors que commencèrent [581—173] les persécutions du peuple de Dieu. Antiochus l'Illustre régnait comme un furieux : il tourna toute sa fureur contre les Juifs, et entreprit de ruiner le temple, la loi de Moïse et toute la nation. L'autorité des Romains l'empêcha de se rendre maître de l'Égypte [583—171]. Ils faisaient la guerre à Persée, qui, plus prompt à entreprendre qu'à exécuter, perdait ses alliés par son avarice, et ses armées par sa lâcheté. Vaincu par le consul Paul Émile [586—168], il fut contraint de se livrer entre ses mains. Gentius, roi de l'Illyrie, son allié, abattu en trente jours par le préteur Anicius, venait d'avoir un sort semblable. Le royaume de Macédoine, qui avait duré sept cents ans, et avait près de deux cents ans donné des maîtres, non-seulement à la Grèce, mais encore à tout l'Orient, ne fut plus qu'une province romaine. Les fureurs d'Antiochus s'augmentaient contre le peuple de Dieu. On voit paraître alors la résistance de Mathatias, sacrificateur, de la race de Phinées et imitateur

de son zèle; les ordres qu'il donne en mourant, pour le salut de son peuple [587—167]; les victoires de Judas-le-Machabée [588—166], son fils, malgré le nombre infini de ses ennemis; l'élévation de la famille des Asmonéens, ou des Machabées [589—165]; la nouvelle dédicace du temple que les Gentils avaient profané; le gouvernement de Judas, et la gloire du sacerdoce rétablie [590—164]; la mort d'Antiochus, digne de son impiété et de son orgueil; sa fausse conversion durant sa dernière maladie, et l'implacable colère de Dieu sur ce roi superbe. Son fils, Antiochus Eupator, encore en bas âge, lui succéda, sous la tutelle de Lysias, son gouverneur. Durant cette minorité, Démétrius Soter, qui était en otage à Rome, crut se pouvoir rétablir; mais il ne put obtenir du sénat d'être renvoyé dans son royaume : la politique romaine aimait mieux un roi enfant.

Sous Antiochus Eupator, la persécution du peuple de Dieu [591—163] et les victoires de Judas-le-Machabée continuent [592 — 162]. La division se met dans le royaume de Syrie. Démétrius s'échappe de Rome; les peuples le reconnaissent; le jeune Antiochus est tué avec Lysias, son tuteur. Mais les Juifs ne sont pas mieux traités sous Démétrius que sous ses prédécesseurs; il éprouve le même sort; ses géné-

raux sont battus par Judas-le-Machabée ; et la main du superbe Nicanor, dont il avait si souvent menacé le temple, y est attachée. Mais un peu après, Judas, accablé par la multitude [593—161], fut tué en combattant avec une valeur étonnante. Son frère Jonathas succède à sa charge, et soutient sa réputation. Réduit à l'extrémité, son courage ne l'abandonna pas. Les Romains, ravis d'humilier les rois de Syrie, accordèrent aux Juifs leur protection ; et l'alliance que Judas avait envoyé leur demander fut accordée, sans aucun secours toutefois : mais la gloire du nom romain ne laissait pas d'être un grand support au peuple affligé.

Les troubles de la Syrie croissaient tous les jours. Alexandre Balas, qui se vantait d'être le fils d'Antiochus-l'Illustre [600—154], fut mis sur le trône par ceux d'Antioche. Les rois d'Égypte, perpétuels ennemis de la Syrie, se mêlaient dans ses divisions pour en profiter. Ptolomée Philométor soutint Balas. La guerre fut sanglante : Démétrius Soter y fut tué [604—150], et ne laissa, pour venger sa mort, que deux jeunes princes encore en bas âge, Démétrius Nicanor et Antiochus Sidétès. Ainsi l'usurpateur demeura paisible, et le roi d'Égypte lui donna sa fille Cléopâtre en mariage. Balas, qui se crut au-dessus de tout, se plongea dans la

débauche, et s'attira le mépris de tous ses sujets.

En ce temps Philométor [604—150] jugea le fameux procès que les Samaritains firent aux Juifs. Ces schismatiques, toujours opposés au peuple de Dieu, ne manquaient point de se joindre à leurs ennemis ; et, pour plaire à Antiochus-l'Illustre, leur persécuteur, ils avaient consacré leur temple de Garizim [587—167] à Jupiter Hospitalier [1]. Malgré cette profanation, ces impies ne laissèrent pas de soutenir, quelque temps après, à Alexandrie, devant Ptolomée Philométor, que ce temple devait l'emporter sur celui de Jérusalem. Les parties contestèrent devant le roi, et s'engagèrent de part et d'autre, à peine de la vie, à justifier leurs prétentions par les termes de la loi de Moïse [2]. Les Juifs gagnèrent leur cause, et les Samaritains furent punis de mort, selon la convention. Le même roi permit à Onias, de la race sacerdotale, de bâtir en Égypte le temple d'Héliopolis, sur le modèle de celui de Jérusalem [3] : entreprise qui fut condamnée par tout le conseil des Juifs, et jugée contraire à la loi.

Cependant Carthage remuait, et souffrait

[1] *II. Machab.* VI, 2. *Joseph.* Antiq. *lib.* XII, *c.* 7, *al.* 5.
[2] *Joseph.* Antiq. *lib.* XIII, *c.* 6, *al.* 3. — [3] *Ibid.*

avec peine les lois que Scipion-l'Africain lui avait imposées. Les Romains résolurent sa perte totale, et la troisième guerre punique fut entreprise.

Le jeune Démétrius Nicanor [606—148], sorti de l'enfance, songeait à se rétablir sur le trône de ses ancêtres, et la mollesse de l'usurpateur lui faisait tout espérer. A son approche, Balas se troubla [608—146] : son beau-père Philométor se déclara contre lui, parce que Balas ne voulut pas lui laisser prendre son royaume : l'ambitieuse Cléopâtre, sa femme, le quitta pour épouser son ennemi; et il périt enfin de la main des siens, après la perte d'une bataille. Philométor mourut peu de jours après des blessures qu'il y reçut, et la Syrie fut délivrée de deux ennemis.

On vit tomber en ce même temps deux grandes villes. Carthage fut prise et réduite en cendre par Scipion Émilien, qui confirma par cette victoire le nom d'Africain dans sa maison, et se montra digne héritier du grand Scipion son aïeul. Corinthe eut la même destinée, et la république ou la ligue des Achéens périt avec elle. Le consul Mummius ruina de fond en comble cette ville, la plus voluptueuse de la Grèce, et la plus ornée. Il en transporta à Rome les incomparables statues, sans en connaître le prix.

Les Romains ignoraient les arts de la Grèce, et se contentaient de savoir la guerre, la politique et l'agriculture.

Durant les troubles de Syrie, les Juifs se fortifièrent : Jonathas se vit recherché des deux partis, et Nicanor victorieux le traita de frère. Il en fut bientôt récompensé. Dans une sédition [610—144], les Juifs accourus le tirèrent d'entre les mains des rebelles. Jonathas fut comblé d'honneurs; mais quand le roi se crut assuré, il reprit les desseins de ses ancêtres, et les Juifs furent tourmentés comme auparavant.

Les troubles de Syrie recommencèrent : Diodote, surnommé Tryphon, éleva un fils de Balas, qu'il nomma Antiochus-le-Dieu, et lui servit de tuteur pendant son bas âge. L'orgueil de Démétrius souleva les peuples : toute la Syrie était en feu; Jonathas sut profiter de la conjoncture [611—143], et renouvela l'alliance avec les Romains. Tout lui succédait, quand Tryphon, par un manquement de parole, le fit périr avec ses enfans. Son frère Simon, le plus prudent et le plus heureux des Machabées, lui succéda; et les Romains le favorisèrent comme ils avaient fait de ses prédécesseurs. Tryphon ne fut pas moins infidèle à son pupille Antiochus qu'il l'avait été à Jonathas. Il fit mourir cet enfant par le moyen des médecins, sous prétexte de le

faire tailler de la pierre, qu'il n'avait pas, et se rendit maître d'une partie du royaume. Simon prit le parti de Démétrius Nicanor, roi légitime; et, après avoir obtenu de lui la liberté de son pays, il la soutint par les armes contre le rebelle Tryphon. Les Syriens furent chassés de la citadelle qu'ils tenaient dans Jérusalem [612—142], et ensuite de toutes les places de la Judée. Ainsi les Juifs, affranchis du joug des Gentils par la valeur de Simon, accordèrent les droits royaux à lui et à sa famille; et Démétrius Nicanor consentit à ce nouvel établissement. Là commence le nouveau royaume du peuple de Dieu et la principauté des Asmonéens, toujours jointe au souverain sacerdoce.

En ces temps l'empire des Parthes s'étendit sur la Bactrienne et sur les Indes par les victoires de Mithridate [613—141], le plus vaillant des Arsacides. Pendant qu'il s'avançait vers l'Euphrate, Démétrius Nicanor, appelé par les peuples de cette contrée, que Mithridate venait de soumettre, espérait de réduire à l'obéissance les Parthes, que les Syriens traitaient toujours de rebelles. Il remporta plusieurs victoires, et, prêt à retourner dans la Syrie pour y accabler Tryphon, il tomba dans un piège qu'un général de Mithridate lui avait tendu: ainsi il demeura prisonnier des Parthes. Tryphon, qui se croyait

assuré par le malheur de ce prince, se vit tout d'un coup abandonné des siens [614—140]. Ils ne pouvaient plus souffrir son orgueil. Durant la prison de Démétrius, leur roi légitime, ils se donnèrent à sa femme Cléopâtre et à ses enfans; mais il fallut chercher un défenseur à ces princes encore en bas âge. Ce soin regardait naturellement Antiochus Sidétès, frère de Démétrius : Cléopâtre le fit reconnaître dans tout le royaume. Elle fit plus : Phraate, frère et successeur de Mithridate, traita Nicanor en roi, et lui donna sa fille Rodogune en mariage. En haine de cette rivale, Cléopâtre, à qui elle ôtait la couronne avec son mari, épousa Antiochus Sidétès, et se résolut à régner par toute sorte de crimes. Le nouveau roi attaqua Tryphon : Simon se joignit à lui dans cette entreprise [615—139]; et le tyran, forcé dans toutes ses places, finit comme il le méritait, Antiochus, maître du royaume [619—135], oublia bientôt les services que Simon lui avait rendus dans cette guerre, et le fit périr. Pendant qu'il ramassait contre les Juifs toutes les forces de la Syrie, Jean Hyrcan, fils de Simon, succéda au pontificat de son père, et tout le peuple se soumit à lui. Il soutint le siège dans Jérusalem avec beaucoup de valeur; et la guerre qu'Antiochus méditait contre les Parthes, pour délivrer son frère captif,

lui fit accorder aux Juifs des conditions supportables.

En même temps que cette paix se conclut, les Romains, qui commençaient à être trop riches, trouvèrent de redoutables ennemis dans la multitude effroyable de leurs esclaves. Eunus, esclave lui-même, les souleva en Sicile [621—133]; et il fallut employer à les réduire toute la puissance romaine.

Un peu après, la succession d'Attalus, roi de Pergame, qui fit par son testament le peuple romain son héritier, mit la division dans la ville. Les troubles des Gracques commencèrent. Le séditieux tribunat de Tibérius Gracchus, un des premiers hommes de Rome, le fit périr : tout le sénat le tua par la main de Scipion Nasica, et ne vit que ce moyen d'empêcher la dangereuse distribution d'argent dont cet éloquent tribun flattait le peuple. Scipion Émilien rétablissait la discipline militaire; et ce grand homme, qui avait détruit Carthage, ruina encore en Espagne Numance, la seconde terreur des Romains.

Les Parthes se trouvèrent faibles contre Sidétès : ses troupes [622—132], quoique corrompues par un luxe prodigieux, eurent un succès surprenant. Jean Hyrcan, qui l'avait suivi dans cette guerre avec ses Juifs, y signala sa valeur, et fit respecter la religion judaïque, lorsque l'ar-

mée s'arrêta pour lui donner le loisir de célébrer un jour de fête[1]. Tout cédait, et Phraate vit son empire réduit à ses anciennes limites, mais, loin de désespérer de ses affaires, il crut que son prisonnier lui servirait à les rétablir, et à envahir la Syrie. Dans cette conjoncture, Démétrius éprouva un sort bizarre. Il fut souvent relâché, et autant de fois retenu, suivant que l'espérance ou la crainte prévalaient dans l'esprit de son beau-père. Enfin un moment heureux, où Phraate ne vit de ressource que dans la diversion qu'il voulait faire en Syrie par son moyen [624—130], le mit tout-à-fait en liberté. A ce moment le sort tourna : Sidétès, qui ne pouvait soutenir ses effroyables dépenses que par des rapines insupportables, fut accablé tout d'un coup par un soulèvement général des peuples, et périt avec son armée tant de fois victorieuse. Ce fut en vain que Phraate fit courir après Démétrius : il n'était plus temps; ce prince était rentré dans son royaume. Sa femme Cléopâtre, qui ne voulait que régner, retourna bientôt avec lui, et Rodogune fut oubliée.

Hyrcan profita du temps : il prit Sichem aux Samaritains, et renversa de fond en comble le

[1] *Nic. Damasc. apud Joseph.* Ant. *lib.* XIII, *cap.* 16, *al.* 8.

temple de Garizim, deux cents ans après qu'il avait été bâti par Sanaballat. Sa ruine n'empêcha pas les Samaritains de continuer leur culte sur cette montagne; et les deux peuples demeurèrent irréconciliables. L'année d'après [625—129], toute l'Idumée, unie par les victoires d'Hyrcan au royaume de Judée, reçut la loi de Moïse avec la circoncision. Les Romains continuèrent leur protection à Hyrcan, et lui firent rendre les villes que les Syriens lui avaient ôtées.

L'orgueil et les violences de Démétrius Nicanor [626—128] ne laissèrent pas la Syrie long-temps tranquille. Les peuples se révoltèrent [629—125]. Pour entretenir leur révolte, l'Égypte ennemie leur donna un roi : ce fut Alexandre Zébina, fils de Balas. Démétrius fut battu; et Cléopâtre, qui crut régner plus absolument sous ses enfans que sous son mari, le fit périr. Elle ne traita pas mieux son fils aîné Séleucus, qui voulait régner malgré elle. Son second fils, Antiochus [630—124], appelé Grypus, avait défait les rebelles et revenait victorieux [633—121]: Cléopâtre lui présenta en cérémonie la coupe empoisonnée, que son fils, averti de ses desseins pernicieux, lui fit avaler. Elle laissa, en mourant, une semence éternelle de divisions entre les enfans qu'elle avait eus des deux frères,

Démétrius Nicanor et Antiochus Sidètes [645—109]. La Syrie ainsi agitée ne fut plus en état de troubler les Juifs. Jean Hyrcan prit Samarie, et ne put convertir les Samaritains. Cinq ans après il mourut : la Judée demeura paisible à ses deux enfans, Aristobule [650—104] et Alexandre Jannée [651—103], qui régnèrent l'un après l'autre, sans être incommodés des rois de Syrie.

Les Romains laissaient ce riche royaume se consumer par lui-même, et s'étendaient du côté de l'Occident. Durant les guerres de Démétrius Nicanor et de Zébina [629—125], ils commencèrent à s'étendre au delà des Alpes [630—124]; et Sextius, vainqueur des Gaulois nommés Saliens, établit dans la ville d'Aix une colonie qui porte encore son nom. Les Gaulois se défendaient mal. Fabius dompta les Allobroges et tous les peuples voisins [631—123]; et la même année que Grypus fit boire à sa mère le poison qu'elle lui avait préparé [633—121], la Gaule Narbonnaise, réduite en province, reçut le nom de province romaine. Ainsi l'empire romain s'agrandissait, et occupait peu-à-peu toutes les terres et toutes les mers du monde connu. Mais autant que la face de la république paraissait belle au dehors par les conquêtes, autant était-elle défigurée par l'ambition désor-

donnée de ses citoyens, et par ses guerres intestines. Les plus illustres des Romains devinrent les plus pernicieux au bien public. Les deux Gracques, en flattant le peuple, commencèrent des divisions qui ne finirent qu'avec la république. Caïus, frère de Tibérius, ne put souffrir qu'on eût fait mourir un si grand homme d'une manière si tragique. Animé à la vengeance par des mouvemens qu'on crut inspirés par l'ombre de Tibérius, il arma tous les citoyens les uns contre les autres; et, à la veille de tout détruire, il périt d'une mort semblable à celle qu'il voulait venger. L'argent faisait tout à Rome. Jugurtha [635—640—641], roi de Numidie, souillé du meurtre de ses frères, que le peuple romain protégeait, se défendit plus long-temps par ses largesses que par ses armes; et Marius [648—106], qui acheva de le vaincre, ne put parvenir au commandement qu'en animant le peuple contre la noblesse.

Les esclaves armèrent encore une fois dans la Sicile [651—103], et leur seconde révolte ne coûta pas moins de sang aux Romains que la première. Marius battit les Teutons [652—102], les Cimbres et les autres peuples du Nord qui pénétraient dans les Gaules, dans l'Espagne, et dans l'Italie. Les victoires [654—100] qu'il en remporta furent une occasion de proposer de

nouveaux partages de terre : Métellus, qui s'y opposait, fut contraint de céder au temps [660—94] ; et les divisions ne furent éteintes que par le sang de Saturninus, tribun du peuple. Pendant que Rome protégeait [666—88] la Cappadoce contre Mithridate, roi de Pont, et qu'un si grand ennemi cédait [668—86] aux forces romaines, avec la Grèce qui était entrée dans ses intérêts, l'Italie, exercée aux armes par tant de guerres soutenues ou contre les Romains ou avec eux [663—91], mit leur empire en péril par une révolte universelle. Rome se vit déchirée dans les mêmes temps par les fureurs de Marius [666, 667, *et suiv.*] et de Sylla, dont l'un avait fait trembler le Midi et le Nord, et l'autre était le vainqueur de la Grèce et de l'Asie. Sylla [672—82], qu'on nommait l'Heureux, le fut trop contre sa patrie, que sa dictature tyrannique mit en servitude [675—79]. Il put bien quitter volontairement la souveraine puissance ; mais il ne put empêcher l'effet du mauvais exemple. Chacun voulut dominer.

Sertorius, zélé partisan de Marius, se cantonna dans l'Espagne [680—74], et se ligua avec Mithridate. Contre un si grand capitaine, la force fut inutile ; et Pompée ne put réduire ce parti qu'en y mettant la division [681—73]. Il n'y eut pas jusqu'à Spartacus, gladiateur, qui

ne crût pouvoir aspirer au commandement. Cet esclave ne fit pas moins de peine aux préteurs et aux consuls [683—71], que Mithridate en faisait à Lucullus. La guerre des gladiateurs devint redoutable à la puissance romaine : Crassus avait peine à la finir, et il fallut envoyer contre eux le grand Pompée.

Lucullus prenait le dessus en Orient. Les Romains passèrent l'Euphrate [686—68] : mais leur général, invincible contre l'ennemi, ne put tenir dans le devoir ses propres soldats. Mithridate, souvent battu sans jamais perdre courage, se relevait; et le bonheur de Pompée semblait nécessaire à terminer cette guerre. Il venait de purger les mers [687—67] des pirates qui les infestaient depuis la Syrie jusqu'aux colonnes d'Hercule, quand il fut envoyé contre Mithridate. Sa gloire parut alors élevée au comble. Il achevait de soumettre ce vaillant roi [689—65]; l'Arménie, où il s'était réfugié, l'Ibérie et l'Albanie, qui le soutenaient; la Syrie, déchirée par ses factions [691—63]; la Judée, où la division des Asmonéens ne laissa à Hyrcan II, fils d'Alexandre Jannée, qu'une ombre de puissance; et enfin tout l'Orient : mais il n'eût pas eu où triompher de tant d'ennemis sans le consul Cicéron, qui sauvait la ville des feux que lui préparait Catilina suivi de la plus illustre

noblesse de Rome. Ce redoutable parti fut ruiné par l'éloquence de Cicéron plutôt que par les armes de C. Antonius, son collègue.

La liberté du peuple romain n'en fut pas plus assurée. Pompée régnait dans le sénat, et son grand nom le rendait maître absolu de toutes les délibérations. Jules César, en domptant les Gaules [696 *et suiv.*—58], fit à sa patrie la plus utile conquête qu'elle eût jamais faite. Un si grand service le mit en état d'établir sa domination dans son pays. Il voulut premièrement égaler et ensuite surpasser Pompée.

Les immenses richesses de Crassus lui firent croire qu'il pourrait partager la gloire de ces deux grands hommes, comme il partageait leur autorité. Il entreprit témérairement la guerre [700—54] contre les Parthes, funeste à lui et à sa patrie. Les Arsacides vainqueurs [701—53], insultèrent par de cruelles railleries à l'ambition des Romains et à l'avarice insatiable de leur général. Mais la honte du nom romain ne fut pas le plus mauvais effet de la défaite de Crassus. Sa puissance contre-balançait celle de Pompée et de César, qu'il tenait unis comme malgré eux. Par sa mort [705—49], la digue qui les retenait fut rompue. Les deux rivaux, qui avaient en main toutes les forces de la république, décidèrent leur querelle à Pharsale par une bataille

sanglante [706—48]. César victorieux parut en un moment partout l'univers, en Égypte, en Asie [707—47], en Mauritanie [708—46], en Espagne [709—45] : vainqueur de tous côtés, il fut reconnu comme maître à Rome [710—44] et dans tout l'empire. Brutus et Cassius crurent affranchir leurs citoyens en le tuant [711—43] comme un tyran, malgré sa clémence.

Rome retomba entre les mains de Marc-Antoine, de Lépide et du jeune César Octavien, petit-neveu de Jules César, et son fils par adoption [712—42], trois insupportables tyrans dont le triumvirat et les proscriptions font encore horreur [712—42] en les lisant. Mais elles furent trop violentes pour durer long-temps. Ces trois hommes partagent l'empire. César garde l'Italie; et, changeant incontinent en douceur ses premières cruautés, il fait croire qu'il y a été entraîné par ses collègues[718--36]. Les restes de la république périssent avec Brutus et Cassius. Antoine et César [718—36], après avoir ruiné Lépide [722—32], se tournent l'un contre l'autre. Toute la puissance romaine se met sur la mer.

César gagne la bataille Actiaque [713—31] : les forces de l'Égypte et de l'Orient, qu'Antoine menait avec lui, sont dissipées : tous ses amis l'abandonnent, et même sa Cléopâtre, pour la-

quelle il s'était perdu. Hérode, iduméen, qui lui devait tout, est contraint de se donner au vainqueur [724—30], et se maintient par ce moyen dans la possession du royaume de Judée, que la faiblesse du vieux Hyrcan avait fait perdre entièrement aux Asmonéens. Tout cède à la fortune de César : Alexandrie lui ouvre ses portes ; l'Égypte devient une province romaine ; Cléopâtre, qui désespère de la pouvoir conserver, se tue elle-même après Antoine ; Rome tend les bras à César [727—27], qui demeure, sous le nom d'Auguste et sous le titre d'empereur, seul maître de tout l'empire. Il dompte, vers les Pyrennées [730—24], les Cantabres et les Asturiens révoltés ; l'Éthiopie lui demande la paix [732—22] ; les Parthes épouvantés [734—20] lui renvoient les étendards pris sur Crassus, avec tous les prisonniers romains ; les Indes recherchent son alliance [739—15] ; ses armes se font sentir aux Rhètes ou Grisons [742—12], que leurs montagnes ne peuvent défendre ; la Pannonie le reconnaît ; la Germanie le redoute [747—7], et le Véser reçoit ses lois. Victorieux par mer et par terre [753], il ferme le temple de Janus. Tout l'univers vit en paix sous sa puissance, et [754] Jésus-Christ vient au monde.

DIXIÈME ÉPOQUE.

Naissance de Jésus-Christ.

Septième et dernier âge du monde [1].

Nous voilà enfin arrivés à ces temps, tant desirés par nos pères [1], de la venue du Messie. Ce nom veut dire le Christ ou l'oint du Seigneur ; et Jésus-Christ le mérite comme pontife, comme roi et comme prophète.

On ne convient pas de l'année précise où il vint au monde, et on convient que sa vraie naissance devance de quelques années notre ère vulgaire, que nous suivrons pourtant avec tous les autres, pour une plus grande commodité. Sans disputer davantage sur l'année de la naissance de notre Seigneur, il suffit que nous sachions qu'elle est arrivée environ l'an 4,000 du monde. Les uns la mettent un peu auparavant, les autres un peu après, et les autres précisément en cette année ; diversité qui provient autant de l'incertitude des années du monde que de celle de la naissance de notre Seigneur. Quoi qu'il en soit, ce fut environ ce temps, mille ans après la dédicace du temple, et l'an 754 de

[1] Chaque an, à partir de ce chapitre, est l'an de J.-C.

Rome, que Jésus-Christ, fils de Dieu dans l'éternité, fils d'Abraham et de David dans le temps, naquit d'une vierge. Cette époque est la plus considérable de toutes, non-seulement par l'importance d'un si grand évènement, mais encore parce que c'est celle d'où il y a plusieurs siècles que les chrétiens commencent à compter leurs années. Elle a encore ceci de remarquable, qu'elle concourt à peu près avec le temps où Rome retourne à l'état monarchique sous l'empire paisible d'Auguste.

Tous les arts fleurirent de son temps, et la poésie latine fut portée à sa dernière perfection par Virgile et par Horace, que ce prince n'excita pas seulement par ses bienfaits, mais encore en leur donnant un libre accès auprès de lui.

La naissance de Jésus-Christ fut suivie de près de la mort d'Hérode [8]. Son royaume fut partagé entre ses enfans, et le principal partage ne tarda pas à tomber entre les mains des Romains. Auguste acheva son règne avec beaucoup de gloire.

Tibère, qu'il avait adopté, lui succéda sans contradiction [14], et l'empire fut reconnu pour héréditaire dans la maison des Césars. Rome eut beaucoup à souffrir de la cruelle politique de Tibère : le reste de l'empire fut

assez tranquille. Germanicus, neveu de Tibère, apaisa les armées rebelles, refusa l'empire [16], battit le fier Arminius [17], poussa ses conquêtes jusqu'à l'Elbe; et s'étant attiré avec l'amour de tous les peuples la jalousie de son oncle, ce barbare le fit mourir [19] ou de chagrin, ou par le poison. A la quinzième année de Tibère [28], saint Jean-Baptiste paraît; Jésus-Christ se fait baptiser par ce divin précurseur [30]; le Père éternel reconnaît son fils bien-aimé par une voix qui vient d'en haut; le Saint-Esprit descend sur le Sauveur, sous la figure pacifique d'une colombe; toute la Trinité se manifeste. Là commence, avec la soixante-dixième semaine de Daniel, la prédication de Jésus-Christ. Cette dernière semaine était la plus importante et la plus marquée. Daniel l'avait séparée des autres, comme la semaine où l'alliance devait être confirmée, et au milieu de laquelle les anciens sacrifices devaient perdre leur vertu [1]. Nous la pouvons appeler la semaine des mystères. Jésus-Christ y établit sa mission et sa doctrine par des miracles innombrables, et ensuite par sa mort. Elle arriva la quatrième année de son ministère [33], qui fut aussi la quatrième année de la dernière semaine de Da-

[1] *Dan.* IX, 27.

niel; et cette grande semaine se trouve, de cette sorte, justement coupée au milieu par cette mort.

Ainsi le compte des semaines est aisé à faire, ou plutôt il est tout fait. Il n'y a qu'à ajouter à quatre cent cinquante-trois ans, qui se trouveront depuis l'an 300 de Rome, et le vingtième d'Artaxerxe, jusqu'au commencement de l'ère vulgaire, les trente ans de cette ère qu'on voit aboutir à la quinzième année de Tibère, et au baptême de notre Seigneur; il se fera de ces deux sommes quatre cent quatre-vingt-trois ans; des sept ans qui restent encore pour en achever quatre cent quatre-vingt-dix, le quatrième, qui fait le milieu, est celui où Jésus-Christ est mort; et tout ce que Daniel a prophétisé est visiblement renfermé dans le terme qu'il s'est prescrit. On n'aurait par même besoin de tant de justesse; et rien ne force à prendre dans cette extrême rigueur le milieu marqué par Daniel. Les plus difficiles se contenteraient de le trouver en quelque point que ce fût entre les deux extrémités; ce que je dis, afin que ceux qui croiraient avoir des raisons pour mettre un peu plus haut ou un peu plus bas le commencement d'Artaxerxe, ou la mort de notre Seigneur, ne se gênent pas dans leur calcul; et que ceux qui voudraient tenter d'embarrasser

une chose claire, par des chicanes de chronologie, se défassent de leur inutile subtilité.

Voilà ce qu'il faut savoir pour ne se point embarrasser des auteurs profanes, et pour entendre autant qu'on en a besoin les antiquités judaïques. Les autres discussions de chronologie sont ici fort peu nécessaires. Qu'il faille mettre de quelques années plus tôt ou plus tard la naissance de notre Seigneur, et ensuite prolonger sa vie un peu plus ou un peu moins, c'est une diversité qui provient autant des incertitudes des années du monde que de celles de Jésus-Christ. Et quoi qu'il en soit, un lecteur attentif aura déjà pu reconnaître qu'elle ne fait rien à la suite ni à l'accomplissement des conseils de Dieu. Il faut éviter les anachronismes qui brouillent l'ordre des affaires, et laisser les savans disputer des autres.

Quant à ceux qui veulent absolument trouver dans les histoires profanes les merveilles de la vie de Jésus-Christ et de ses apôtres, auxquelles le monde ne voulait pas croire, et qu'au contraire il entreprenait de combattre de toutes ses forces, comme une chose qui le condamnait, nous parlerons ailleurs de leur injustice. Nous verrons aussi qu'il se trouve dans les auteurs profanes plus de vérités qu'on ne croit, favora-

bles au christianisme ; et je donnerai seulement ici pour exemple l'éclipse arrivée au crucifiement de notre Seigneur.

Les ténèbres qui couvrirent toute la face de la terre en plein midi, et au moment que Jésus-Christ fut crucifié [1], sont prises pour une éclipse ordinaire par les auteurs païens, qui ont remarqué ce mémorable évènement [2]. Mais les premiers chrétiens, qui en ont parlé aux Romains comme d'un prodige marqué non-seulement par leurs auteurs, mais encore par les registres publics [3], ont fait voir que ni au temps de la pleine lune où Jésus-Christ était mort, ni dans toute l'année où cette éclipse est observée, il ne pouvait en être arrivé aucune qui ne fût surnaturelle. Nous avons les propres paroles de Phlégon, affranchi d'Adrien, citées dans un temps où son livre était entre les mains de tout le monde, aussi bien que les histoires syriaques de Thallus qui l'a suivi ; et la quatrième année de la deux-cent-deuxième olympiade, marquée dans les Annales de Phlégon, est constamment celle de la mort de notre Seigneur.

[1] *Matt.* xxv, 45.— [2] *Phleg.* xiii. *Olymp. Thall.* Hist. 3.— [3] *Tertull.* Apol. iv, 21. *Orig.* cont. Cels. *lib.* ii., *n.* 33 ; *tom.* i, *pag.* 414 ; *et* Tract. xxxv in Matth. *n.* 134 ; *tom.* iii, *pag.* 923. *Euseb. et Hieron. in* Chron. *Jul. Afric. ibid.*

Pour achever les mystères, Jésus-Christ sort du tombeau le troisième jour ; il apparaît à ses disciples ; il monte aux cieux en leur présence ; il leur envoie le Saint-Esprit, l'Église se forme ; la persécution commence ; saint Etienne est lapidé ; saint Paul est converti.

Un peu après [37], Tibère meurt. Caligula, son petit-neveu, son fils par adoption, et son successeur, étonne l'univers par sa folie cruelle et brutale : il se fait adorer, et ordonne que sa statue soit placée dans le temple de Jérusalem. Chéréas [40] délivre le monde de ce monstre.

Claudius règne [41] malgré sa stupidité. Il est déshonoré par Messaline, sa femme [48], qu'il redemande après l'avoir fait mourir. On le remarie avec Agrippine [49], fille de Germanicus.

Les apôtres tiennent le concile de Jérusalem [1] [50], où saint Pierre parle le premier, comme il fait partout ailleurs. Les Gentils convertis y sont affranchis des cérémonies de la loi. La sentence en est prononcée au nom du Saint-Esprit et de l'Église. Saint Paul et saint Barnabé portent le décret du concile aux églises, et enseignent aux fidèles à s'y soumettre [2]. Telle fut la forme du premier concile.

[1] *Act.* xv.
[2] *Act.* xvi, 4.

Le stupide empereur déshérita son fils Britannicus, et adopta Néron [54], fils d'Agrippine. En récompense, elle empoisonna ce trop facile mari. Mais l'empire de son fils ne lui fut pas moins funeste à elle-même qu'à tout le reste de la république. Corbulon fit tout l'honneur de ce règne, par les victoires [58, 60, 62, 63, etc.] qu'il remporta sur les Parthes et sur les Arméniens.

Néron commença dans le même temps la guerre [66] contre les Juifs, et la persécution contre les chrétiens. C'est le premier empereur qui ait persécuté l'Église. Il fit mourir à Rome [67] saint Pierre et saint Paul. Mais comme dans le même temps il persécutait tout le genre humain [68], on se révolta contre lui de tous côtés : il apprit que le sénat l'avait condamné [69], et se tua lui-même. Chaque armée fit un empereur ; la querelle se décida auprès de Rome, et dans Rome même, par d'effroyables combats. Galba, Othon et Vitellius y périrent ; l'empire affligé se reposa [70] sous Vespasien. Mais les Juifs furent réduits à l'extrémité ; Jérusalem fut prise et brûlée. Tite, fils et successeur de Vespasien, donna au monde une courte joie [79] ; et ses jours, qu'il croyait perdus quand ils n'étaient pas marqués de quelque bienfait, se précipitèrent trop vite. On vit revivre Néron en la personne de Domitien.

La persécution se renouvela. Saint Jean, sorti de l'huile bouillante [93], fut relégué dans l'île de Patmos, où il écrivit son Apocalypse. Un peu après [95], il écrivit son Évangile, âgé de quatre-vingt-dix ans, et joignit la qualité d'évangéliste à celle d'apôtre et de prophète.

Depuis ce temps les chrétiens furent toujours persécutés, tant sous les bons que sous les mauvais empereurs. Ces persécutions se faisaient tantôt par les ordres des empereurs et par la haine particulière des magistrats, tantôt par le soulèvement des peuples, et tantôt par des décrets prononcés authentiquement dans le sénat sur les rescrits des princes, ou en leur présence. Alors la persécution était plus universelle et plus sanglante; et ainsi la haine des infidèles, toujours obstinée à perdre l'Église, s'excitait de temps en temps elle-même à de nouvelles fureurs. C'est par ces renouvellemens de violence que les historiens ecclésiastiques comptent dix persécutions sous dix empereurs. Dans de si longues souffrances, les chrétiens ne firent jamais la moindre sédition. Parmi tous les fidèles, les évêques étaient toujours les plus attaqués. Parmi toutes les églises, l'église de Rome fut persécutée avec le plus de violence; et les papes confirmèrent souvent par leur sang l'Évangile qu'ils annonçaient à toute la terre.

Domitien est tué [96]; l'empire commence à respirer sous Nerva. Son grand âge ne lui permet pas de rétablir les affaires: mais, pour faire durer le repos public [97], il choisit Trajan pour son successeur. L'empire [98], tranquille au dedans, et triomphant au dehors, ne cesse d'admirer un si bon prince. Aussi avait-il pour maxime qu'il fallait que ses citoyens le trouvassent tel qu'il eût voulu trouver l'empereur s'il eût été simple citoyen. Ce prince dompta les Daces et Décébale leur roi [102]; étendit ses conquêtes en Orient [106]; donna un roi aux Parthes [115], et leur fit craindre la puissance romaine [116]: heureux que l'ivrognerie et ses infâmes amours, vices si déplorables dans un si grand prince, ne lui aient rien fait entreprendre contre la justice.

A des temps si avantageux pour la république [117] succédèrent ceux d'Adrien, mêlés de bien et de mal. Ce prince maintint la discipline militaire, vécut lui-même militairement et avec beaucoup de frugalité, soulagea les provinces, [120 à 127], fit fleurir les arts, et la Grèce qui en était la mère. Les Barbares furent tenus en crainte par ses armes et par son autorité [130]. Il rebâtit Jérusalem, à qui il donna son nom; et c'est de là que lui vient le nom d'Ælia; mais il en bannit les Juifs, toujours rebelles à l'em-

pire [135]. Ces opiniâtres trouvèrent en lui un impitoyable vengeur. Il déshonora par ses cruautés et par ses amours monstrueuses un règne si éclatant [131]. Son infame Antinoüs, dont il fit un dieu, couvre de honte toute sa vie. L'empereur sembla réparer ses fautes [138], et rétablir sa gloire effacée, en adoptant Antonin-le-Pieux, qui adopta Marc Aurèle, le sage et le philosophe.

En ces deux princes paraissent deux beaux caractères. Le père, toujours en paix [139], est toujours prêt, dans le besoin, à faire la guerre [161]; le fils est toujours en guerre, toujours prêt à donner la paix à ses ennemis et à l'empire. Son père, Antonin, lui avait appris qu'il valait mieux sauver un seul citoyen, que de défaire mille ennemis [162]. Les Parthes et les Marcomans éprouvèrent la valeur de Marc Aurèle : les derniers étaient des Germains [169], que cet empereur achevait de dompter quand il mourut [180]. Par la vertu des deux Antonin, ce nom devint les délices des Romains.

La gloire d'un si beau nom ne fut effacée ni par la mollesse de Lucius Vérus, frère de Marc Aurèle, et son collègue dans l'empire, ni par les brutalités de Commode, son fils et son successeur. Celui-ci, indigne d'avoir un tel père, en oublia les enseignemens et les exemples. Le

sénat et les peuples le détestèrent; ses plus assidus courtisans et sa maîtresse le firent mourir. Son successeur, Pertinax [192], vigoureux défenseur de la discipline militaire, se vit immolé [193] à la fureur des soldats licencieux, qui l'avaient un peu auparavant élevé malgré lui à la souveraine puissance.

L'empire, mis à l'encan par l'armée, trouva un acheteur. Le jurisconsulte Didius Julianus hasarda ce hardi marché [194, 195, 198, etc.]; il lui en coûta la vie : Sévère, Africain, le fit mourir, vengea Pertinax, passa de l'Orient en Occident, triompha en Syrie en Gaule, et dans la Grande-Bretagne. Rapide conquérant [207], il égala César par ses victoires; mais il n'imita pas sa clémence. Il ne put mettre la paix parmi ses enfans. Bassien ou Caracalla, son fils aîné [209], faux imitateur d'Alexandre, aussitôt après la mort de son père [211], tua son frère Géta [212], empereur comme lui, dans le sein de Julie, leur mère commune; passa sa vie dans la cruauté et dans le carnage, et s'attira à lui-même une mort tragique. Sévère lui avait gagné le cœur des soldats et des peuples en lui donnant le nom d'Antonin; mais il n'en sut pas soutenir la gloire. Le Syrien Héliogabale, ou plutôt Alagabale, son fils [218], ou du moins réputé pour tel, quoique le nom d'Antonin lui

eût donné d'abord le cœur des soldats et la victoire sur Macrin, devint aussitôt après, par ses infamies, l'horreur du genre humain, et se perdit lui-même. Alexandre Sévère [222], fils de Mamée, son parent et son successeur, vécut trop peu pour le bien du monde. Il se plaignait d'avoir plus de peine à contenir ses soldats qu'à vaincre ses ennemis [233]. Sa mère, qui le gouvernait, fut cause de sa perte, comme elle l'avait été de sa gloire. Sous lui, Artaxerxe [235], persien, tua son maître Artaban, dernier roi des Parthes, et rétablit l'empire des Perses en Orient.

En ces temps, l'Église encore naissante remplissait toute la terre [1]; et non-seulement l'Orient, où elle avait commencé, c'est-à-dire la Palestine, la Syrie, l'Égypte, l'Asie mineure et la Grèce; mais encore dans l'Occident, outre l'Italie, les diverses nations des Gaules, toutes les provinces d'Espagne, l'Afrique, la Germanie, la grande Bretagne dans les endroits impénétrables aux armes romaines; et encore hors de l'empire, l'Arménie, la Perse, les Indes, les peuples les plus barbares, les Sarmates, les Daces, les Scythes, les Maures, les Gétuliens, et jusqu'aux îles les plus inconnues. Le sang de

[1] *Tertull.* adv. Jud. c. 7. Apolog. c. 37.

ses martyrs la rendait féconde. Sous Trajan, saint Ignace, évêque d'Antioche [107], fut exposé aux bêtes farouches. Marc Aurèle, malheureusement prévenu des calomnies dont on chargeait le christianisme [163], fit mourir saint Justin-le-Philosophe, et l'apologiste de la religion chrétienne. Saint Polycarpe [167], évêque de Smyrne, disciple de saint Jean, à l'âge de quatre-vingts ans, fut condamné au feu sous le même prince. Les saints martyrs de Lyon et de Vienne endurèrent des supplices inouïs [177], à l'exemple de saint Photin, leur évêque, âgé de quatre-vingt-dix ans. L'église gallicane remplit tout l'univers de sa gloire. Saint Irénée, disciple de saint Polycarpe, et successeur de saint Photin, imita son prédécesseur [202], et mourut martyr sous Sévère, avec un grand nombre de fidèles de son église.

Quelquefois la persécution se ralentissait [174]. Dans une extrême disette d'eau, que Marc Aurèle souffrit en Germanie, une légion chrétienne obtint une pluie capable d'étancher la soif de son armée, et accompagnée de coups de foudre qui épouvantèrent ses ennemis. Le nom de Foudroyante fut donné ou confirmé à la légion par ce miracle. L'empereur en fut touché, et écrivit au sénat en faveur des chrétiens. A la fin, ses devins lui persuadèrent d'at-

tribuer à ses dieux et à ses prières un miracle que les païens ne s'avisaient pas seulement de souhaiter.

D'autres causes suspendaient ou adoucissaient quelquefois la persécution pour un peu de temps; mais la superstition, vice que Marc Aurèle ne put éviter, la haine publique, et les calomnies qu'on imposait aux chrétiens, prévalaient bientôt. La fureur des païens se rallumait, et tout l'empire ruisselait du sang des martyrs. La doctrine accompagnait les souffrances.

Sous Sévère, et un peu après, Tertullien, prêtre de Carthage, éclaira l'Église par ses écrits, la défendit par un admirable Apologétique [215], et la quitta enfin, aveuglé par une orgueilleuse sévérité, et séduit par les visions du faux prophète Montanus. A peu près dans le même temps le saint prêtre Clément Alexandrin déterra les antiquités du paganisme, pour le confondre. Origène, fils du saint martyr Léonide, se rendit célèbre par toute l'Église dès sa première jeunesse, et enseigna de grandes vérités, qu'il mêlait de beaucoup d'erreurs. Le philosophe Ammonius fit servir à la religion la philosophie platonicienne, et s'attira le respect même des païens.

Cependant les Valentiniens, les Gnostiques et d'autres sectes impies combattaient l'Évan-

gile par de fausses traditions ; saint Irénée leur oppose la tradition et l'autorité des églises apostoliques, surtout de celle de Rome, fondée par les apôtres saint Pierre et saint Paul, et la principale de toutes [1]. Tertullien fait la même chose [2]. L'Église n'est ébranlée ni par les hérésies, ni par les schismes, ni par la chute de ses docteurs les plus illustres. La sainteté de ses mœurs est si éclatante, qu'elle lui attire les louanges de ses ennemis.

Les affaires de l'empire se brouillaient d'une terrible manière [235]. Après la mort d'Alexandre, le tyran Maximin, qui l'avait tué, se rendit le maître, quoique de race gothique. Le sénat lui opposa quatre empereurs qui périrent tous en moins de deux ans [236—238]. Parmi eux étaient les deux Gordien, père et fils, chéris du peuple romain. Le jeune Gordien, leur fils, quoique dans une extrême jeunesse, montra une sagesse consommée [242], défendit à peine contre les Perses l'empire affaibli par tant de divisions. Il avait repris sur eux beaucoup de places importantes [244]. Mais Philippe, Arabe, tua un si bon prince [245] ; et de peur d'être accablé par deux empereurs que le sénat élut

[1] *Iren.* adv. Hær. *lib.* III, *cap.* 1, 2, 3.

[2] De Præsc. adv. Hær. *c.* 36.

l'un après l'autre, il fit une paix honteuse avec Sapor, roi de Perse. C'est le premier des Romains qui ait abandonné, par traité, quelques terres de l'empire. On dit qu'il embrassa la religion chrétienne dans un temps où tout à coup il parut meilleur; et il est vrai qu'il fut favorable aux chrétiens. En haine de cet empereur, Dèce, qui le tua, renouvela la persécution avec plus de violence que jamais [1].

L'Église s'étendit de tous côtés, principalement dans les Gaules [249] [2], et l'empire perdit bientôt Dèce, qui le défendait vigoureusement. Gallus et Volusien passèrent bien vite [251]; Émilien ne fit que paraître [254]; la souveraine puissance fut donnée à Valérien; et ce vénérable vieillard y monta par toutes les dignités [257]. Il ne fut cruel qu'aux chrétiens. Sous lui, le pape saint Étienne, et saint Cyprien [258], évêque de Carthage, malgré toutes leurs disputes qui n'avaient point rompu la communion, reçurent tous deux la même couronne. L'erreur de saint Cyprien [256], qui rejetait le baptême donné par les hérétiques, ne nuisit ni à lui ni à l'Église. La tradition du saint siège se soutint, par sa propre force, contre les spécieux rai-

[1] *Euseb.* Hist. eccl. *lib.* VI, *cap.* 39

[2] *Greg. Tur.* Hist. Franc. *lib.* I, *c.* 28.

sonnemens et contre l'autorité d'un si grand homme, encore que d'autres grands hommes défendissent la même doctrine. Une autre dispute fit plus de mal [257]. Sabellius confondit ensemble les trois personnes divines, et ne connut en Dieu qu'une seule personne sous trois noms. Cette nouveauté étonna l'Église; et saint Denis, évêque d'Alexandrie [259], découvrit au pape saint Sixte II les erreurs de cet hérésiarque[1]. Ce saint pape suivit de près au martyre saint Étienne, son prédécesseur; il eut la tête tranchée, et laissa un plus grand combat à soutenir à son diacre saint Laurent.

C'est alors qu'on voit commencer l'inondation des Barbares. Les Bourguignons et d'autres peuples germains [258 à 260], les Goths, autrefois appelés les Gètes, et d'autres peuples qui habitaient vers le Pont-Euxin, et au delà du Danube, entrèrent dans l'Europe; l'Orient fut envahi par les Scythes asiatiques et par les Perses. Ceux-ci défirent Valérien, qu'ils prirent ensuite par une infidélité; et après lui avoir laissé achever sa vie dans un pénible esclavage [261], ils l'écorchèrent pour faire servir sa peau déchirée de monument à leur victoire. Gallien, son fils et son collègue, acheva de tout perdre par sa mollesse. Trente tyrans partagèrent l'empire.

[1] *Euseb.* Hist. eccl. *lib.* VII, *c.* 6.

Odénat, roi de Palmyre [264], ville ancienne dont Salomon est le fondateur, fut le plus illustre de tous; il sauva les provinces d'Orient des mains des Barbares, et s'y fit reconnaître. Sa femme Zénobie marchait avec lui à la tête des armées, qu'elle commanda seule après sa mort, et se rendit célèbre par toute la terre, pour avoir joint la chasteté avec la beauté, et le savoir avec la valeur. Claudius II, et Aurélien après lui [268], rétablirent les affaires de l'empire. Pendant qu'ils abattaient [270] les Goths avec les Germains, par des victoires signalées, Zénobie conservait à ses enfans les conquêtes de leur père. Cette princesse penchait au judaïsme. Pour l'attirer, Paul de Samosate, évêque d'Antioche, homme vain et inquiet, enseigna son opinion judaïque sur la personne de Jésus-Christ, qu'il ne faisait qu'un pur homme [1] [273]. Après une longue dissimulation d'une si nouvelle doctrine [274], il fut convaincu et condamné au concile d'Antioche. La reine Zénobie soutint la guerre contre Aurélien, qui ne dédaigna pas de triompher d'une femme si célèbre. Parmi de perpétuels combats, il sut faire garder

[1] *Euseb.* Hist. eccl. *lib.* VII, *c.* 27, *et seq. Athan.* de Synod. *n.* 26, 43; *tom.* I, *p.* 739, 757, *etc. Theodor.* Hær. Fab. *lib.* II, *c.* 8. *Niceph. lib.* VI. *c.* 27.

aux gens de guerre la discipline romaine, et montra qu'en suivant les anciens ordres et l'ancienne frugalité on pouvait faire agir de grandes armées au dedans et au dehors, sans être à charge à l'empire.

Les Francs commençaient alors à se faire craindre [1]. C'était une ligue de peuples germains, qui habitaient le long du Rhin. Leur nom montre qu'ils étaient unis par l'amour de la liberté. Aurélien les avait battus étant particulier, et les tint en crainte étant empereur. Un tel prince se fit haïr par ses actions sanguinaires. Sa colère trop redoutée lui causa la mort [275]. Ceux qui se croyaient en péril le prévinrent, et son secrétaire menacé se mit à la tête de la conjuration. L'armée, qui le vit périr par la conspiration de tant de chefs, refusa d'élire un empereur, de peur de mettre sur le trône un des assassins d'Aurélien ; et le sénat, rétabli dans son ancien droit, élut Tacite. Ce nouveau prince était vénérable par son âge et par sa vertu ; mais il devint odieux par les violences d'un parent à qui il donna le commandement de l'armée, et périt avec lui dans une sédition [276], le sixième mois de son règne. Ainsi son élévation ne fit

[1] Hist. Aug. *Aurel.* c. 7. *Flor.* c. 2. *Prob.* c. 11, 12. *Firm. etc.* c. 13.

que précipiter le cours de sa vie. Son frère Florien prétendit l'empire par droit de succession, comme le plus proche héritier. Ce droit ne fut pas reconnu : Florien fut tué, et Probus forcé par les soldats à recevoir l'empire, encore qu'il les menaçât de les faire vivre dans l'ordre.

Tout fléchit sous un si grand capitaine [277] : les Germains et les Francs [278], qui voulaient entrer dans les Gaules, furent repoussés ; et en Orient aussi bien qu'en Occident [280 à 281], tous les Barbares respectèrent les armes romaines. Un guerrier si redoutable aspirait à la paix, et fit espérer à l'empire de n'avoir plus besoin de gens de guerre. L'armée se vengea de cette parole, et de la règle sévère que son empereur lui faisait garder. Un moment après, étonnée de la violence qu'elle exerça sur un si grand prince, elle honora sa mémoire, et lui donna pour successeur Carus, qui n'était pas moins zélé que lui pour la discipline [283]. Ce vaillant prince vengea son prédécesseur, et réprima les Barbares, à qui la mort de Probus avait rendu le courage. Il alla en Orient combattre les Perses, avec Numérien, son second fils, et opposa aux ennemis, du côté du Nord, son fils aîné Carinus, qu'il fit césar. C'était la seconde dignité, et le plus proche degré pour parvenir à l'empire. Tout l'Orient trembla devant Carus : la

Mésopotamie se soumit ; les Perses divisés ne purent lui résister. Pendant que tout lui cédait, le ciel l'arrêta par un coup de foudre. A force de le pleurer, Numérien fut prêt à perdre les yeux. Que ne fait dans les cœurs l'envie de régner ? Loin d'être touché de ses maux, son beau-père Aper le tua ; mais Dioclétien vengea sa mort [284], et parvint enfin à l'empire, qu'il avait désiré avec tant d'ardeur. Carinus se réveilla, malgré sa mollesse, et battit Dioclétien [285] ; mais en poursuivant les fuyards, il fut tué par un des siens, dont il avait corrompu la femme. Ainsi l'empire fut défait du plus violent et du plus perdu de tous les hommes.

Dioclétien gouverna avec vigueur, mais avec une insupportable vanité. Pour résister à tant d'ennemis, qui s'élevaient de tous côtés au dedans et au dehors [286], il nomma Maximien empereur avec lui, et sut néanmoins se conserver l'autorité principale. Chaque empereur fit un césar. Constantius Chlorus et Galérius [291] furent élevés à ce haut rang. Les quatre princes soutinrent à peine le fardeau de tant de guerres. Dioclétien fuit Rome, qu'il trouvait trop libre, et s'établit à Nicomédie, où il se fit adorer, à la mode des Orientaux. Cependant les Perses [297], vaincus par Galérius, abandonnèrent aux Romains de grandes provinces et des

royaumes entiers. Après de si grands succès, Galérius ne veut plus être sujet et dédaigne le nom de césar. Il commence par intimider Maximien. Une longue maladie avait fait baisser l'esprit de Dioclétien ; et Galérius, quoique son gendre, le força de quitter l'empire [1]. Il fallut que Maximien suivît son exemple.

Ainsi l'empire vint entre les mains de Constantius Chlorus et de Galérius [304]; et deux nouveaux césars, Sévère et Maximin, furent créés en leur place par les empereurs qui se déposaient. Les Gaules, l'Espagne et la grande Bretagne, furent heureuses, mais trop peu de temps, sous Constantius Chlorus. Ennemi des exactions, et accusé par-là de ruiner le fisc, il montra qu'il avait des trésors immenses dans la bonne volonté de ses sujets. Le reste de l'empire souffrait beaucoup sous tant d'empereurs et tant de césars : les officiers se multipliaient avec les princes; les dépenses et les exactions étaient infinies.

Le jeune Constantin, fils de Constantius Chlorus, se rendait illustre [2] : mais il se trouvait entre les mains de Galérius. Tous les jours cet

[1] *Euseb.* Hist. eccl. *lib.* VIII, *cap.* 13. Orat. Const. ad Sanct. cœt. 25. *Lact.* de Mort. Persec. *c.* 17, 18.

[2] *Lact.* de Mort. Persec. *c.* 24.

empereur, jaloux de sa gloire, l'exposait à de nouveaux périls. Il lui fallait combattre les bêtes farouches par une espèce de jeu : mais Galérius n'était pas moins à craindre qu'elles. Constantin, échappé de ses mains, trouva son père expirant. En ce temps, Maxence [306], fils de Maximien et gendre de Galérius, se fit empereur à Rome, malgré son beau-père; et les divisions intestines se joignirent aux autres maux de l'état. L'image de Constantin, qui venait de succéder à son père, portée à Rome selon la coutume, y fut rejetée par les ordres de Maxence. La réception des images était la forme ordinaire de reconnaître les nouveaux princes. On se prépare à la guerre de tous côtés. Le césar Sévère [307], que Galérius envoya contre Maxence, le fit trembler dans Rome [1]. Pour se donner de l'appui dans sa frayeur, il rappela son père Maximien. Le vieillard ambitieux quitta sa retraite, où il n'était qu'à regret, et tâcha en vain de retirer Dioclétien, son collègue, du jardin qu'il cultivait à Salone. Au nom de Maximien, empereur pour la seconde fois, les soldats de Sévère le quittent. Le vieil empereur le fait tuer; et en même temps, pour s'appuyer contre Galérius, il donne

[1] *Lact.* de Mort. Persec. c. 26, 27.

à Constantin sa fille Fauste. Il fallait aussi de l'appui à Galérius, après la mort de Sévère ; c'est ce qui le fit résoudre à nommer Licinius empereur [1] ; mais ce choix piqua Maximin, qui, en qualité de césar, se croyait plus proche du suprême honneur. Rien ne put lui persuader de se soumettre à Licinius ; et il se rendit indépendant dans l'Orient. Il ne restait presque à Galérius que l'Illyrie, où il s'était retiré après avoir été chassé de l'Italie.

Le reste de l'Occident obéissait à Maximien, à son fils Maxence, et à son gendre Constantin. Mais il ne voulait non plus, pour compagnons de l'empire, ses enfans que les étrangers. Il tâcha de chasser de Rome son fils Maxence, qui le chassa lui-même. Constantin, qui le reçut dans les Gaules, ne le trouva pas moins perfide. Après divers attentats, Maximien fit un dernier complot [310], où il crut avoir engagé sa fille Fauste contre son mari. Elle le trompait; et Maximien, qui pensait avoir tué Constantin, en tuant l'eunuque qu'on avait mis dans son lit, fut contraint de se donner la mort à lui-même. Une nouvelle guerre s'allume ; et Maxence, sous prétexte de venger son père [312], se déclare contre Constantin, qui marche à Rome avec ses troupes [2].

[1] *Lact.* de Mort. Persec. c. 28, 29, 30, 31, 32.
[2] *Idem.* de Mort. Persec. c. 42, 43.

En même temps il fait renverser les statues de Maximien ; celles de Dioclétien, qui y étaient jointes, eurent le même sort. Le repos de Dioclétien fut troublé de ce mépris ; et il mourut quelque temps après, autant de chagrin que de vieillesse.

En ces temps, Rome, toujours ennemie du christianisme, fit un dernier effort pour l'éteindre, et acheva de l'établir. Galérius, marqué par les historiens comme l'auteur de la dernière persécution [1], deux ans devant qu'il eût obligé Dioclétien à quitter l'empire [302], le contraignit à faire ce sanglant édit qui ordonnait de persécuter les chrétiens plus violemment que jamais. Maximien, qui les haïssait et n'avait jamais cessé de les tourmenter, animait les magistrats et les bourreaux; mais sa violence, quelque extrême qu'elle fût, n'égalait point celle de Maximin et de Galérius. On inventait tous les jours de nouveaux supplices. La pudeur des vierges chrétiennes n'était pas moins attaquée que leur foi. On recherchait les livres sacrés avec des soins extraordinaires, pour en abolir la mémoire; et les chrétiens n'osaient les avoir dans leurs maisons ni presque les lire. Ainsi,

[1] *Euseb.* Hist. eccles. *lib.* VIII, *c.* 16. De Vita constant. *lib.* I, *c.* 57. *Lact. ibid. c.* 9 *et seq.*

après trois cents ans de persécution, la haine des persécuteurs devenait plus âpre. Les chrétiens les lassèrent par leur patience. Les peuples, touchés de leur sainte vie, se convertissaient en foule. Galérius désespéra de les pouvoir vaincre. Frappé d'une maladie extraordinaire, il révoqua ses édits [311], et mourut de la mort d'Antiochus, avec une aussi fausse pénitence. Maximin continua la persécution; mais Constantin-le-Grand, prince sage et victorieux, embrassa publiquement le christianisme [312].

ONZIÈME ÉPOQUE.

Constantin, ou la paix de l'Église.

Cette célèbre déclaration de Constantin arriva l'an 312 de notre Seigneur. Pendant qu'il assiégeait Maxence dans Rome, une croix lumineuse lui parut en l'air devant tout le monde, avec une inscription qui lui promettait la victoire; la même chose lui est confirmée dans un songe. Le lendemain il gagna cette célèbre bataille qui défit Rome d'un tyran et l'Église d'un persécuteur [313]. La croix fut étalée comme la défense du peuple romain et de tout l'empire. Un peu après Maximin fut vaincu par Licinius, qui était d'accord avec Constan-

tin, et il fit une fin semblable à celle de Galérius. La paix fut donnée à l'Église. Constantin la combla d'honneurs. La victoire le suivit partout, et les Barbares furent réprimés, tant par lui que par ses enfans. Cependant Licinius se brouille avec lui [315], et renouvelle la persécution. Battu par mer et par terre [324], il est contraint de quitter l'empire, et enfin de perdre la vie.

En ce temps Constantin assembla [325] à Nicée, en Bithynie, le premier concile général, où trois cent dix-huit évêques, qui représentaient toute l'Église, condamnèrent le prêtre Arius, ennemi de la divinité du Fils de Dieu, et dressèrent le Symbole où la consubstantialité du Père et du Fils est établie. Les prêtres de l'église romaine, envoyés par le pape saint Sylvestre, précédèrent tous les évêques dans cette assemblée; et un ancien auteur grec [1] compte parmi les légats du saint siège le célèbre Ossius, évêque de Cordoue, qui présida au concile. Constantin y prit sa séance, et en reçut les décisions comme un oracle du ciel. Les Ariens cachèrent leurs erreurs, et rentrèrent dans ses bonnes graces en dissimulant.

[1] *Gel. Cyzic.* Hist. Conc. Nic. *lib.* II, *cap.* 6, 27 *Conc. Labb. tom.* II, *col.* 158, 227.

Pendant que sa valeur maintenait l'empire dans une souveraine tranquillité [326], le repos de sa famille fut troublé par les artifices de Fauste, sa femme. Crispe, fils de Constantin, mais d'un autre mariage, accusé, par cette marâtre, de l'avoir voulu corrompre, trouva son père inflexible. Sa mort fut bientôt vengée. Fauste, convaincue, fut suffoquée dans le bain. Mais Constantin, déshonoré par la malice de sa femme, reçut en même temps beaucoup d'honneur par la piété de sa mère. Elle découvrit, dans les ruines de l'ancienne Jérusalem, la vraie croix féconde en miracles. Le saint sépulcre fut aussi trouvé. La nouvelle ville de Jérusalem, qu'Adrien avait fait bâtir ; la grotte où était né le Sauveur du monde, et tous les saints lieux, furent ornés de temples superbes par Hélène et par Constantin. Quatre ans après l'empereur rebâtit Byzance [330], qu'il appela Constantinople, et en fit le second siége de l'empire.

L'Église, paisible sous Constantin, fut cruellement affligée en Perse [336]. Une infinité de martyrs signalèrent leur foi. L'empereur tâcha en vain d'apaiser Sapor et de l'attirer au christianisme. La protection de Constantin ne donna aux chrétiens persécutés qu'une favorable retraite. Ce prince, béni de toute l'Église [337],

mourut plein de joie et d'espérance, après avoir partagé l'empire entre ses trois fils, Constantin, Constance et Constant. Leur concorde fut bientôt troublée. Constantin périt [340] dans la guerre qu'il eut avec son frère Constant pour les limites de leur empire. Constance et Constant ne furent guère plus unis. Constant soutint la foi de Nicée que Constance combattait. Alors l'Église admira les longues souffrances de saint Athanase, patriarche d'Alexandrie et défenseur du concile de Nicée. Chassé de son siége par Constance [341], il fut rétabli canoniquement par le pape saint Jules Ier, dont Constant appuya le décret [1]. Ce bon prince ne dura guère. Le tyran Magnence le tua par trahison [350] : mais tôt après, vaincu par Constance, il se tua lui-même [351].

Dans la bataille où ses affaires furent ruinées, Valens, évêque arien, secrètement averti par ses amis [353], assura Constance que l'armée du tyran était en fuite, et fit croire au faible empereur qu'il le savait par révélation. Sur cette fausse révélation, Constance se livre aux ariens. Les évêques orthodoxes sont chassés de leurs siéges ; toute l'Église est remplie de confusion

[1] *Socr.* Hist. eccles. *lib.* II, *cap.* 15. *Sozom. lib.* III, *c.* 8.

et de trouble ; la constance du pape Libère cède aux ennuis de l'exil [357]; les tourmens font succomber le vieil Osius, autrefois le soutien de l'Église ; le concile de Rimini [359], si ferme d'abord, fléchit à la fin par surprise et par violence ; rien ne se fait dans les formes ; l'autorité de l'empereur est la seule loi; mais les ariens, qui font tout par là, ne peuvent s'accorder entre eux, et changent tous les jours leur symbole : la foi de Nicée subsiste; saint Athanase, et saint Hilaire, évêque de Poitiers, ses principaux défenseurs, se rendent célèbres par toute la terre.

Pendant que l'empereur Constance, occupé des affaires de l'arianisme, faisait négligemment celles de l'empire, les Perses remportèrent de grands avantages [357 à 359]. Les Allemands et les Francs tentèrent de toutes parts l'entrée des Gaules; Julien, parent de l'empereur, les arrêta et les battit. L'empereur lui-même défit les Sarmates et marcha contre les Perses. Là paraît la révolte de Julien contre l'empereur, son apostasie [360], la mort de Constance [361], le règne de Julien, son gouvernement équitable, et le nouveau genre de persécution qu'il fit souffrir à l'Église. Il en entretint les divisions ; il exclut les chrétiens non-seulement des honneurs, mais des études ; et, en imitant la sainte discipline de l'Église il crut tourner contre elle ses pro-

pres armes. Les supplices furent ménagés, et ordonnés sous d'autres prétextes que celui de la religion. Les chrétiens demeurèrent fidèles à leur empereur : mais la gloire, qu'il cherchait trop, le fit périr [363] ; il fut tué dans la Perse, où il s'était engagé témérairement. Jovien, son successeur, zélé chrétien, trouva les affaires désespérées, et ne vécut que pour conclure une paix honteuse.

Après lui, Valentinien fit la guerre en grand capitaine [364]; il y mena son fils Gratien [366 à 371] dès sa première jeunesse, maintint la discipline militaire, battit les Barbares, fortifia les frontières de l'empire, et protégea, en Occident, la foi de Nicée. Valens, son frère, qu'il fit son collègue, la persécutait en Orient; et ne pouvant gagner ni abattre saint Basile et saint Grégoire de Nazianze, il désespérait de la pouvoir vaincre. Quelques ariens joignirent de nouvelles erreurs aux anciens dogmes de la secte. Aërius, prêtre arien, est noté dans les écrits des saints pères comme l'auteur d'une nouvelle hérésie [1], pour avoir égalé la prêtrise à l'épiscopat, et avoir jugé inutiles les prières et les oblations que toute l'Église faisait pour les morts.

[1] *Epiph. lib.* III, *hær.* LXXV ; *tom.* I, *p.* 906. *Aug. hær.* LIII, *tom.* VIII, *col.* 18.

Une troisième erreur de cet hérésiarque était de compter parmi les servitudes de la loi l'observance de certains jeûnes marqués, et de vouloir que le jeûne fût toujours libre. Il vivait encore quand saint Épiphane se rendit célèbre par son Histoire des hérésies, où il est réfuté avec tous les autres. Saint Martin fut fait évêque de Tours [375], et remplit tout l'univers du bruit de sa sainteté et de ses miracles, durant sa vie et après sa mort. Valentinien mourut après un discours violent qu'il fit aux ennemis de l'empire : son impétueuse colère, qui le faisait redouter des autres, lui fut fatale à lui-même. Son successeur Gratien vit sans envie l'élévation de son jeune frère, Valentinien II, qu'on fit empereur, encore qu'il n'eût que neuf ans. Sa mère Justine, protectrice des ariens, gouverna durant son bas âge.

On voit ici, en peu d'années, de merveilleux évènemens : la révolte des Goths contre Valens [377]; ce prince quitter les Perses pour réprimer les rebelles [378]; Gratien accourir à lui après avoir remporté une victoire signalée sur les Allemands. Valens, qui veut vaincre seul, précipite le combat, où il est tué auprès d'Andrinople ; les Goths, victorieux, le brûlent dans un village où il s'était retiré. Gratien, accablé d'affaires [379] ; associe à l'empire le grand

Théodose, et lui laisse l'Orient. Les Goths sont vaincus; tous les Barbares sont tenus en crainte; et ce que Théodose n'estimait pas moins, les hérétiques macédoniens, qui niaient la divinité du Saint-Esprit [381], sont condamnés au concile de Constantinople. Il ne s'y trouva que l'Église grecque; le consentement de tout l'Occident et du pape saint Damase le fit appeler second concile général.

Pendant que Théodose gouvernait avec tant de force et tant de succès [383], Gratien, qui n'était pas moins vaillant ni moins pieux, abandonné de ses troupes, toutes composées d'étrangers, fut immolé au tyran Maxime. L'Église et l'empire pleurent ce bon prince. Le tyran régna dans les Gaules [386], et sembla se contenter de ce partage. L'impératrice Justine publia [387], sous le nom de son fils, des édits en faveur de l'arianisme. Saint Ambroise, évêque de Milan, ne lui opposa que la saine doctrine, les prières et la patience, et sut par de telles armes, non-seulement conserver à l'Église les basiliques que les hérétiques voulaient occuper, mais encore lui gagner le jeune empereur. Cependant Maxime remue; et Justine ne trouve rien de plus fidèle que le saint évêque qu'elle traitait de rebelle. Elle l'envoie au tyran, que ses discours ne peuvent fléchir. Le jeune Valentinien est con-

traint de prendre la fuite avec sa mère. Maxime se rend maître à Rome, où il rétablit les sacrifices des faux dieux, par complaisance pour le sénat presque encore tout païen. Après qu'il eut occupé tout l'Occident [388], et dans le temps qu'il se croyait le plus paisible, Théodose, assisté des Francs, le défit dans la Pannonie, l'assiégea dans Aquilée, et le laissa tuer par ses soldats.

Maître absolu des deux empires, il rendit celui d'Occident à Valentinien, qui ne le garda pas long-temps [392]. Ce jeune prince éleva et abaissa trop Arbogaste, un capitaine des Francs, vaillant, désintéressé, mais capable de maintenir par toutes sortes de crimes le pouvoir qu'il s'était acquis sur les troupes. Il éleva le tyran Eugène, qui ne savait que discourir; et tua Valentinien, qui ne voulait plus avoir pour maître le superbe Franc. Ce coup détestable fut fait dans les Gaules, auprès de Vienne. Saint Ambroise, que le jeune empereur avait mandé pour recevoir de lui le baptême, déplora sa perte, et espéra bien de son salut. Sa mort ne demeura pas impunie [394]. Un miracle visible donna la victoire à Théodose sur Eugène et sur les faux dieux dont ce tyran avait rétabli le culte. Eugène fut pris : il fallut le sacrifier à la vengeance publique, et abattre la rébellion par sa mort.



Le fier Arbogaste se tua lui-même plutôt que d'avoir recours à la clémence du vainqueur, que tout le reste des rebelles venait d'éprouver.

Théodose, seul empereur, fut la joie et l'admiration de tout l'univers. Il appuya la religion; il fit taire les hérétiques; il abolit les sacrifices impurs des païens; il corrigea la mollesse, et réprima les dépenses superflues. Il avoua humblement ses fautes [390], et il en fit pénitence. Il écouta saint Ambroise, célèbre docteur de l'Église, qui le reprenait de sa colère, seul vice d'un si grand prince. Toujours victorieux, jamais il ne fit la guerre que par nécessité. Il rendit les peuples heureux, et mourut en paix [395], plus illustre par sa foi que par ses victoires.

De son temps, saint Jérôme [386], prêtre, retiré dans la sainte grotte de Bethléem [387], entreprit des travaux immenses pour expliquer l'Écriture; en lut tous les interprètes, déterra toutes les histoires saintes et profanes qui la peuvent éclaircir, et composa, sur l'original hébreu, la version de la Bible que toute l'Église a reçue sous le nom de *Vulgate*.

L'empire, qui paraissait invincible sous Théodose, changea tout à coup sous ses deux fils. Arcade eut l'Orient, et Honorius l'Occident; tous deux, gouvernés par leurs ministres, ils

firent servir leur puissance à des intérêts particuliers. Rufin et Eutrope, successivement favoris d'Arcade [395], et aussi méchans l'un que l'autre, périrent bientôt [399]; et les affaires n'en allèrent pas mieux sous un prince faible [403]. Sa femme Eudoxe lui fit persécuter saint Jean Chrysostome [404], patriarche de Constantinople, et la lumière de l'Orient. Le pape saint Innocent, et tout l'Occident, soutinrent ce grand évêque contre Théophile, patriarche d'Alexandrie, ministre des violences de l'impératrice. L'Occident [406 *et suiv.*] était troublé par l'inondation des Barbares. Radagaise, Goth et païen, ravagea l'Italie. Les Vandales, nation gothique et arienne, occupèrent une partie de la Gaule, et se répandirent dans l'Espagne. Alaric, roi des Visigoths, peuples ariens, contraignit Honorius à lui abandonner ces grandes provinces déjà occupées par les Vandales. Stilicon, embarrassé de tant de Barbares, les bat, les ménage s'entend et rompt avec eux, sacrifie tout à son intérêt et conserve néanmoins l'empire qu'il avait dessein d'usurper.

Cependant Arcade mourut [408], et crut l'Orient si dépourvu de bons sujets, qu'il mit son fils Théodose, âgé de huit ans, sous la tutelle d'Isdegerde, roi de Perse. Mais Pulchérie, sœur du jeune empereur, se trouva capable

des grandes affaires. L'empire de Théodose se soutint par la prudence et par la piété de cette princesse.

Celui d'Honorius semblait proche de sa ruine, Il fit mourir Stilicon, et ne sut pas remplir la place d'un si habile ministre. La révolte de Constantin, la perte entière de la Gaule et de l'Espagne [409], la prise et le sac de Rome, par les armes d'Alaric et des Visigoths [410], furent la suite de la mort de Stilicon. Ataulphe, plus furieux qu'Alaric, pilla Rome de nouveau, et il ne songeait qu'à abolir le nom romain; mais, pour le bonheur de l'empire, il prit Placidie, sœur de l'empereur. Cette princesse captive, qu'il épousa, l'adoucit. Les Goths traitèrent avec les Romains [413], et s'établirent en Espagne [414], en se réservant dans les Gaules les provinces qui tiraient vers les Pyrénées [415]. Leur roi Vallia conduisit sagement ces grands desseins. L'Espagne montra sa constance; et sa foi ne s'altéra pas sous la domination de ces ariens.

Cependant les Bourguignons, peuples germains, occupèrent le voisinage du Rhin, d'où, peu à peu, ils gagnèrent le pays qui porte encore leur nom. Les Francs ne s'oublièrent pas [420] : résolus de faire de nouveaux efforts pour s'ouvrir les Gaules, ils élevèrent à la royauté

Pharamond, fils de Marcomir; et la monarchie de France, la plus ancienne et la plus noble de toutes celles qui sont au monde, commença sous lui.

Le malheureux Honorius mourut sans enfans [423] et sans pourvoir à l'empire. Théodose nomma empereur son cousin Valentinien III [424], fils de Placidie et de Constance, son second mari, et le mit durant son bas âge sous la tutelle de sa mère, à qui il donna le titre d'impératrice.

En ces temps Célestius et Pélage nièrent le péché originel [411 — 413], et la grace par laquelle nous sommes chrétiens [416]. Malgré leurs dissimulations, les conciles d'Afrique les condamnèrent [417]. Les papes saint Innocent et saint Zozime, que le pape saint Célestin suivit depuis, autorisèrent la condamnation, et l'étendirent par tout l'univers. Saint Augustin confondit ces dangereux hérétiques, et éclaira toute l'Église par ses admirables écrits. Le même père, secondé de saint Prosper, son disciple, ferma la bouche aux demi-pélagiens, qui attribuaient le commencement de la justification et de la foi aux seules forces du libre arbitre.

Un siècle si malheureux à l'empire, et où il s'éleva tant d'hérésies, ne laissa pas d'être heureux au christianisme. Nul trouble ne l'ébranla,

nulle hérésie ne le corrompit. L'Église, féconde en grands hommes, confondit toutes les erreurs. Après les persécutions, Dieu se plut à faire éclater la gloire de ses martyrs ; toutes les histoires et tous les écrits sont pleins des miracles que leur secours imploré et leurs tombeaux honorés opéraient par toute la terre [1]. Vigilance [406], qui s'opposait à des sentimens si reçus, réfuté par saint Jérôme, demeura sans suite. La foi chrétienne s'affermissait et s'étendait tous les jours.

Mais l'empire d'Occident n'en pouvait plus. Attaqué par tant d'ennemis, il fut encore affaibli par les jalousies de ses généraux. Par les artifices d'Aétius [427], Boniface, comte d'Afrique, devint suspect à Placidie. Le comte, maltraité, fit venir d'Espagne Genséric et les Vandales, que les Goths en chassaient, et se repentit trop tard de les avoir appelés. L'Afrique fut ôtée à l'empire.

L'Église souffrit des maux infinis par la violence de ces ariens, et vit couronner une infinité de martyrs [429]. Deux furieuses hérésies s'élevèrent : Nestorius, patriarche de Constantinople, divisa la personne de Jésus-Christ; et,

[1] *Hier.* cont. Vigil. *tom.* IV, *part.* II, *col.* 282 *et seq.* *Gennad.* de Script. eccl.

vingt ans après, Eutychès, abbé, en confondit les deux natures. Saint Cyrille, patriarche d'Alexandrie, s'opposa à Nestorius [430], qui fut condamné par le pape saiut Célestin. Le concile d'Éphèse [431], troisième général, en exécution de cette sentence, déposa Nestorius, et confirma le décret de saiut Célestin, que les évêques du concile appellent leur père, dans leur définition [1]. La sainte Vierge fut reconnue pour mère de Dieu, et la doctrine de saint Cyrille fut célébrée par toute la terre. Théodose, après quelques embarras, se soumit au concile et bannit Nestorius. Eutychès [448], qui ne put combattre cette hérésie qu'en se jetant dans un autre excès, ne fut pas moins fortement rejeté. Le pape saint Léon-le-Grand le condamna et le réfuta tout ensemble par une lettre qui fut révérée dans tout l'univers. Le concile de Chalcédoine [451], quatrième général, où ce grand pape tenait la première place, autant par sa doctrine que par l'autorité de son siège, anathématisa Eutychès, et Dioscore, patriarche d'Alexandrie, son protecteur. La lettre du concile à saint Léon fait voir que ce pape y présidait par ses légats, comme le chef à ses membres [2].

[1] *Part.* II. *Conc. Eph. act.* I. Sent. depos. Nestor. *tom.* III. *Conc. Labb. col.* 533.—[2] Relat. S. Syn. Chalc. ad Leon. *Conc. part.* III, *tom.* IV, *col.* 837.

L'empereur Marcien assista lui-même à cette grande assemblée, à l'exemple de Constantin, et en reçut les décisions avec le même respect. Un peu auparavant, Pulchérie l'avait élevé à l'empire en l'épousant. Elle fut reconnue pour impératrice après la mort de son frère, qui n'avait point laissé de fils. Mais il fallait donner un maître à l'empire : la vertu de Marcien lui procura ces honneur. Durant le temps de ces deux conciles, Théodoret, évêque de Cyr, se rendit célèbre; et sa doctrine serait sans tache, si les écrits violens qu'il publia contre saint Cyrille n'avaient eu besoin de trop grands éclaircissemens. Il les donna de bonne foi, et fut compté parmi les évêques orthodoxes.

Les Gaules commençaient à reconnaître les Francs. Aétius les avait défendues contre Pharamond et contre Clodion-le-Chevelu; mais Mérovée fut plus heureux, et y fit un plus solide établissement, à peu près dans le même temps que les Anglais, peuples saxons, occupèrent la grande Bretagne. Il lui donnèrent leur nom, et y fondèrent plusieurs royaumes.

Cependant les Huns, peuples des Palus-Méotides, désolèrent tout l'univers avec une armée immense, sous la conduite d'Attila, leur roi, le plus affreux de tous les hommes. Aétius, qui les défit dans les Gaules [452], ne put l'empêcher

de ravager l'Italie. Les îles de la mer Adriatique servirent de retraite à plusieurs contre sa fureur. Venise s'éleva au milieu des eaux. Le pape saint Léon, plus puissant qu'Aétius et que les armées romaines, se fit respecter par ce roi barbare et païen, et sauva Rome du pillage; mais elle y fut exposée bientôt après par les débauches de son empereur Valentinien. Maxime [454], dont il avait violé la femme, trouva le moyen de le perdre [455] en dissimulant sa douleur et se faisant un mérite de sa complaisance. Par ses conseils trompeurs, l'aveugle empereur fit mourir Aétius, le seul rempart de l'empire. Maxime, auteur du meurtre, en inspire la vengeance aux amis d'Aétius, et fait tuer l'empereur. Il monte sur le trône par ces degrés, et contraint l'impératrice Eudoxe, fille de Théodose-le-Jeune, à l'épouser. Pour se tirer de ses mains, elle ne craignit point de se mettre en celles de Genséric. Rome est en proie au barbare; le seul saint Léon l'empêche d'y mettre tout à feu et à sang; le peuple déchire Maxime, et ne reçoit dans ses maux que cette triste consolation.

Tout se brouille en Occident; on y voit plusieurs empereurs s'élever et tomber presque en même temps. Majorien [456] fut le plus illustre. Avitus [457] soutint mal sa réputation, et se sauva par un évêché. On ne put plus défendre

les Gaules contre Mérovée ni contre Childéric son fils ; mais le dernier pensa périr par ses débauches. Si ses sujets le chassèrent [458], un fidèle ami qui lui resta [465] le fit rappeler. Sa valeur le fit craindre de ses ennemis, et ses conquêtes s'étendirent bien avant dans les Gaules. L'empire d'Orient était paisible sous Léon [474], Thracien, successeur de Marcien, et sous Zénon [475], gendre et successeur de Léon. La révolte de Basilisque [476], bientôt opprimé, ne causa qu'une courte inquiétude à cet empereur ; mais l'empire d'Occident périt sans ressource. Auguste, qu'on nomme Augustule, fils d'Oreste, fut le dernier empereur reconnu à Rome, et incontinent après il fut dépossédé par Odoacre, roi des Hérules. C'étaient des peuples venus du Pont-Euxin, et dont la domination ne fut pas longue.

En Orient, l'empereur Zénon entreprit de se signaler d'une manière inouïe. Il fut le premier des empereurs qui se mêla de régler les questions de la foi. Pendant que les demi-eutychiens s'opposaient au concile de Chalcédoine [482], il publia contre le concile son Hénotique, c'est-à-dire son décret d'union, détesté par les catholiques [483], et condamné par le pape Félix III. Les Hérules furent bientôt chassés de Rome par Théodoric, roi des Ostrogoths [490], c'est à-

dire Goths orientaux, qui fonda le royaume d'Italie [491], et laissa, quoique arien, un assez libre exercice à la religion catholique. L'empereur Anastase la troublait en Orient. Il marcha sur les pas de Zénon, son prédécesseur [492], et appuya les hérétiques. Par-là il aliéna les esprits des peuples [493], et ne put jamais les gagner, même en ôtant les impôts fâcheux. L'Italie obéissait à Théodoric. Odoacre, pressé dans Ravenne, tâcha de se sauver par un traité que Théodoric n'observa pas; et les Hérules furent contraints de tout abandonner. Théodoric, outre l'Italie, tenait encore la Provence. De son temps saint Benoît [494], retiré en Italie dans un désert, commençait, dès ses plus tendres années, à pratiquer les saintes maximes, dont il composa depuis cette belle règle que tous les moines d'Occident reçurent avec le même respect que les moines d'Orient ont pour celle de saint Basile.

Les Romains achevèrent de perdre les Gaules par les victoires de Clovis, fils de Childéric [495]. Il gagna aussi sur les Allemands la bataille de Tolbiac, par le vœu qu'il fit d'embrasser la religion chrétienne, à laquelle Clotilde, sa femme, ne cessait de le porter. Elle était de la maison des rois de Bourgogne, et catholique zélée, encore que sa famille et sa nation fût arienne. Clo-

vis, instruit par saint Vaast, fut baptisé à Reims, avec ses Français, par saint Remi, évêque de cette ancienne métropole. Seul de tous les princes du monde, il soutint la foi catholique, et mérita le titre de *très chrétien* [506] à ses successeurs. Par la bataille où il tua de sa propre main Alaric [507], roi des Visigoths, Tolose et l'Aquitaine furent jointes à son royaume. Mais la victoire des Ostrogoths l'empêcha de tout prendre jusqu'aux Pyrénées, et la fin de son règne [508] ternit la gloire des commencemens. Ses quatre enfans partagèrent le royaume [510], et ne cessèrent d'entreprendre les uns sur les autres. Anastase mourut frappé du foudre [518].

Justin, de basse naissance, mais habile et très catholique, fut fait empereur par le sénat. Il se soumit avec tout son peuple aux décrets du pape saint Hormisdas, et mit fin aux troubles de l'Église d'Orient. De son temps Boëce [526], homme célèbre par sa doctrine aussi bien que par sa naissance, et Symmaque, son beau-père, tous deux élevés aux charges les plus éminentes, furent immolés aux jalousies de Théodoric, qui les soupçonna, sans sujet, de conspirer contre l'état. Le roi, troublé de son crime, crut voir la tête de Symmaque dans un plat qu'on lui servait, et mourut quelque temps après. Amala-

sonte, sa fille, et mère d'Atalaric, qui devenait roi par la mort de son aïeul, est empêchée, par les Goths, de faire instruire le jeune prince comme méritait sa naissance; et, contrainte de l'abandonner aux gens de son âge, elle voit qu'il se perd sans pouvoir y apporter de remède.

L'année d'après [527] Justin mourut, après avoir associé à l'empire son neveu Justinien, dont le long règne est célèbre par les travaux de Tribonien, compilateur du Droit romain, et par les exploits de Bélisaire et de l'eunuque Narsès. [529, 533, etc.] Ces deux fameux capitaines réprimèrent les Perses, défirent les Ostrogoths et les Vandales, rendirent à leur maître l'Afrique, l'Italie et Rome; mais l'empereur, jaloux de leur gloire sans vouloir prendre part à leurs travaux, les embarrassait toujours plus qu'il ne leur donnait d'assistance.

Le royaume de France s'augmentait. Après une longue guerre, Childebert et Clotaire, enfans de Clovis, conquirent le royaume de Bourgogne, et en même temps immolèrent à leur ambition les enfans mineurs de leur frère Clodomir, dont ils partagèrent entre eux le royaume. Quelque temps après, et pendant que Bélisaire attaquait si vivement les Ostrogoths, ce qu'ils avaient dans les Gaules fut abandonné aux Français. La France s'étendait alors beau-

coup au delà du Rhin ; mais les partages des princes, qui faisaient autant de royaumes, l'empêchaient d'être réunie sous une même domination. Ses principales parties furent la Neustrie, c'est-à-dire la France occidentale; et l'Austrasie, c'est-à-dire la France orientale.

La même année que Rome fut reprise par Narsès [553], Justinien fit tenir à Constantinople le cinquième concile général, qui confirma les précédens, et condamna quelques écrits favorables à Nestorius. C'est ce qu'on appelait les trois Chapitres, à cause des trois auteurs, déjà morts il y avait long-temps, dont il s'agissait alors. On condamna la mémoire et les écrits de Théodore, évêque de Mopsueste ; une lettre d'Ibas, évêque d'Édesse; et parmi les écrits de Théodoret, ceux qu'il avait composés contre saint Cyrille. Les livres d'Origène, qui troublaient tout l'Orient depuis un siècle, furent aussi réprouvés. Ce concile, commencé avec de mauvais desseins, eut une heureuse conclusion, et fut reçu du saint-siège, qui s'y était opposé d'abord.

Deux ans après le concile [555], Narsès, qui avait ôté l'Italie aux Goths, la défendit contre les Français, et remporta une pleine victoire sur Bucelin, général des troupes d'Austrasie. Malgré tous ces avantages, l'Italie ne demeura guère aux empereurs. Sous Justin II, neveu de

Justinien [568], et après la mort de Narsès, le royaume de Lombardie fut fondé par Alboïn. Il prit Milan et Pavie [570]; Rome et Ravenne se sauvèrent à peine de ses mains [571]; et les Lombards firent souffrir aux Romains des maux extrêmes. Rome fut mal secourue par ses empereurs [574], que les Avares, nation scythique, les Sarrasins, peuples d'Arabie, et les Perses, plus que tous les autres, tourmentaient de tous côtés en Orient. Justin, qui ne croyait que lui-même et ses passions, fut toujours battu par les Perses et par leur roi Chosroès. Il se troubla de tant de pertes, jusqu'à tomber en frénésie. Sa femme, Sophie, soutint l'empire. Le malheureux prince revint trop tard à son bon sens [579], et reconnut en mourant la malice de ses flatteurs. Après lui, Tibère II, qu'il avait nommé empereur, réprima les ennemis, soulagea les peuples [580], et s'enrichit par ses aumônes. Les victoires de Maurice [581], Cappadocien, général de ses armées, firent mourir de dépit le superbe Chosroès. Elles furent récompensées de l'empire [583], que Tibère lui donna en mourant avec sa fille Constantine.

En ce temps, l'ambitieuse Frédégonde, femme du roi Chilpéric I, mettait toute la France en combustion, et ne cessait d'exciter des guerres cruelles entre les rois français.

Au milieu des malheurs de l'Italie [590], et pendant que Rome était affligée d'une peste épouvantable, saint Grégoire-le-Grand fut élevé malgré lui sur le siège de saint Pierre. Ce grand pape apaise la peste par ses prières, instruit les empereurs et tout ensemble leur fait rendre l'obéissance qui leur est due, console l'Afrique et la fortifie; confirme en Espagne les Visigoths, convertis de l'arianisme, et Récarède-le-Catholique, qui venait de rentrer au sein de l'Église; convertit l'Angleterre, réforme la discipline dans la France, dont il exalte les rois, toujours orthodoxes, au-dessus de tous les rois de la terre; fléchit les Lombards, sauve Rome et l'Italie, que les empereurs ne pouvaient aider; réprime l'orgueil naissant des patriarches de Constantinople, éclaire toute l'Église par sa doctrine, gouverne l'Orient et l'Occident avec autant de vigueur que d'humilité, et donne au monde un parfait modèle du gouvernement ecclésiastique.

L'histoire de l'Église n'a rien de plus beau que l'entrée [597] du saint moine Augustin dans le royaume de Kent avec quarante de ses compagnons, qui, précédés de la croix et de l'image du grand roi notre Seigneur Jésus-Christ, faisaient des vœux solennels pour la conversion de l'Angleterre [1]. Saint Grégoire, qui les avait en-

[1] *Beda.* Hist. angl. *lib.* 1, *cap.* 25.

voyés, les instruisait par des lettres véritablement apostoliques, et apprenait à saint Augustin à trembler parmi les miracles continuels que Dieu faisait par son ministère[1]. Berthe, princesse de France, attira au christianisme le roi Edhilbert, son mari. Les rois de France et la reine Brunehaut protégèrent la nouvelle mission. Les évêques de France entrèrent dans cette bonne œuvre, et ce furent eux qui, par l'ordre du pape, [601] sacrèrent saint Augustin. Le renfort que saint Grégoire envoya au nouvel évêque produisit de nouveaux fruits [604]; et l'Église anglicane prit sa forme. L'empereur Maurice, ayant éprouvé la fidélité du saint pontife, se corrigea par ses avis, et reçut de lui cette louange si digne d'un prince chrétien, que la bouche des hérétiques n'osait s'ouvrir de son temps. Un si pieux empereur fit pourtant une grande faute [601]. Un nombre infini de Romains périrent entre les mains des Barbares, faute d'être rachetés à un écu par tête. On voit, incontinent après, les remords du bon empereur; la prière qu'il fait à Dieu de le punir en ce monde plutôt qu'en l'autre; la révolte de Phocas [602], qui égorge à ses yeux toute sa famille; Maurice, tué

[1] *Greg. lib.* IX, *ep.* LVIII; *nunc. lib.* XI, *ind.* 4, *ep.* XXVIII; *tom.* II, *col.* 1110.

le dernier, et ne disant autre chose parmi tous ses maux, que ce verset du Psalmiste : « Vous êtes juste, ô Seigneur, et tous vos jugemens sont droits[1] ! » Phocas, élevé à l'empire par une action si détestable, tâcha de gagner les peuples en honorant le saint-siège, dont il confirma les privilèges. Mais sa sentence était prononcée [606]. Héraclius [610], proclamé empereur par l'armée d'Afrique, marcha contre lui. Alors Phocas éprouva que souvent les débauches nuisent plus aux princes que les cruautés ; et Photin, dont il avait débauché la femme, le livra à Héraclius qui le fit tuer.

La France vit un peu après une tragédie bien plus étrange. La reine Brunehaut [614], livrée à Clotaire II, fut immolée à l'ambition de ce prince ; sa mémoire fut déchirée ; et sa vertu, tant louée par le pape saint Grégoire, a peine encore à se défendre.

L'empire cependant était désolé. Le roi de Perse Chosroès II, sous prétexte de venger Maurice, avait entrepris de perdre Phocas. Il poussa ses conquêtes sous Héraclius. On vit l'empereur battu, et la vraie croix enlevée par les Infidèles [620 à 626] ; puis, par un retour admirable, Héraclius cinq fois vainqueur ; la Perse pénétrée

[1] *Psal.* CXVIII, 137.

par les Romains, Chosroès tué par son fils, et la sainte croix reconquise.

Pendant que la puissance des Perses était si bien réprimée, un plus grand mal s'éleva contre l'empire, et contre toute la chrétienté. Mahomet s'érigea en prophète parmi les Sarrasins [622]; il fut chassé de la Mecque par les siens. A sa fuite commence la fameuse hégire, d'où les Mahométans comptent leurs années. Le faux prophète donna ses victoires pour toute marque de sa mission. Il soumit en neuf ans toute l'Arabie, de gré ou de force, et jeta les fondemens de l'empire des califes.

A ces maux se joignit l'hérésie des monothélites [629], qui, par une bizarrerie presque inconcevable, en reconnaissant deux natures en notre Seigneur, n'y voulaient reconnaître qu'une seule volonté. L'homme, selon eux, n'y voulait rien, et il n'y avait en Jésus-Christ que la seule volonté du Verbe. Ces hérétiques cachaient leur venin sous des paroles ambiguës; un faux amour de la paix leur fit proposer qu'on ne parlât ni d'une ni de deux volontés. Ils imposèrent par ces artifices [633] au pape Honorius I, qui entra avec eux dans un dangereux ménagement, et consentit au silence, où le mensonge et la vérité furent également supprimés. Pour comble de malheur, quelque temps après [639], l'empereur

Héraclius entreprit de décider la question de son autorité, et proposa son ecthèse, ou exposition, favorable aux monothélites : mais les artifices des hérétiques furent enfin découverts [640]. Le pape Jean IV condamna l'ecthèse. Constant, petit-fils d'Héraclius [948], soutint l'édit de son aïeul par le sien appelé Type. Le saint-siège et le pape Théodore s'opposent à cette entreprise [649]; le pape saint Martin I assemble le concile de Latran, où il anathématise le type et les chefs des monothélites. Saint Maxime, célèbre par tout l'Orient pour sa piété et pour sa doctrine, quitte la cour, infectée de la nouvelle hérésie, reprend ouvertement les empereurs qui avaient osé prononcer sur les questions de la foi [650], et souffre des maux infinis pour la religion catholique. Le pape, traîné d'exil en exil, et toujours durement traité par l'empereur, meurt enfin parmi les souffrances, sans se plaindre ni se relâcher de ce qu'il doit à son ministère [654].

Cependant la nouvelle Église anglicane, fortifiée par les soins des papes Boniface V et Honorius, se rendait illustre par toute la terre. Les miracles y abondaient avec les vertus, comme dans les temps des apôtres; et il n'y avait rien de plus éclatant que la sainteté de ses rois. Edwin embrassa, avec tout son peuple [627], la foi

des mêmes titres d'orthodoxe, de religieux, de pacifique empereur [685], et de restaurateur de la religion. Son fils, Justinien II [686], lui succéda encore enfant. De son temps la foi s'étendait et éclatait vers le Nord [689]. Saint Kilien, envoyé par le pape Conon, prêcha l'Évangile dans la Franconie. Du temps du pape Serge, Ceadual, un des rois d'Angleterre, vint reconnaître en personne l'Église romaine d'où la foi avait passé en son île; et, après avoir reçu le baptême par les mains du pape, il mourut selon qu'il l'avait lui-même désiré.

La maison de Clovis était tombée dans une faiblesse déplorable : de fréquentes minorités avaient donné occasion de jeter les princes dans une mollesse dont ils ne sortaient point étant majeurs. De là sort une longue suite de rois fainéans qui n'avaient que le nom de roi, et laissaient tout le pouvoir aux maires du palais. Sous ce titre, Pepin Héristel gouverna tout [693], et éleva sa maison à de plus hautes espérances. Par son autorité, et après le martyre de saint Vigbert [695], la foi s'établit dans la Frise, que la France venait d'ajouter à ses conquêtes. Saint Swibert, saint Willebrod et d'autres hommes apostoliques répandirent l'Évangile dans les provinces voisines.

Cependant la minorité de Justinien s'était heu-



reusement passée; les victoires de Léonce avaient abattu les Sarrasins et rétabli la gloire de l'empire en Orient. Mais ce vaillant capitaine [694], arrêté injustement, et relâché mal à propos, coupa le nez à son maître [696], et le chassa. Ce rebelle souffrit un pareil traitement de Tibère, nommé Absimare, qui lui-même ne dura guère [702]. Justinien rétabli fut ingrat envers ses amis; et, en se vengeant de ses ennemis, il s'en fit de plus redoutables qui le tuèrent [711]. Les images de Philippique, son successeur, ne furent pas reçues à Rome, à cause qu'il favorisait les monothélites et se déclarait ennemi du concile sixième. On élut [713] à Constantinople Anastase II, prince catholique, et on creva les yeux à Philippique.

En ce temps, les débauches du roi Roderic ou Rodrigue firent livrer l'Espagne aux Maures; c'est ainsi qu'on appelait les Sarrasins d'Afrique. Le comte Julien, pour venger sa fille dont Roderic abusait, appela ces infidèles. Ils viennent avec des troupes immenses; ce roi périt; l'Espagne est soumise, et l'empire des Goths y est éteint. L'Église d'Espagne fut mise alors à une nouvelle épreuve; mais comme elle s'était conservée sous les ariens, les mahométans ne purent l'abattre. Ils la laissèrent d'abord avec assez de liberté; mais dans les siècles suivans il fallut

soutenir de grands combats ; et la chasteté eut ses martyrs aussi bien que la foi, sous la tyrannie d'une nation aussi brutale qu'infidèle.

L'empereur Anastase ne dura guère [715] : l'armée força Théodose III à prendre la pourpre. Il fallut combattre ; le nouvel empereur gagna la bataille, et Anastase fut mis dans un monastère.

Les Maures, maîtres de l'Espagne, espéraient s'étendre bientôt au delà des Pyrénées ; mais Charles Martel, destiné à les réprimer, s'était élevé en France , et avait succédé, quoique bâtard, au pouvoir de son père, Pepin Héristel, qui laissa l'Austrasie à sa maison comme une espèce de principauté souveraine, et le commandement en Neustrie par la charge de maire du palais. Charles réunit tout par sa valeur.

Les affaires d'Orient étaient brouillées [716]. Léon Isaurien, préfet d'Orient, ne reconnut pas Théodose, qui quitta sans répugnance l'empire qu'il n'avait accepté que par force, et, retiré à Éphèse, ne s'occupa plus que des véritables grandeurs.

Les Sarrasins [718] reçurent de grands coups durant l'empire de Léon. Ils levèrent [719] honteusement le siège de Constantinople. Pélage, qui se cantonna dans les montagnes d'Asturie

avec ce qu'il y avait de plus résolu parmi les Goths, après une victoire signalée, opposa à ces infidèles un nouveau royaume par lequel ils devaient un jour être chassés de l'Espagne. Malgré les efforts et l'armée immense d'Abdérame, leur général [725], Charles Martel gagna sur eux la fameuse bataille de Tours. Il y périt un nombre infini de ces infidèles; et Abdérame lui-même y demeura sur la place. Cette victoire fut suivie d'autres avantages par lesquels Charles arrêta les Maures et étendit le royaume jusqu'aux Pyrénées. Alors les Gaules n'eurent presque rien qui n'obéît aux Français; et tous reconnaissaient Charles Martel. Puissant en paix, en guerre, et maître obsolu du royaume, il régna sous plusieurs rois, qu'il fit et défit à sa fantaisie, sans oser prendre ce grand titre. La jalousie des seigneurs français voulait être ainsi trompée.

La religion s'établissait en Allemagne [723]. Le prêtre saint Boniface convertit ces peuples, et en fut fait évêque par le pape Grégoire II, qui l'y avait envoyé.

L'empire était alors assez paisible; mais Léon y mit le trouble pour long-temps [726]. Il entreprit de renverser, comme des idoles, les images de Jésus-Christ et de ses saints. Comme il ne put attirer à ses sentimens saint Germain,

patriarche de Constantinople, il agit de son autorité; et, après une ordonnance du sénat, on lui vit d'abord briser une image de Jésus-Christ, qui était posée sur la grande porte de l'église de Constantinople. Ce fut par-là que commencèrent les violences des iconoclastes, c'est-à-dire des brise-images. Les autres images, que les empereurs, les évêques et tous les fidèles, avaient érigées depuis la paix de l'Église, dans les lieux publics et particuliers, furent aussi abattues. A ce spectacle le peuple s'émut. Les statues de l'empereur furent renversées en divers endroits. Il se crut outragé en sa personne; on lui reprocha un semblable outrage qu'il faisait à Jésus-Christ et à ses saints; et que, de son aveu propre, l'injure faite à l'image retombait sur l'original. L'Italie passa encore plus avant : l'impiété de l'empereur fut cause qu'on lui refusa les tributs ordinaires. Luitprand, roi des Lombards, se servit du même prétexte pour prendre Ravenne, résidence des exarques. On nommait ainsi les gouverneurs que les empereurs envoyaient en Italie. Le pape Grégoire II s'opposa au renversement des images; mais en même temps il s'opposait aux ennemis de l'empire, et tâchait de retenir les peuples dans l'obéissance. La paix se fit avec les Lombards [730], et l'empereur exécuta son décret contre

les images plus violemment que jamais. Mais le célèbre Jean de Damas lui déclara que, en matière de religion, il ne connaissait de décrets que ceux de l'Église, et souffrit beaucoup. L'empereur chassa de son siége le patriarche saint Germain, qui mourut en exil, âgé de quatre-vingt-dix ans.

Un peu après les Lombards reprirent les armes [739], et, dans les maux qu'ils faisaient souffrir au peuple romain, ils ne furent retenus que par l'autorité de Charles Martel [740], dont le pape Grégoire II avait imploré l'assistance.

Le nouveau royaume d'Espagne, qu'on appelait dans ces premiers temps le royaume d'Oviède, s'augmentait par les victoires et par la conduite d'Alphonse, gendre de Pélage, qui, à l'exemple de Récarède, dont il était descendu, prit le nom de Catholique.

Léon mourut [741], et laissa l'empire, aussi bien que l'Église, dans une grande agitation. Artabaze, préteur d'Arménie, se fit proclamer empereur, au lieu de Constantin Copronyme, fils de Léon, et rétablit les images.

Après la mort de Charles Martel, Luitprand menaça Rome de nouveau; l'exarcat de Ravenne fut en péril [742], et l'Italie dut son salut à la prudence du pape saint Zacharie. Constantin

[743], embarrassé dans l'Orient, ne songeait qu'à s'établir; il battit Artabaze, prit Constantinople et la remplit de supplices.

Les deux enfans de Charles Martel, Carloman et Pepin [747], avaient succédé à la puissance de leur père; mais Carloman, dégoûté du siècle au milieu de sa grandeur et de ses victoires, embrassa la vie monastique. Par ce moyen son frère Pepin réunit en sa personne toute la puissance. Il sut la soutenir par un grand mérite, et prit le dessein de s'élever à la royauté. Childéric [752], le plus misérable de tous les princes, lui en ouvrit le chemin, et joignit à la qualité de fainéant celle d'insensé. Les Français, dégoûtés de leurs fainéans, et accoutumés depuis tant de temps à la maison de Charles Martel, féconde en grands hommes, n'étaient plus embarrassés que du serment qu'ils avaient prêté à Childéric. Sur la réponse du pape Zacharie, ils se crurent libres, et d'autant plus dégagés du serment qu'ils avaient prêté à leur roi, que lui et ses devanciers semblaient, depuis cent ans, avoir renoncé au droit qu'ils avaient de leur commander, en laissant attacher tout le pouvoir à la charge de maire du palais. Ainsi Pepin fut mis sur le trône, et le nom de roi fut réuni avec l'autorité.

Le pape Étienne III [753] trouva dans le nou-

veau roi le même zèle que Charles Martel avait eu pour le saint-siège contre les Lombards. Après avoir vainement imploré le secours de l'empereur, il se jeta entre les bras des Français. Le roi le reçut en France avec respect [754], et voulut être sacré et couronné de sa main. En même temps il passa les Alpes, délivra Rome et l'exarcat de Ravenne, et réduisit Astolphe, roi des Lombards, à une paix équitable. Cependant l'empereur faisait la guerre aux images. Pour s'appuyer de l'autorité ecclésiastique, il assembla un nombreux concile à Constantinople. On n'y vit pourtant point paraître, selon la coutume, ni les légats du saint-siège, ni les évêques ou les légats des autres sièges patriarcaux [1]. Dans ce concile, non-seulement on condamna comme idolâtrie tout l'honneur rendu aux images en mémoire des originaux, mais encore on y condamna la sculpture et la peinture comme des arts détestables [2]. C'était l'opinion des Sarrasins, dont on disait que Léon avait suivi les conseils quand il renversa les images. Il ne parut pourtant rien contre les reliques. Le concile de Copronyme ne défendit pas de les honorer, et il frappa d'anathème ceux qui refu-

[1] *Conc. Nic. II, act.* VI, *tom.* VIII. *Concil. col.* 395.

[2] *Ibid. Defin. Pseudo-syn. C P. col.* 458, 506.

saient d'avoir recours aux prières de la sainte Vierge et des saints [1]. Les catholiques, persécutés pour l'honneur qu'ils rendaient aux images, répondaient à l'empereur qu'ils aimaient mieux endurer toute sorte d'extrémités que de ne pas honorer Jésus-Christ jusque dans son ombre.

Cependant Pepin repassa les Alpes, et châtia l'infidèle Astolphe [755], qui refusait d'exécuter le traité de paix. L'Église romaine ne reçut jamais un plus beau don que celui que lui fit alors ce pieux prince. Il lui donna les villes reconquises sur les Lombards, et se moqua de Copronyme qui les redemandait, lui qui n'avait pu les défendre. Depuis ce temps les empereurs furent peu reconnus dans Rome; ils y devinrent méprisables par leur faiblesse, et odieux par leurs erreurs. Pepin y fut regardé comme protecteur du peuple romain et de l'Église romaine. Cette qualité devint comme héréditaire en sa maison et aux rois de France.

Charlemagne, fils de Pepin, la soutint avec autant de courage que de piété. Le pape Adrien eut recours à lui contre Didier [772], roi des Lombards, qui avait pris plusieurs villes et menaçait toute l'Italie. Charlemagne [773] passa

[1] *Conc. Pseudo-syn. C. P. Can.* IX et XI; *col.* 523, 527.



les Alpes. Tout fléchit; Didier fut livré [774]; les rois lombards, ennemis de Rome et des papes, furent détruits; Charlemagne se fit couronner roi d'Italie, et prit le titre de roi des Français et des Lombards. En même temps il exerça dans Rome même l'autorité souveraine, en qualité de patrice, et confirma au saint-siége les donations du roi son père. Les empereurs avaient peine à résister aux Bulgares, et soutenaient vainement contre Charlemagne les Lombards dépossédés.

La querelle des images [780] durait toujours. Léon IV, fils de Copronyme, semblait d'abord s'être adouci; mais il renouvela la persécution aussitôt qu'il se crut le maître. Il mourut bientôt. Son fils Constantin, âgé de dix ans, lui succéda, et régna sous la tutelle de l'impératrice Irène, sa mère. Alors les choses commencèrent à changer de face [784]. Paul, patriarche de Constantinople, déclara, sur la fin de sa vie, qu'il avait combattu les images contre sa conscience, et se retira dans un monastère, où il déplora, en présence de l'impératrice, le malheur de l'Église de Constantinople, séparée des quatre siéges patriarcaux, et lui proposa la célébration d'un concile universel comme l'unique remède d'un si grand mal. Taraise, son successeur, soutint que la question n'avait pas été ju-

gée dans l'ordre, parce qu'on avait commencé par une ordonnance de l'empereur, qu'un concile, tenu contre les formes, avait suivie; au lieu qu'en matière de religion c'est au concile à commencer, et aux empereurs à appuyer le jugement de l'Église. Fondé sur cette raison, il n'accepta le patriarcat qu'à condition qu'on tiendrait le concile universel; il fut commencé à Constantinople [787], et continué à Nicée. Le pape y envoya ses légats; le concile des iconoclastes fut condamné; ils sont détestés comme gens qui, à l'exemple des Sarrasins, accusaient les chrétiens d'idolâtrie. On décida que les images seraient honorées en mémoire et pour l'amour des originaux; ce qui s'appelle, dans le concile, *culte relatif, adoration et salutation honoraire*, qu'on oppose *au culte suprême, et à l'adoration de latrie, ou d'entière sujétion*, que le concile réserve à Dieu seul [1]. Outre les légats du saint-siége, et la présence du patriarche de Constantinople, il y parut des légats des autres siéges patriarcaux opprimés alors par les infidèles. Quelques-uns leur ont contesté leur mission; mais ce qui n'est pas contesté, c'est que, loin de les désavouer, tous ces siéges ont accepté le concile sans qu'il y paraisse de contradiction; et il a été reçu par toute l'Église.

[1] *Conc. act.* VII; *tom.* VII *Conc. col.* 555.



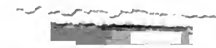
Les Français, environnés d'idolâtres ou de nouveaux chrétiens dont ils craignaient de brouiller les idées, et d'ailleurs embarrassés du terme équivoque d'adoration, hésitèrent long-temps. Parmi toutes les images, ils ne voulaient rendre d'honneur qu'à celle de la croix, absolument différente des figures, que les païens croyaient pleines de divinité. Ils conservèrent pourtant en lieu honorable, et même dans les églises, les autres images, et détestèrent les iconoclastes. Ce qui resta de diversité ne fit aucun schisme. Les Français connurent enfin que les pères de Nicée ne demandaient pour les images que le même genre de culte, toutes proportions gardées, qu'ils rendaient eux-mêmes aux reliques, au livre de l'Évangile et à la croix ; et ce concile fut honoré par toute la chrétienté sous le nom de septième concile général.

Ainsi nous avons vu les sept conciles généraux que l'Orient et l'Occident, l'Église grecque et l'Église latine reçoivent avec une égale révérence. Les empereurs convoquaient ces grandes assemblées par l'autorité souveraine qu'ils avaient sur tous les évêques, ou du moins sur les principaux, d'où dépendaient tous les autres, et qui étaient alors sujets de l'empire. Les voitures publiques leur étaient fournies par l'ordre des princes. Ils assemblaient les conciles en Orient,

où ils faisaient leur résidence, et y envoyaient ordinairement des commissaires pour maintenir l'ordre. Les évêques ainsi assemblés portaient avec eux l'autorité du Saint-Esprit et la tradition des Églises. Dès l'origine du christianisme, il y avait trois sièges principaux qui précédaient tous les autres, celui de Rome, celui d'Alexandrie et celui d'Antioche. Le concile de Nicée avait approuvé que l'évêque de la Cité sainte eût le même rang [1]. Le second et le quatrième conciles élevèrent le siège de Constantinople, et voulurent qu'il fût le second [2]. Ainsi il se fit cinq sièges, que, dans la suite des temps, on appela patriarcaux. La préséance leur était donnée dans le concile. Entre ces sièges, le siège de Rome était toujours regardé comme le premier, et le concile de Nicée régla les autres sur celui-là [3]. Il y avait aussi des évêques métropolitains, qui étaient les chefs des provinces, et qui précédaient les autres évêques. On commença assez tard à les appeler archevêques; mais leur autorité n'en était pas moins reconnue. Quand le concile était formé, on proposait l'Écriture sainte; on lisait les passages des an-

[1] *Conc. Nic. Can.* VII; *tom* II *Conc. col.* 31.

[2] *Ibid. C. P.* I. *Can.* III; *ibid. col.* 948. *Conc. Chalced. Can.* XXVIII; *tom.* IV, *col.* 769. — [3] *Ibid. Can.* VI; *ubi sup.*



ciens pères, témoins de la tradition : c'était la tradition qui interprétait l'Écriture ; on croyait que son vrai sens était celui dont les siècles passés étaient convenus, et nul ne croyait avoir droit de l'expliquer autrement. Ceux qui refusaient de se soumettre aux décisions du concile étaient frappés d'anathème. Après avoir expliqué la foi, on réglait la discipline ecclésiastique, et on dressait les canons, c'est-à-dire les règles de l'Église. On croyait que la foi ne changeait jamais, et qu'encore que la discipline pût recevoir divers changemens, selon les temps et selon les lieux, il fallait tendre, autant qu'on pouvait, à une parfaite imitation de l'antiquité. Au reste, les papes n'assistèrent que par leurs légats aux premiers conciles généraux ; mais ils en approuvèrent expressément la doctrine, et il n'y eut dans l'Église qu'une seule foi.

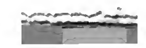
Constantin et Irène [787] firent religieusement exécuter les décrets du septième concile : mais le reste de leur conduite ne se soutint pas. Le jeune prince, à qui sa mère fit épouser une femme qu'il n'aimait point, s'emportait à des amours déshonnêtes ; et, las d'obéir aveuglément à une mère si impérieuse, il tâchait de l'éloigner des affaires où elle se maintenait malgré lui.

Alphonse-le-Chaste [793] régnait en Espagne. La continence perpétuelle que garda ce

prince lui mérita ce beau titre, et le rendit digne d'affranchir l'Espagne de l'infâme tribut de cent filles, que son oncle Maurégat avait accordé aux Maures. Soixante et dix mille de ces infidèles, tués dans une bataille, avec Mugaït, leur général, firent voir la valeur d'Alphonse.

Constantin tâchait aussi de se signaler contre les Bulgares; mais les succès ne répondaient pas à son attente. Il détruisit à la fin tout le pouvoir d'Irène [795]; et, incapable de se gouverner lui-même autant que de souffrir l'empire d'autrui, il répudia sa femme Marie, pour épouser Théodote, qui était à elle. Sa mère, irritée [796], fomenta les troubles que causa un si grand scandale. Constantin [797] périt par ses artifices. Elle gagna le peuple en modérant les impôts, et mit dans ses intérêts les moines avec le clergé, par une piété apparente. Enfin elle fut reconnue seule impératrice.

Les Romains méprisèrent ce gouvernement et se tournèrent à Charlemagne, qui subjuguait les Saxons, réprimait les Sarrasins, détruisait les hérésies, protégeait les papes, attirait au christianisme les nations infidèles, rétablissait les sciences et la discipline ecclésiastique, assemblait de fameux conciles où sa profonde doctrine était admirée, et faisait ressentir non-seulement à la France et à l'Italie, mais encore



à l'Espagne, à l'Angleterre, à la Germanie et partout, les effets de sa piété et de sa justice.

DOUZIÈME ÉPOQUE.

Charlemagne, ou l'établissement du nouvel empire.

Enfin l'an 800 de notre Seigneur, ce grand protecteur de Rome et de l'Italie, ou, pour mieux dire, de toute l'Église et de toute la chrétienté, élu empereur par les Romains sans qu'il y pensât, et couronné par le pape Léon III, qui avait porté le peuple romain à ce choix, devint le fondateur du nouvel empire et de la grandeur temporelle du saint-siège.

Voilà, Monseigneur, les douze époques que j'ai suivies dans cet abrégé. J'ai attaché à chacune d'elles les faits principaux qui en dépendent. Vous pouvez maintenant, sans beaucoup de peine, disposer, selon l'ordre des temps, les grands évènemens de l'histoire ancienne, et les ranger, pour ainsi dire, chacun sous son étendard.

Je n'ai pas oublié, dans cet abrégé, cette célèbre division que font les chronologistes de la durée du monde en sept âges. Le commence-

ment de chaque âge nous sert d'époque : si j'y en mêle quelques autres, c'est afin que les choses soient plus distinctes, et que l'ordre des temps se développe devant vous avec moins de confusion.

Quand je vous parle de l'ordre des temps, je ne prétends pas, Monseigneur, que vous vous chargiez scrupuleusement de toutes les dates; encore moins que vous entriez dans toutes les disputes des chronologistes, où le plus souvent il ne s'agit que de peu d'années. La chronologie contentieuse, qui s'arrête scrupuleusement à ces minuties, a son usage sans doute; mais elle n'est pas notre objet, et sert peu à éclairer l'esprit d'un grand prince. Je n'ai point voulu raffiner sur cette discussion des temps; et, parmi les calculs déjà faits, j'ai suivi celui qui m'a paru le plus vraisemblable, sans m'engager à le garantir.

Que dans la supputation qu'on fait des années, depuis le temps de la création jusqu'à Abraham, il faille suivre les Septante, qui font le monde plus vieux, ou l'hébreu, qui le fait plus jeune de plusieurs siècles; encore que l'autorité de l'original hébreu semble devoir l'emporter, c'est une chose si indifférente en elle-même, que l'Église, qui a suivi avec saint Jérôme la supputation de l'hébreu dans notre

Vulgate, a laissé celle des Septante dans son Martyrologe. En effet, qu'importe à l'histoire de diminuer ou de multiplier des siècles vides, où aussi bien l'on n'a rien a raconter? N'est-ce pas assez que les temps où les dates sont importantes aient des caractères fixes, et que la distribution en soit appuyée sur des fondemens certains? Et quand même dans ces temps il y aurait de la dispute pour quelques années, ce ne serait presque jamais un embarras. Par exemple, qu'il faille mettre de quelques années plus tôt ou plus tard, ou la fondation de Rome ou la naissance de Jésus-Christ, vous avez pu reconnaître que cette diversité ne fait rien à la suite des histoires ni à l'accomplissement des conseils de Dieu. Vous devez éviter les anachronismes qui brouillent l'ordre des affaires, et laisser disputer des autres entre les savans.

Je ne veux non plus charger votre mémoire du compte des olympiades, quoique les Grecs, qui s'en servent, les rendent nécessaires à fixer les temps. Il faut savoir ce que c'est, afin d'y avoir recours dans le besoin : mais, au reste, il suffira de vous attacher aux dates que je vous propose comme les plus simples et les plus suivies, qui sont celles du monde jusqu'à Rome, celles de Rome jusqu'à Jésus-Christ, et celles de Jésus-Christ dans toute la suite.

Mais le vrai dessein de cet abrégé n'est pas de vous expliquer l'ordre des temps, quoiqu'il soit absolument nécessaire pour lier toutes les histoires, et en montrer le rapport. Je vous ai dit, Monseigneur, que mon principal objet est de vous faire considérer, dans l'ordre des temps, la SUITE DU PEUPLE DE DIEU et celle DES GRANDS HOMMES.

Ces deux choses roulent ensemble dans ce grand mouvement des siècles, où elles ont, pour ainsi dire, un même cours; mais il est besoin, pour les bien entendre, de les détacher quelquefois l'une de l'autre, et de considérer tout ce qui convient à chacune d'elles.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

SECONDE PARTIE.

LA SUITE DE LA RELIGION.

CHAPITRE PREMIER.

La création, et les premiers temps.

La religion et la suite du peuple de Dieu, considérée de cette sorte, est le plus grand et le plus utile de tous les objets qu'on puisse proposer aux hommes. Il est beau de se remettre devant les yeux les états différens du peuple de Dieu, sous la loi de nature et sous les patriarches, sous Moïse et sous la loi écrite, sous David et sous les prophètes; depuis le retour de la captivité jusqu'à Jésus-Christ, et enfin sous Jésus-Christ même, c'est-à-dire sous la loi de grace et sous l'Évangile; dans les siècles qui ont attendu le Messie, et dans ceux où il a paru; dans ceux où le culte de Dieu a été réduit à un seul peuple, et dans ceux où, conformément aux anciennes prophéties, il a été répandu par toute la terre; dans ceux enfin où les hommes, encore infirmes et grossiers, ont eu besoin d'être soutenus par des récompenses et des châtimens temporels; et dans ceux où les fidèles, mieux instruits, ne doivent plus vivre que par la foi,

attachés aux biens éternels, et souffrant, dans l'espérance de les posséder, tous les maux qui peuvent exercer leur patience.

Assurément, Monseigneur, on ne peut rien concevoir qui soit plus digne de Dieu, que de s'être premièrement choisi un peuple qui fût un exemple palpable de son éternelle providence ; un peuple dont la bonne ou la mauvaise fortune dépendît de la piété, et dont l'état rendît témoignage à la sagesse et à la justice de celui qui le gouvernait. C'est par où Dieu a commencé, et c'est ce qu'il a fait voir dans le peuple juif. Mais, après avoir établi par tant de preuves sensibles ce fondement immuable, que lui seul conduit à sa volonté tous les évènemens de la vie présente, il était temps d'élever les hommes à de plus hautes pensées, et d'envoyer Jésus-Christ, à qui il était réservé de découvrir au nouveau peuple ramassé de tous les peuples du monde, les secrets de la vie future.

Vous pourrez suivre aisément l'histoire de ces deux peuples, et remarquer comme Jésus-Christ fait l'union de l'un et de l'autre, puisque, ou attendu, ou donné, il a été dans tous les temps la consolation et l'espérance des enfans de Dieu.

Voilà donc la religion toujours uniforme, ou

plutôt toujours la même dès l'origine du monde : on y a toujours reconnu le même Dieu, comme auteur, et le même Christ, comme sauveur du genre humain.

Ainsi vous verrez qu'il n'y a rien de plus ancien parmi les hommes que la religion que vous professez, et que ce n'est pas sans raison que vos ancêtres ont mis leur plus grande gloire à en être les protecteurs.

Quel témoignage n'est-ce pas de sa vérité, de voir que, dans les temps où les histoires profanes n'ont à nous conter que des fables, ou tout au plus des faits confus et à demi-oubliés, l'Écriture, c'est-à-dire, sans contestation, le plus ancien livre qui soit au monde, nous ramène par tant d'évènemens précis, et par la suite même des choses, à leur véritable principe, c'est-à-dire à Dieu qui a tout fait ; et nous marque si distinctement la création de l'univers, celle de l'homme en particulier, le bonheur de son premier état, les causes de ses misères et de ses faiblesses, la corruption du monde et le déluge, l'origine des arts et celle des nations, la distribution des terres, enfin la propagation du genre humain, et d'autres faits de même importance dont les histoires humaines ne parlent qu'en confusion, et nous obligent à chercher ailleurs les sources certaines ?

Que si l'antiquité de la religion lui donne tant d'autorité, sa suite, continuée sans interruption et sans altération durant tant de siècles, et malgré tant d'obstacles survenus, fait voir manifestement que la main de Dieu la soutient.

Qu'y a-t-il de plus merveilleux que de la voir toujours subsister sur les mêmes foudemens dès les commencemens du monde, sans que ni l'idolâtrie et l'impiété qui l'environnaient de toutes parts, ni les tyrans qui l'ont persécutée, ni les hérétiques et les infidèles qui ont tâché de la corrompre, ni les lâches qui l'ont trahie, ni ses sectateurs indignes qui l'ont déshonorée par leurs crimes, ni enfin la longueur du temps, qui seule suffit pour abattre toutes les choses humaines, aient jamais été capables, je ne dis pas de l'éteindre, mais de l'altérer ?

Si maintenant nous venons à considérer quelle idée cette religion, dont nous révérons l'antiquité, nous donne de son objet, c'est-à dire du premier être, nous avouerons qu'elle est au-dessus de toutes les pensées humaines, et digne d'être regardée comme venue de Dieu même.

Le Dieu qu'ont toujours servi les Hébreux et les chrétiens n'a rien de commun avec les divinités pleines d'imperfection, et même de vice, que le reste du monde adorait. Notre Dieu est un, infini, parfait, seul digne de venger les

crimes et de couronner la vertu, parce qu'il est seul la sainteté même.

Il est infiniment au-dessus de cette cause première et de ce premier moteur que les philosophes ont connu, sans toutefois l'adorer. Ceux d'entre eux qui ont été le plus loin, nous ont proposé un Dieu qui, trouvant une matière éternelle et existante par elle-même aussi bien que lui, l'a mise en œuvre, et l'a façonnée comme un artisan vulgaire, contraint dans son ouvrage par cette matière et par ses dispositions qu'il n'a pas faites ; sans jamais pouvoir comprendre que si la matière est d'elle-même, elle n'a pas dû attendre sa perfection d'une main étrangère, et que si Dieu est infini et parfait, il n'a eu besoin, pour faire tout ce qu'il voulait, que de lui-même et de sa volonté toute-puissante. Mais le Dieu de nos pères, le Dieu d'Abraham, le Dieu dont Moïse nous a écrit les merveilles, n'a pas seulement arrangé le monde ; il l'a fait tout entier dans sa matière et dans sa forme. Avant qu'il eût donné l'être, rien ne l'avait que lui seul. Il nous est représenté comme celui qui fait tout, et qui fait tout par sa parole; tant à cause qu'il fait tout par raison, qu'à cause qu'il fait tout sans peine, et que pour faire de si grands ouvrages il ne lui en coûte qu'un seul mot, c'est-à-dire qu'il ne lui en coûte que de le vouloir.

Et pour suivre l'histoire de la création, puisque nous l'avons commencée, Moïse nous a enseigné que ce puissant architecte, à qui les choses coûtent si peu, a voulu les faire à plusieurs reprises, et créer l'univers en six jours, pour montrer qu'il n'agit pas avec une nécessité, ou par une impétuosité aveugle, comme se le sont imaginé quelques philosophes. Le soleil jette d'un seul coup, sans se retenir, tout ce qu'il a de rayons : mais Dieu, qui agit par intelligence et avec une souveraine liberté, applique sa vertu où il lui plaît, et autant qu'il lui plaît; et comme, en faisant le monde par sa parole, il montre que rien ne le peine; en le faisant à plusieurs reprises, il fait voir qu'il est le maître de sa matière, de son action, de toute son entreprise, et qu'il n'a, en agissant, d'autre règle que sa volonté toujours droite par elle-même.

Cette conduite de Dieu nous fait voir aussi que tout sort immédiatement de sa main. Les peuples et les philosophes qui ont cru que la terre mêlée avec l'eau, et aidée, si vous le voulez, de la chaleur du soleil, avait produit d'elle-même, par sa propre fécondité, les plantes et les animaux, se sont trop grossièrement trompés. L'Écriture nous a fait entendre que les élémens sont stériles si la parole de Dieu ne les rend féconds. Ni la terre, ni l'eau, ni l'air, n'au-

raient jamais eu les plantes ni les animaux que nous y voyons, si Dieu, qui en avait fait et préparé la matière, ne l'avait encore formée par sa volonté toute-puissante, et n'avait donné à chaque chose les semences propres pour se multiplier dans tous les siècles.

Ceux qui voient les plantes prendre leur naissance et leur accroissement par la chaleur du soleil, pourraient croire qu'il en est le créateur. Mais l'Écriture nous fait voir la terre revêtue d'herbes et de toute sorte de plantes avant que le soleil ait été créé, afin que nous concevions que tout dépend de Dieu seul.

Il a plu à ce grand ouvrier de créer la lumière avant même que de la réduire à la forme qu'il lui a donnée dans le soleil et dans les astres; parce qu'il voulait nous apprendre que ces grands et magnifiques luminaires, dont on nous a voulu faire des divinités, n'avaient par eux-mêmes ni la matière précieuse et éclatante dont ils ont été composés, ni la forme admirable à laquelle nous les voyons réduits.

Enfin le récit de la création, tel qu'il est fait par Moïse, nous découvre ce grand secret de la véritable philosophie, qu'en Dieu seul réside la fécondité et la puissance absolue. Heureux, sage, tout-puissant, seul suffisant à lui-même, il agit sans nécessité comme il agit sans besoin; jamais

contraint ni embarrassé par sa matière, dont il fait ce qu'il veut parce qu'il lui a donné par sa seule volonté le fond de son être. Par ce droit souverain il la tourne, il la façonne, il la meut sans peine; tout dépend immédiatement de lui; et si, selon l'ordre établi dans la nature, une chose dépend de l'autre, par exemple la naissance et l'accroissement des plantes, de la chaleur du soleil, c'est à cause que ce même Dieu, qui a fait toutes les parties de l'univers, a voulu les lier les unes aux autres, et faire éclater sa sagesse par ce merveilleux enchaînement.

Mais tout ce que nous enseigne l'Écriture sainte sur la création de l'univers n'est rien en comparaison de ce qu'elle dit de la création de l'homme.

Jusqu'ici Dieu avait fait tout en commandant: « Que la lumière soit; que le firmament s'étende au milieu des eaux; que les eaux se retirent; que la terre soit découverte et qu'elle germe; qu'il y ait de grands luminaires qui partagent le jour et la nuit; que les oiseaux et les poissons sortent du sein des eaux; que la terre produise les animaux selon leurs espèces différentes [1]. » Mais quand il s'agit de produire l'homme, Moïse lui fait tenir un nouveau langage: « Faisons

[1] *Gen.* I, 3, etc.

l'homme, dit-il[1], à notre image et ressemblance. »

Ce n'est plus cette parole impérieuse et dominante, c'est une parole plus douce, quoique non moins efficace. Dieu tient conseil en lui-même; Dieu s'excite lui-même, comme pour nous faire voir que l'ouvrage qu'il va entreprendre surpasse tous les ouvrages qu'il avait faits jusqu'alors.

Faisons l'homme. Dieu parle en lui-même; il parle à quelqu'un qui fait comme lui, à quelqu'un dont l'homme est la créature et l'image; il parle à un autre lui-même; il parle à celui par qui toutes choses ont été faites, à celui qui dit dans son Évangile : « Tout ce que le Père fait, le Fils le fait semblablement[2]. » En parlant à son Fils, ou avec son Fils, il parle en même temps avec l'Esprit tout-puissant, égal et coéternel à l'un et à l'autre.

C'est une chose inouie dans tout le langage de l'Écriture, qu'un autre que Dieu ait parlé de lui-même en nombre pluriel : *faisons.* Dieu même, dans l'Écriture, ne parle ainsi que deux ou trois fois, et ce langage extraordinaire commence à paraître lorsqu'il s'agit de créer l'homme.

[1] *Gen.* 26.
[2] *Joan.* v, 19.

Quand Dieu change de langage et, en quelque façon, de conduite, ce n'est pas qu'il change en lui-même ; mais il nous montre qu'il va commencer, suivant des conseils éternels, un nouvel ordre de choses.

Ainsi l'homme, si fort élevé au-dessus des autres créatures dont Moïse nous avait décrit la génération, est produit d'une façon toute nouvelle. La Trinité commence à se déclarer en faisant la créature raisonnable, dont les opérations intellectuelles sont une image imparfaite de ces éternelles opérations par lesquelles Dieu est fécond en lui-même.

La parole du conseil, dont Dieu se sert, marque que la créature qui va être faite est la seule qui peut agir par conseil et par intelligence. Tout le reste n'est pas moins extraordinaire. Jusque-là nous n'avions point vu, dans l'histoire de la Genèse, le doigt de Dieu appliqué sur une matière corruptible. Pour former le corps de l'homme, lui-même prend de la terre [1]; et cette terre, arrangée sous une telle main, reçoit la plus belle figure qui eût encore paru dans le monde. L'homme a la taille droite, la tête élevée, les regards tournés vers le ciel; et cette conformation, qui lui est particulière, lui montre son origine et le lieu où il doit tendre.

[1] *Gen.* II, 7.



Cette attention particulière, qui paraît en Dieu quand il fait l'homme, nous montre qu'il a pour lui un égard particulier, quoique d'ailleurs tout soit conduit immédiatement par sa sagesse.

Mais la manière dont il a produit l'ame est beaucoup plus merveilleuse; il ne la tire point de la matière; il l'inspire d'en haut; c'est un souffle de vie qui vient de lui-même.

Quand il créa les bêtes, il dit : « Que l'eau produise les poissons ; » et il créa de cette sorte les monstres marins, et toute ame vivante et mouvante qui devait remplir les eaux. Il dit encore : « Que la terre produise toute ame vivante, les bêtes à quatre pieds et les reptiles [1]. »

C'est ainsi que devaient naître ces ames vivantes d'une vie brute et bestiale, à qui Dieu ne donne pour toute action que des mouvemens dépendans du corps. Dieu les tire du sein des eaux et de la terre; mais cette ame dont la vie devait être une imitation de la sienne, qui devait vivre comme lui de raison et d'intelligence, qui lui devait être unie en le contemplant et en l'aimant, et qui pour cette raison était faite à son image, ne pouvait être tirée de la matière. Dieu, en façonnant la matière, peut bien for-

[1] *Gen.* I, 20, 24.

mer un beau corps ; mais en quelque sorte qu'il la tourne et la façonne, jamais il n'y trouvera son image et sa ressemblance. L'ame faite à son image, et qui peut être heureuse en le possédant, doit être produite par une nouvelle création : elle doit venir d'en haut; et c'est ce que signifie *ce souffle de vie* [1], que Dieu tire de sa bouche.

Souvenons-nous que Moïse propose aux hommes charnels, par des images sensibles, des vérités pures et intellectuelles. Ne croyons pas que Dieu souffle à la manière des animaux. Ne croyons pas que notre ame soit un air subtil, ni une vapeur déliée. Le souffle que Dieu inspire, et qui porte en lui-même l'image de Dieu, n'est ni air ni vapeur. Ne croyons pas que notre ame soit une portion de la nature divine, comme l'ont rêvé quelques philosophes. Dieu n'est pas un tout qui se partage. Quand Dieu aurait des parties, elles ne seraient pas faites; car le créateur, l'être incréé, ne serait pas composé de créatures. L'ame est faite, et tellement faite, qu'elle n'est rien de la nature divine ; mais seulement une chose faite à l'image et ressemblance de la nature divine; une chose qui doit toujours demeurer unie à celui qui l'a formée,

[1] *Gen.* II, 7.

c'est ce que veut dire ce souffle divin ; c'est ce: que nous représente cet esprit de vie.

Voilà donc l'homme formé. Dieu forme encore de lui la compagne qu'il veut lui donner. Tous les hommes naissent d'un seul mariage, afin d'être à jamais, quelque dispersés et multipliés qu'ils soient, une seule et même famille.

Nos premiers parens, ainsi formés, sont mis dans ce jardin délicieux qui s'appelle le Paradis ; Dieu se devait à lui-même de rendre son image heureuse.

Il donne un précepte à l'homme, pour lui faire sentir qu'il a un maître ; un précepte attaché à une chose sensible, parce que l'homme était fait avec des sens; un précepte aisé, parce qu'il voulait lui rendre la vie commode tant qu'elle serait innocente.

L'homme ne garde pas un commandement d'une si facile observance ; il écoute l'esprit tentateur, et il s'écoute lui-même, au lieu d'écouter Dieu uniquement ; sa perte est inévitable : mais il la faut considérer dans son origine aussi bien que dans ses suites.

Dieu avait fait au commencement ses anges, esprits purs et séparés de toute matière. Lui, qui ne fait rien que de bon, les avait tous créés dans la sainteté ; et ils pouvaient assurer leur félicité en se donnant volontairement à leur

Créateur. Mais tout ce qui est tiré du néant est défectueux. Une partie de ces anges se laissa séduire à l'amour-propre. Malheur à la créature qui se plaît en elle-même, et non pas en Dieu ! elle perd en un moment tous ses dons. Étrange effet du péché, ces esprits lumineux devinrent esprits de ténèbres ; ils n'eurent plus de lumières qui ne se tournassent en ruses malicieuses. Une maligne envie prit en eux la place de la charité ; leur grandeur naturelle ne fut plus qu'orgueil ; leur félicité fut changée en la triste consolation de se faire des compagnons dans leur misère ; et leurs bienheureux exercices au misérable emploi de tenter les hommes. Le plus parfait de tous, et qui avait aussi été le plus superbe, se trouva le plus malfaisant, comme le plus malheureux. L'homme, *que Dieu avait mis un peu au-dessous des anges* [1], en l'unissant à un corps, devint à un esprit si parfait un objet de jalousie ; il voulut l'entraîner dans sa rébellion, pour ensuite l'envelopper dans sa perte. Les créatures spirituelles avaient, comme Dieu même, des moyens sensibles pour communiquer avec l'homme qui leur était semblable dans sa partie principale. Les mauvais esprits, dont Dieu voulait se servir pour éprouver la fidélité du

[1] *Psal.* VIII, 6.

genre humain, n'avaient pas perdu le moyen d'entretenir ce commerce avec notre nature, non plus qu'un certain empire qui leur avait été donné d'abord sur la créature corporelle. Le démon usa de ce pouvoir contre nos premiers parens. Dieu permit qu'il leur parlât en la forme d'un serpent, comme la plus convenable à représenter la malignité avec le supplice de cet esprit malfaisant, ainsi qu'on le verra dans la suite Il ne craint point de leur faire horreur sous cette figure. Tous les animaux avaient été également amenés aux pieds d'Adam pour en recevoir un nom convenable, et reconnaître le souverain que Dieu leur avait donné [1]. Ainsi aucun des animaux ne causait de l'horreur à l'homme, parce que, dans l'état où il était, aucun ne lui pouvait nuire.

Écoutons maintenant comment le démon lui parla, et pénétrons le fond de ses artifices. Il s'adresse à Ève, comme à la plus faible : mais en la personne d'Ève il parle à son mari aussi bien qu'à elle : « Pourquoi Dieu vous a-t-il fait cette défense [2] ? » S'il vous a fait raisonnables, vous devez savoir la raison de tout : ce fruit n'est pas un poison ; « Vous n'en mourrez pas[3]. » Voilà par où commence l'esprit de révolte. On

[1] *Gen.* II, 19, 20.— [2] *Ibid.* III, 1.—[3] *Ibid.* II, 4.

En même temps tout change pour lui. La terre ne lui rit plus comme auparavant; il n'en aura plus rien que par un travail opiniâtre; le ciel n'a plus cet air serein; les animaux qui lui étaient tous, jusqu'aux plus odieux et aux plus farouches, un divertissement innocent, prennent pour lui des formes hideuses; Dieu, qui avait tout fait pour son bonheur, lui tourne en un moment tout en supplice. Il se fait peine à lui-même, lui qui s'était tant aimé. La rébellion de ses sens lui fait remarquer en lui je ne sais quoi de honteux[1]. Ce n'est plus ce premier ouvrage du Créateur où tout était beau; le péché a fait un nouvel ouvrage qu'il faut cacher. L'homme ne peut plus supporter sa honte, et voudrait pouvoir la couvrir à ses propres yeux. Mais Dieu lui devient encore plus insupportable. Ce grand Dieu, qui l'avait fait à sa ressemblance, et qui lui avait donné des sens comme un secours nécessaire à son esprit, se plaisait à se montrer à lui sous une forme sensible: l'homme ne peut plus souffrir sa présence. Il cherche le fond des forêts[2] pour se dérober à celui qui faisait auparavant tout son bonheur. Sa conscience l'accuse avant que Dieu parle. Ses malheureuses excuses achèvent de le con-

[1] *Gen.* III, 7. — [2] *Ibid.* III, 8.

fondre. Il faut qu'il meure ; le remède d'immortalité lui est ôté ; et une mort plus affreuse, qui est celle de l'ame, lui est figurée par cette mort corporelle à laquelle il est condamné.

Mais voici notre sentence prononcée dans la sienne. Dieu, qui avait résolu de récompenser son obéissance dans toute sa postérité, aussitôt qu'il s'est révolté, le condamne, et le frappe non-seulement en sa personne, mais encore dans tous ses enfans, comme dans la plus vive et la plus chère partie de lui-même : nous sommes tous maudits dans notre principe, notre naissance est gâtée et infectée dans sa source.

N'examinons point ici ces règles terribles de la justice divine, par lesquelles la race humaine est maudite dans son origine. Adorons les jugemens de Dieu, qui regarde tous les hommes comme un seul homme dans celui dont il veut tous les faire sortir. Regardons-nous aussi comme dégradés dans notre père rebelle, comme flétris à jamais par la sentence qui le condamne, comme bannis avec lui, et exclus du paradis où il devait nous faire naître.

Les règles de la justice humaine nous peuvent aider à entrer dans les profondeurs de la justice divine, dont elles sont une ombre : mais elles ne peuvent pas nous découvrir le fond de cet abîme. Croyons que la justice aussi bien que la

miséricorde de Dieu ne veulent pas être mesurées sur celles des hommes, et qu'elles ont toutes deux des effets bien plus étendus et bien plus intimes.

Mais pendant que les rigueurs de Dieu sur le genre humain nous épouvantent, admirons comme il tourne nos yeux vers un objet plus agréable, en nous découvrant notre délivrance future dès le jour de notre perte. Sous la figure du serpent [1], dont le rampement tortueux était une vive image des dangereuses insinuations et des détours fallacieux de l'esprit malin, Dieu fait voir à Ève, notre mère, le caractère odieux et tout ensemble le juste supplice de son ennemi vaincu. Le serpent devait être le plus haï de tous les animaux, comme le démon est la plus maudite de toutes les créatures. Comme le serpent rampe sur sa poitrine, le démon, justement précipité du ciel où il avait été créé, ne se peut plus relever. La terre, dont il est dit que le serpent se nourrit, signifie les basses pensées que le démon nous inspire; lui-même il ne pense rien que de bas, puisque toutes ses pensées ne sont que péché. Dans l'inimitié éternelle entre toute la race humaine et le démon, nous apprenons que la victoire nous sera donnée,

[1] *Gen.* III, 14, 15.

puisqu'on nous y montre une semence bénite par laquelle notre vainqueur devait avoir *la tête écrasée*, c'est-à-dire devait voir son orgueil dompté, et son empire abattu par toute la terre.

Cette semence bénite était Jésus-Christ, fils d'une vierge, ce Jésus-Christ en qui seul Adam n'avait point péché, parce qu'il devait sortir d'Adam d'une manière divine, conçu non de l'homme, mais du Saint-Esprit. C'était donc par ce divin germe, ou par la femme qui le produirait, selon les diverses leçons de ce passage, que la perte du genre humain devait être réparée, et la puissance ôtée au prince du monde, *qui ne trouve rien du sien en Jésus-Christ* [1].

Mais avant que de nous donner le Sauveur, il fallait que le genre humain connût, par une longue expérience, le besoin qu'il avait d'un tel secours. L'homme fut donc laissé à lui-même; ses inclinations se corrompirent, ses débordemens allèrent à l'excès, et l'iniquité couvrit toute la face de la terre.

Alors Dieu médita une vengeance dont il voulut que le souvenir ne s'éteignît jamais parmi les hommes; c'est celle du déluge universel, dont en effet la mémoire dure encore dans toutes les nations, aussi bien que celle des crimes qui l'ont attiré.

[1] *Joan.* xiv, 30.

Que les hommes ne pensent plus que le monde va tout seul, et que ce qui a été sera toujours comme de lui-même. Dieu, qui a tout fait, et par qui tout subsiste, va noyer tous les animaux avec tous les hommes, c'est-à-dire qu'il va détruire la plus belle partie de son ouvrage.

Il n'avait besoin que de lui-même pour détruire ce qu'il avait fait d'une parole : mais il trouve plus digne de lui de faire servir ses créatures d'instrument à sa vengeance ; et il appelle les eaux pour ravager la terre couverte de crimes.

Il s'y trouva pourtant un homme juste. Dieu, avant que de le sauver du déluge des eaux, l'avait préservé, par sa grace, du déluge de l'iniquité. Sa famille fut réservée pour repeupler la terre, qui n'allait plus être qu'une immense solitude. Par les soins de cet homme juste, Dieu sauve les animaux, afin que l'homme entende qu'ils sont faits pour lui, et qu'il s'en serve pour la gloire de leur Créateur.

* Il fait plus; et, comme s'il se repentait d'avoir exercé sur le genre humain une justice si rigoureuse, il promet solennellement de n'envoyer jamais de déluge pour inonder toute la terre : et il daigna faire ce traité, non-seulement avec *les hommes,* mais encore avec *tous*

* *Cet alinéa est une addition nouvelle*

les animaux, tant de la terre que de l'air[1], pour montrer que sa providence s'étend sur tout ce qui a vie. L'arc-en-ciel parut alors : Dieu en choisit les couleurs si douces et si agréablement diversifiées sur un nuage rempli d'une bénigne rosée, plutôt que d'une pluie incommode, pour être un témoignage éternel que les pluies qu'il enverrait dorénavant ne feraient jamais d'inondation universelle. Depuis ce temps, l'arc-en-ciel paraît dans les célestes visions comme un des principaux ornemens du trône de Dieu[2], et y porte une impression de ses miséricordes.

Le monde se renouvelle, et la terre sort encore une fois du sein des eaux : mais dans ce renouvellement, il demeure une impression éternelle de la vengeance divine. Jusqu'au déluge toute la nature était plus forte et plus vigoureuse ; par cette immense quantité d'eaux que Dieu amena sur la terre, et par le long séjour qu'elles y firent, les sucs qu'elle enfermait furent altérés ; l'air chargé d'une humidité excessive fortifia les principes de la corruption ; et la première constitution de l'univers se trouvant affaiblie, la vie humaine, qui se poussait jusques à près de mille ans, se diminua peu à peu ; les herbes et les fruits n'eurent plus leur

[1] *Gen.* IX, 9, 10, etc.—[2] *Ezech.* I, 28; *Apocal.* IV, 3.

première force, et il fallut donner aux hommes une nourriture plus substantielle dans la chair des animaux [1].

Ainsi devaient disparaître et s'effacer peu à peu les restes de la première institution ; et la nature changée avertissait l'homme que Dieu n'était plus le même pour lui depuis qu'il avait été irrité par tant de crimes.

Au reste, cette longue vie des premiers hommes, marquée dans les annales du peuple de Dieu, n'a pas été inconnue aux autres peuples, et leurs anciennes traditions en ont conservé la mémoire [2]. La mort qui s'avançait fit sentir aux hommes une vengeance plus prompte ; et, comme tous les jours ils s'enfonçaient de plus en plus dans le crime, il fallait qu'ils fussent aussi, pour ainsi parler, tous les jours plus enfoncés dans leur supplice.

Le seul changement des viandes leur pouvait marquer combien leur état allait s'empirant, puisqu'en devenant plus faibles ils devenaient en même temps plus voraces et plus sanguinaires.

Avant le temps du déluge, la nourriture que

[1] *Gen.* IX, 3.

[2] *Maneth. Beros. Hestiæ. Nic. Damas. et al. apud Joseph.* Ant. *lib.* I, *c.* 4, *al.* 3. *Hesiod.* Op et dies.

les hommes prenaient sans violence dans les fruits qui tombaient d'eux-mêmes, et dans les herbes qui aussi bien séchaient si vite, était sans doute quelque reste de la première innocence, et de la douceur à laquelle nous étions formés. Maintenant pour nous nourrir il faut répandre du sang, malgré l'horreur qu'il nous cause naturellement ; et tous les raffinemens dont nous nous servons pour couvrir nos tables suffisent à peine à nous déguiser les cadavres qu'il nous faut manger pour nous assouvir.

Mais ce n'est là que la moindre partie de nos malheurs. La vie déjà raccourcie s'abrège encore par les violences qui s'introduisent dans le genre humain. L'homme, qu'on voyait dans les premiers temps épargner la vie des bêtes, s'est accoutumé à n'épargner plus la vie de ses semblables. C'est en vain que Dieu défendit, aussitôt après le déluge, de verser le sang humain ; en vain, pour sauver quelque vestige de la première douceur de notre nature, et permettant de manger la chair des bêtes, il en avait réservé le sang [1]. Les meurtres se multiplièrent sans mesure. Il est vrai qu'avant le déluge Caïn avait sacrifié son frère à sa jalousie [2]. Lamech, sorti de Caïn, avait fait le second meurtre [3] ; et on

[1] *Gen.* IX, 4.—[2] *Ibid.* IV, 8.—[3] *Ibid.* 23.



peut croire qu'il s'en fit d'autres après ces damnables exemples. Mais les guerres n'étaient pas encore inventées. Ce fut après le déluge que parurent ces ravageurs de provinces, que l'on a nommés conquérans, qui, poussés par la seule gloire du commandement, ont exterminé tant d'innocens. Nemrod, maudit rejeton de Cham maudit par son père, commença à faire la guerre seulement pour s'établir un empire [1]. Depuis ce temps, l'ambition s'est jouée, sans aucune borne, de la vie des hommes; ils en sont venus à ce point de s'entretuer sans se haïr; le comble de la gloire et le plus beau de tous les arts a été de se tuer les uns les autres.

* Cent ans ou environ après le déluge, Dieu frappa le genre humain d'un autre fléau par la division des langues. Dans la dispersion qui se devait faire de la famille de Noé par toute la terre habitable, c'était encore un lien de la société, que la langue qu'avaient parlée les premiers hommes, et qu'Adam avait apprise à ses enfans, demeurât commune. Mais ce reste de l'ancienne concorde périt à la tour de Babel: soit que les enfans d'Adam, toujours incrédules, n'eussent pas donné assez de croyance à la

[1] *Gen.* x, 9.

* *Cet alinéa est une addition nouvelle.*

promesse de Dieu, qui les avait assurés qu'on ne verrait plus de déluge, et qu'ils se soient préparé un refuge contre un semblable accident, dans la solidité et dans la hauteur de ce superbe édifice, ou qu'ils n'aient eu pour objet que de rendre leur nom immortel par ce grand ouvrage, avant que de se séparer, ainsi qu'il est marqué dans la Genèse [1]; Dieu ne leur permit pas de le porter, comme ils l'espéraient, jusqu'aux nues; ni de menacer, pour ainsi dire, le ciel par l'élévation de ce hardi bâtiment; et il mit la confusion parmi eux, en leur faisant oublier leur premier langage. Là donc ils commencèrent à se diviser en langues et en nations. Le nom de Babel, qui signifie confusion, demeura à la tour, en témoignage de ce désordre, et pour être un monument éternel au genre humain, que l'orgueil est la source de la division et du trouble parmi les hommes.

Voilà les commencemens du monde, tels que l'histoire de Moïse nous les représente; commencemens heureux d'abord, pleins ensuite de maux infinis; par rapport à Dieu qui fait tout, toujours admirables; tels enfin que nous apprenons, en les repassant dans notre esprit, à considérer l'univers et le genre humain toujours

[1] *Gen.* XI, 4, 7.

sous la main du Créateur, tiré du néant par sa parole, conservé par sa bonté, gouverné par sa sagesse, puni par sa justice, délivré par sa miséricorde, et toujours assujéti à sa puissance.

Ce n'est pas ici l'univers tel que l'ont conçu les philosophes; formé, selon quelques-uns, par un concours fortuit des premiers corps; ou qui, selon les plus sages, a fourni sa matière à son auteur; qui par conséquent n'en dépend ni dans le fond de son être, ni dans son premier état, et qui l'astreint à certaines loi que lui-même ne peut violer.

Moïse, et nos anciens pères dont Moïse a recueilli les traditions, nous donnent d'autres pensées. Le Dieu qu'il nous a montré a bien une autre puissance : il peut faire et défaire ainsi qu'il lui plaît; il donne des lois à la nature, et les renverse quand il veut.

Si, pour se faire connaître dans le temps que la plupart des hommes l'avaient oublié, il a fait des miracles étonnans, et a forcé la nature à sortir de ses lois les plus constantes, il a continué par-là à montrer qu'il en était le maître absolu, et que sa volonté est le seul lien qui entretient l'ordre du monde.

C'est justement ce que les hommes avaient oublié; la stabilité d'un si bel ordre ne servait plus qu'à leur persuader que cet ordre avait

toujours été, et qu'il était de soi-même ; par où ils étaient portés à adorer ou le monde en général, ou les astres, les élémens, et enfin tous ces grands corps qui le composent. Dieu donc a témoigné au genre humain une bonté digne de lui, en renversant dans des occasions éclatantes cet ordre, qui non-seulement ne les frappait plus parce qu'ils y étaient accoutumés, mais encore qui les portait, tant ils étaient aveuglés, à imaginer hors de Dieu l'éternité et l'indépendance.

L'histoire du peuple de Dieu, attestée par sa propre suite, et par la religion tant de ceux qui l'ont écrite que de ceux qui l'ont conservée avec tant de soin, a gardé comme dans un fidèle registre la mémoire de ces miracles, et nous donne par-là l'idée véritable de l'empire suprême de Dieu, maître tout puissant de ses créatures, soit pour les tenir sujettes aux lois générales qu'il a établies, soit pour leur en donner d'autres quand il juge qu'il est nécessaire de réveiller par quelque coup surprenant le genre humain endormi.

Voilà le Dieu que Moïse nous a proposé dans ses écrits comme le seul qu'il fallait servir ; voilà le Dieu que les patriarches ont adoré avant Moïse ; en un mot, le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, à qui notre père Abraham a bien voulu immoler son fils unique, dont Melchisé-

dech, figure de Jésus-Christ, était le pontife; à qui notre père Noé a sacrifié en sortant de l'arche; que le juste Abel avait reconnu en lui offrant ce qu'il avait de plus précieux; que Seth, donné à Adam à la place d'Abel, avait fait connaître à ses enfans, appelés aussi les enfans de Dieu; qu'Adam même avait montré à ses descendans comme celui des mains duquel il s'était vu récemment sorti, et qui seul pouvait mettre fin aux maux de sa malheureuse postérité.

La belle philosophie, que celle qui nous donne des idées si pures de l'auteur de notre être! La belle tradition, que celle qui nous conserve la mémoire de ses œuvres magnifiques! Que le peuple de Dieu est saint, puisque, par une suite non interrompue depuis l'origine du monde jusqu'à nos jours, il a toujours conservé une tradition et une philosophie si sainte!

CHAPITRE II.

Abraham et les patriarches.

Mais comme le peuple de Dieu a pris, sous le patriarche Abraham, une forme plus réglée, il est nécessaire, Monseigneur, de vous arrêter un peu sur ce grand homme.

Il naquit environ trois cent cinquante ans

après le déluge, dans un temps où la vie humaine, quoique réduite à des bornes plus étroites, était encore très longue. Noé ne faisait que de mourir ; Sem, son fils aîné, vivait encore ; et Abraham a pu passer avec lui presque toute sa vie.

Représentez-vous donc le monde encore nouveau, et encore pour ainsi dire tout trempé des eaux du déluge, lorsque les hommes, si près de l'origine des choses, n'avaient besoin, pour connaître l'unité de Dieu et le service qui lui était dû, que de la tradition qui s'en était conservée depuis Adam et depuis Noé ; tradition d'ailleurs si conforme aux lumières de la raison, qu'il semblait qu'une vérité si claire et si importante ne pût jamais être obscurcie ni oubliée parmi les hommes. Tel est le premier état de la religion, qui dure jusqu'à Abraham, où, pour connaître les grandeurs de Dieu, les hommes n'avaient à consulter que leur raison et leur mémoire.

Mais la raison était faible et corrompue ; et, à mesure qu'on s'éloignait de l'origine des choses, les hommes brouillaient les idées qu'ils avaient reçues de leurs ancêtres. Les enfans indociles ou mal appris n'en voulaient plus croire leurs grands-pères décrépits, qu'ils ne connaissaient qu'à peine après tant de générations ; le sens humain abruti ne pouvait plus s'élever aux

choses intellectuelles; et les hommes ne voulant plus adorer que ce qu'ils voyaient : l'idolâtrie se répandait par tout l'univers.

L'esprit qui avait trompé le premier homme goûtait alors tout le fruit de sa séduction et voyait l'effet entier de cette parole : « Vous serez comme des dieux. » Dès le moment qu'il la proféra, il songeait à confondre en l'homme l'idée de Dieu avec celle de la créature, et à diviser un nom dont la majesté consiste à être incommunicable. Son projet lui réussissait. Les hommes, ensevelis dans la chair et dans le sang, avaient pourtant conservé une idée obscure de la puissance divine, qui se soutenait par sa propre force, mais qui, brouillée avec les images venues par leurs sens, leurs faisait adorer toutes les choses où il paraissait quelque activité et quelque puissance. Ainsi le soleil et les astres qui se faisaient sentir de si loin, le feu et les élémens dont les effets étaient si universels, furent les premiers objets de l'adoration publique. Les grands rois, les grands conquérans qui pouvaient tout sur la terre, et les auteurs des inventions utiles à la vie humaine, eurent bientôt après les honneurs divins. Les hommes portèrent la peine de s'être soumis à leurs sens; les sens décidèrent de tout, et firent, malgré la raison, tous les dieux qu'on adora sur la terre.

Que l'homme parut alors éloigné de sa première institution, et que l'image de Dieu y était gâtée! Dieu pouvait-il l'avoir fait avec ces perverses inclinations qui se déclaraient tous les jours de plus en plus? et cette pente prodigieuse qu'il avait à s'assujétir à toute autre chose qu'à son Seigneur naturel, ne montrait-elle pas trop visiblement la main étrangère par laquelle l'œuvre de Dieu avait été si profondément altérée dans l'esprit humain, qu'à peine pouvait-on y en reconnaître quelque trace? Poussé par cette aveugle impression qui le dominait, il s'enfonçait dans l'idolâtrie, sans que rien le pût retenir. Un si grand mal faisait des progrès étranges. De peur qu'il n'infectât tout le genre humain, et n'éteignît tout-à-fait la connaissance de Dieu, ce grand Dieu appela d'en haut son serviteur Abraham, dans la famille duquel il voulait établir son culte, et conserver l'ancienne croyance tant de la création de l'univers que de la providence particulière avec laquelle il gouverne les choses humaines.

Abraham a toujours été célèbre dans l'Orient. Ce n'est pas seulement les Hébreux qui le regardent comme leur père; les Iduméens se glorifient de la même origine. Ismaël, fils d'Abraham, est connu parmi les Arabes comme celui d'où ils

sont sortis [1]. La circoncision leur est demeurée comme la marque de leur origine, et ils l'ont reçue de tout temps, non pas au huitième jour, à la manière des Juifs, mais à treize ans, comme l'Écriture nous apprend qu'elle fut donnée à leur père Ismaël [2] : coutume qui dure encore parmi les Mahométans. D'autres peuples arabes se ressouviennent d'Abraham et de Cétura, et ce sont les mêmes que l'Écriture fait sortir de ce mariage [3]. Ce patriarche était chaldéen ; et ces peuples, renommés pour leurs observations astronomiques, ont compté Abraham comme un de leurs plus savans observateurs [4]. Les historiens de Syrie l'ont fait roi de Damas, quoique étranger et venu des environs de Babylone ; et ils racontent qu'il quitta le royaume de Damas pour s'établir dans le pays des Chananéens, depuis appelé Judée [5]. Mais il vaut mieux remarquer ce que l'histoire du peuple de Dieu nous rapporte de ce grand homme. Nous avons vu qu'A-

[1] *Gen.* XVI, XVII. — [2] *Idem*, XVII, 25. *Joseph.* Ant. *lib.* I, *cap.* 13, *al.* 12. — [3] *Gen.* XXV. *Alex. Polyh. apud Jos.* Ant. *lib.* I, *cap.* 16, *al.* 15. — [4] *Beros. Hecat. Eupol. Alex. Polyh.*, *et al. apud Jos.* Ant. *lib.* I, *cap.* 8, *al.* 7 ; *et Euseb.* Præp. Ev. *lib.* IX, *c.*16, 17, 18, 19, 20, *etc.* — [5] *Nic. Damasc. lib.* IV. Hist. univ. *in* Excerpt. *Vales. p.* 491 ; *et ap. Jos.* Ant. *lib.* I, *c.* 8 ; *et Euseb.* Præp. Ev. *lib.* IX, *cap.* 16.

braham suivait le genre de vie que suivirent les anciens homme, avant que tout l'univers eût été réduit en royaumes. Il régnait dans sa famille, avec laquelle il embrassait cette vie pastorale tant renommée pour sa simplicité et son innocence; riche en troupeaux, en esclaves et en argent, mais sans terres et sans domaine [1]; et toutefois il vivait dans un royaume étranger, respecté, et indépendant comme un prince [2]. Sa piété et sa droiture protégée de Dieu, lui attiraient ce respect. Il traitait d'égal avec les rois qui recherchaient son alliance, et c'est de là qu'est venue l'ancienne opinion qui l'a lui-même fait roi. Quoique sa vie fût simple et pacifique, il savait faire la guerre, mais seulement pour défendre ses alliés opprimés [3]. Il les défendit et les vengea par une victoire signalée; il leur rendit toutes leurs richesses reprises sur leurs ennemis, sans réserver autre chose que la dîme qu'il offrit à Dieu, et la part qui appartenait aux troupes auxiliaires qu'il avait menées au combat. Au reste, après un si grand service, il refusa les présens des rois avec une magnanimité sans exemple, et ne put souffrir qu'aucun homme se vantât d'avoir enrichi Abraham. Il

[1] *Gen.* XIII, *etc.*— [2] *Idem*, XIV ; XXI, 22, 27 ; XXIII, 6. — [3] *Idem*, XIV.

ne voulait rien devoir qu'à Dieu qui le protégeait, et qu'il suivait seul avec une foi et une obéissance parfaite.

Guidé par cette foi, il avait quitté sa terre natale pour venir au pays que Dieu lui montrait. Dieu, qui l'avait appelé, et qui l'avait rendu digne de son alliance, la conclut à ces conditions.

Il lui déclara qu'il serait le Dieu de lui et de ses enfans [1], c'est-à-dire qu'il serait leur protecteur, et qu'ils le serviraient comme le seul Dieu créateur du ciel et de la terre.

Il lui promit une terre (ce fut celle de Chanaan) pour servir de demeure fixe à sa postérité, et de siège à la religion [2].

Il n'avait point d'enfans, et sa femme Sara était stérile. Dieu lui jura par soi-même, et par son éternelle vérité, que de lui et de cette femme naîtrait une race qui égalerait les étoiles du ciel et le sable de la mer [3].

Mais voici l'article le plus mémorable de la promesse divine. Tous les peuples se précipitaient dans l'idolâtrie. Dieu promit au saint patriarche qu'en lui et en sa semence toutes ces nations aveugles, qui oubliaient leur Créateur

[1] *Gen.* VII, XVII. — [2] *Idem. ibid.* — [3] *Idem*, XII, 2; XV, 4, 5; XVII, 19.

seraient bénites[1], c'est-à-dire rappelées à sa connaissance, où se trouve la véritable bénédiction.

Par cette parole Abraham est fait le père de tous les croyans, et sa postérité est choisie pour être la source d'où la bénédiction doit s'étendre par toute la terre.

En cette promesse était enfermée la venue du Messie tant de fois prédit à nos pères, mais toujours prédit comme celui qui devait être le Sauveur de tous les Gentils et de tous les peuples du monde.

Ainsi ce germe béni, promis à Ève, devint aussi le germe et le rejeton d'Abraham.

Tel est le fondement de l'alliance; telles en sont les conditions. Abraham en reçut la marque dans la circoncision[2], cérémonie dont le propre effet était de marquer que ce saint homme appartenait à Dieu avec toute sa famille.

Abraham était sans enfans quand Dieu commença à bénir sa race. Dieu le laissa plusieurs années sans lui en donner. Après il eut Ismaël, qui devait être père d'un grand peuple, mais non pas de ce peuple élu, tant promis à Abraham[3]. Le père du peuple élu devait sortir de

[1] *Gen.* XII, 3; XVIII, 18. — [2] *Idem*, XVII. — [3] *Idem*, XII, XV, 2; XVII, 20; XXI, 13.

lui et de sa femme Sara qui était stérile. Enfin, treize ans après Ismaël, il vint cet enfant tant désiré : il fut nommé Isaac [1], c'est-à-dire *ris*, enfant de joie, enfant de miracle, enfant de promesse, qui marque par sa naissance que les vrais enfans de Dieu naissent de la grace.

Il était déjà grand ce bénit enfant, et dans un âge où son père pouvait espérer d'en avoir d'autres enfans, quand tout à coup Dieu lui commanda de l'immoler [2]. A quelles épreuves la foi est-elle exposée! Abraham mena Isaac à la montagne que Dieu lui avait montrée; et il allait sacrifier ce fils en qui seul Dieu lui promettait de le rendre père et de son peuple et du Messie. Isaac présentait le sein à l'épée que son père tenait toute prête à frapper. Dieu, content de l'obéissance du père et du fils, n'en demande pas davantage. Après que ces deux grands hommes ont donné au monde une image si vive et si belle de l'oblation volontaire de Jésus-Christ, et qu'ils ont goûté en esprit les amertumes de sa croix, ils sont jugés vraiment dignes d'être ses ancêtres. La fidélité d'Abraham fait que Dieu lui confirme toutes ses promesses[3], et bénit de nouveau non-seulement sa famille, mais

[1] *Gen.* xxi, 2, 3. — [2] *Idem*, xxii. — [3] *Idem*, xxii, 18.

encore par sa famille toutes les nations de l'univers.

En effet il continua sa protection à Isaac, son fils, et à Jacob, son petit-fils. Ils furent ses imitateurs, attachés comme lui à la croyance ancienne, à l'ancienne manière de vie qui était la vie pastorale, à l'ancien gouvernement du genre humain où chaque père de famille était prince dans sa maison. Ainsi, dans les changemens qui s'introduisaient tous les jours parmi les hommes, la sainte antiquité revivait dans la religion et dans la conduite d'Abraham et de ses enfans.

Aussi Dieu réitéra-t-il à Isaac et à Jacob les mêmes promesses qu'il avait faites à Abraham[1]; et comme il s'était appelé le Dieu d'Abraham, il prit encore le nom de Dieu d'Isaac et de Dieu de Jacob.

Sous sa protection ces trois grands hommes commencèrent à demeurer dans la terre de Chanaan, mais comme des étrangers, et sans y posséder *un pied de terre*[2], jusqu'à ce que la famine attira Jacob en Égypte, où ses enfans multipliés devinrent bientôt un grand peuple, comme Dieu l'avait promis.

Au reste, quoique ce peuple, que Dieu fai-

[1] *Gen.* xxv, 11; xxvi, 4; xxviii, 14. — [2] *Act.* vii, 5.

sait naître dans son alliance, dût s'étendre par la génération, et que la bénédiction dût suivre le sang, ce grand Dieu ne laissa pas d'y marquer l'élection de sa grace. Car, après avoir choisi Abraham du milieu des nations, parmi les enfans d'Abraham il choisit Isaac, et des deux jumeaux d'Isaac il choisit Jacob, à qui il donna le nom d'Israël.

La préférence de Jacob fut marquée par la solennelle bénédiction qu'il reçut d'Isaac, par surprise en apparence, mais en effet par une expresse disposition de la sagesse divine. Cette action prophétique et mystérieuse avait été préparée par un oracle dès le temps que Rébecca, mère d'Esaü et de Jacob, les portait tous deux dans son sein. Car cette pieuse femme, troublée du combat qu'elle sentait entre ses enfans dans ses entrailles, consulta Dieu, de qui elle reçut cette réponse : « Vous portez deux peuples dans votre sein, et l'aîné sera assujéti au plus jeune. » En exécution de cet oracle, Jacob avait reçu de son frère la cession de son droit d'aînesse, confirmée par serment [1]; et Isaac, en le bénissant, ne fit que le mettre en possession de ce droit, que le ciel lui-même lui avait donné. La préférence des Israélites, enfans de Jacob,

[1] *Gen.* xxv, 22, 23, 32.

sur les Iduméens, enfans d'Ésaü, est prédite par cette action, qui marque aussi la préférence future des Gentils, nouvellement appelés à l'alliance par Jésus-Christ, au-dessus de l'ancien peuple.

Jacob eut douze enfans, qui furent les douze patriarches auteurs des douze tribus. Tous devaient entrer dans l'alliance : mais Juda fut choisi parmi tous ses frères pour être le père des rois du peuple saint, et le père du Messie tant promis à ses ancêtres.

Le temps devait venir que dix tribus étant retranchées du peuple de Dieu pour leur infidélité, la postérité d'Abraham ne conserverait son ancienne bénédiction, c'est-à-dire la religion, la terre de Chanaan, et l'espérance du Messie, qu'en la seule tribu de Juda, qui devait donner le nom au reste des Israélites qu'on appela Juifs, et à tout le pays qu'on nomma Judée.

Ainsi l'élection divine paraît toujours même dans ce peuple charnel, qui devait se conserver par la propagation ordinaire.

Jacob vit en esprit le secret de cette élection [1]. Comme il était prêt à expirer, et que ses enfans autour de son lit demandaient la bénédiction d'un si bon père, Dieu lui découvrit l'état des

[1] *Gen.* XLIX.



douze tribus quand elles seraient dans la Terre promise; il l'expliqua en peu de paroles, et ce peu de paroles renferment des mystères innombrables.

Quoique tout ce qu'il dit des frères de Juda soit exprimé avec une magnificence extraordinaire, et ressente un homme transporté hors de lui-même par l'esprit de Dieu; quand il vient à Juda, il s'élève encore plus haut. « Juda, dit-il[1], tes frères te loueront; ta main sera sur le cou de tes ennemis; les enfans de ton père se prosterneront devant toi. Juda est un jeune lion. Mon fils, tu es allé au butin. Tu t'es reposé comme un lion et comme une lionne. Qui osera le réveiller? Le sceptre (c'est-à-dire l'autorité) ne sortira point de Juda, et on verra toujours des capitaines et des magistrats, ou des juges nés de sa race, jusqu'à ce que vienne celui qui doit être envoyé, et qui sera l'attente des peuples; » ou, comme porte une autre leçon qui peut-être n'est pas moins ancienne, et qui, au fond, ne diffère pas de celle-ci, « jusqu'à ce que vienne celui à qui les choses sont réservées; » et le reste comme nous venons de le rapporter.

La suite de la prophétie regarde à la lettre la contrée que la tribu de Juda devait occuper

[1] *Gen.* XLIX, 8.

dans la Terre sainte. Mais les dernières paroles que nous avons vues, en quelque façon qu'on les veuille prendre, ne signifient autre chose que celui qui devait être l'envoyé de Dieu, le ministre et l'interprète de ses volontés, l'accomplissement de ses promesses, et le roi du nouveau peuple, c'est-à-dire le Messie ou l'Oint du Seigneur.

Jacob n'en parle expressément qu'au seul Juda dont ce Messie devait naître, il comprend, dans la destinée de Juda seul, la destinée de toute la nation, qui, après sa dispersion, devait voir les restes des autres tribus réunis sous les étendards de Juda.

Tous les termes de la prophétie sont clairs; il n'y a que le mot de sceptre que l'usage de notre langue nous pourrait faire prendre pour la seule royauté; au lieu que dans la langue sainte, il signifie en général la puissance, l'autorité, la magistrature. Cet usage du mot de sceptre se trouve à toutes les pages de l'Écriture; il paraît même manifestement dans la prophétie de Jacob, et le patriarche veut dire qu'aux jours du Messie toute autorité cessera dans la maison de Juda; ce qui emporte la ruine totale d'un état.

Ainsi les temps du Messie sont marqués ici par un double changement. Par le premier, le

royaume de Juda et du peuple juif est menacé de sa dernière ruine. Par le second, il doit s'élever un nouveau royaume, non pas d'un seul peuple, mais de tous les peuples, dont le Messie doit être le chef et l'espérance.

Dans le style de l'Écriture, le peuple juif est appelé en nombre singulier, et par excellence, *le peuple*, ou *le peuple de Dieu*[1]; et quand on trouve *les peuples*[2], ceux qui sont exercés dans les Écritures entendent les autres peuples qu'on voit aussi promis au Messie dans la prophétie de Jacob.

Cette grande prophétie comprend en peu de paroles toute l'histoire du peuple juif et du Christ qui lui est promis. Elle marque toute la suite du peuple de Dieu, et l'effet en dure encore.

Aussi ne prétends-je pas vous en faire un commentaire : vous n'en aurez pas besoin, puisqu'en remarquant simplement la suite du peuple de Dieu, vous verrez le sens de l'oracle se développer de lui-même, et que les seuls événemens en seront les interprètes.

[1] *Is.* LXV, *etc. Rom.* X, 21. — [2] *Idem*, II, 2; XLIX, 6, 18; LI, 4, 5, *etc.*

CHAPITRE III.

Moïse, la loi écrite, et l'introduction du peuple dans la Terre promise.

Après la mort de Jacob, le peuple de Dieu demeura en Égypte jusqu'au temps de la mission de Moïse, c'est-à-dire environ deux cents ans.

Ainsi il se passa quatre cent trente ans avant que Dieu donnât à son peuple la terre qu'il lui avait promise.

Il voulait accoutumer ses élus à se fier à sa promesse, assurés qu'elle s'accomplit tôt ou tard, et toujours dans les temps marqués par son éternelle providence.

Les iniquités des Amorrhéens dont il leur voulait donner et la terre et les dépouilles, n'étaient pas encore, comme il le déclare à Abraham[1], au comble où il les attendait pour les livrer à la dure et impitoyable vengeance qu'il voulait exercer sur eux par les mains de son peuple élu.

Il fallait donner à ce peuple le temps de se multiplier, afin qu'il fût en état de remplir la terre qui lui était destinée[2], et de l'occuper par

[1] *Gen.* xv, 16. — [2] *Idem*, xv, 16.

force, en exterminant ses habitans maudits de Dieu.

Il voulait qu'ils éprouvassent en Égypte une dure et insupportable captivité, afin qu'étant délivrés par des prodiges inouïs, ils aimassent leur libérateur, et célébrassent éternellement ses miséricordes.

Voilà l'ordre des conseils de Dieu, tels que lui-même nous les a révélés, pour nous apprendre à le craindre, à l'adorer, à l'aimer, à l'attendre avec foi et patience.

Le temps étant arrivé, il écoute les cris de son peuple cruellement affligé par les Égyptiens, et il envoie Moïse pour délivrer ses enfans de leur tyrannie.

Il se fait connaître à ce grand homme plus qu'il n'avait jamais fait à aucun homme vivant. Il lui apparaît d'une manière également magnifique et consolante [1]: il lui déclare qu'il est celui qui est. Tout ce qui est devant lui n'est qu'une ombre. *Je suis*, dit-il, *celui qui suis* [2] : l'être et la perfection m'appartiennent à moi seul. Il prend un nouveau nom, qui désigne l'être et la vie en lui comme dans leur source; et c'est ce grand nom de Dieu, terrible, mystérieux, incommunicable, sous lequel il veut dorénavant être servi.

[1] *Exod.* III. — [2] *Ibid.* 14.

Je ne vous raconterai pas en particulier les plaies de l'Égypte, ni l'endurcissement de Pharaon, ni le passage de la mer Rouge, ni la fumée, les éclairs, la trompette résonnante, le bruit effroyable qui parut au peuple sur le mont Sinaï. Dieu y gravait de sa main, sur deux tables de pierre, les préceptes fondamentaux de la religion et de la société : il dictait le reste à Moïse à haute voix. Pour maintenir cette loi dans sa vigueur, il eut ordre de former une assemblée vénérable de septante conseillers [1], qui pouvait être appelée le sénat du peuple de Dieu et le conseil perpétuel de la nation. Dieu parut publiquement, et fit publier sa loi en sa présence avec une démonstration étonnante de sa majesté et de sa puissance.

Jusque-là Dieu n'avait rien donné par écrit qui pût servir de règle aux hommes. Les enfans d'Abraham avaient seulement la circoncision et les cérémonies qui l'accompagnaient, pour marque de l'alliance que Dieu avait contractée avec cette race élue. Ils étaient séparés, par cette marque, des peuples qui adoraient les fausses divinités; au reste, ils se conservaient dans l'alliance de Dieu par le souvenir qu'ils avaient des promesses faites à leurs pères, et ils étaient

[1] *Exod.* XXIV, *et Num.* XI.

connus comme un peuple qui servait le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob. Dieu était si fort oublié, qu'il fallait le discerner par le nom de ceux qui avaient été ses adorateurs, et dont il était aussi le protecteur déclaré.

Il ne voulut point abandonner plus longtemps à la seule mémoire des hommes le mystère de la religion et de son alliance. Il était temps de donner de plus fortes barrières à l'idolâtrie qui inondait tout le genre humain, et achevait d'y éteindre les restes de la lumière naturelle.

L'ignorance et l'aveuglement s'étaient prodigieusement accrus depuis le temps d'Abraham. De son temps, et un peu après, la connaissance de Dieu paraissait encore dans la Palestine et dans l'Égypte. Melchisédech, roi de Salem, était *le pontife du Dieu très-haut, qui a fait le ciel et la terre* [1]. Abimélech, roi de Gérare, et son successeur de même nom, craignaient Dieu, juraient en son nom, et admiraient sa puissance [2]. Les menaces de ce grand Dieu étaient redoutées par Pharaon, roi d'Égypte [3]: mais dans le temps de Moïse, ces nations s'étaient perverties. Le vrai Dieu n'était plus connu en Égypte

[1] *Gen.* XIV, 18, 19. — [2] *Idem*, XXI, 22, 23; XXVI, 28, 29. — [3] *Idem*, XII, 17, 18.

comme le Dieu de tous les peuples de l'univers, mais *comme le Dieu des Hébreux*[1]. On adorait jusques aux bêtes et jusques aux reptiles[2]. Tout était Dieu, excepté Dieu même ; et le monde, que Dieu avait fait pour manifester sa puissance, semblait être devenu un temple d'idoles. Le genre humain s'égara jusqu'à adorer ses vices et ses passions, et il ne faut pas s'en étonner. Il n'y avait point de puissance plus inévitable ni plus tyrannique que la leur. L'homme, accoutumé à croire divin tout ce qui était puissant, comme il se sentait entraîné au vice par une force invincible, crut aisément que cette force était hors de lui, et s'en fit bientôt un Dieu. C'est par-là que l'amour impudique eut tant d'autels, et que des impuretés qui font horreur commencèrent à être mêlées dans les sacrifices[3].

La cruauté y entra en même temps. L'homme coupable, qui était troublé par le sentiment de son crime, et regardait la divinité comme ennemie, crut ne pouvoir l'apaiser par les victimes ordinaires Il fallut verser le sang humain avec celui des bêtes : une aveugle frayeur poussait les pères à immoler leurs enfans, et à les brûler

[1] *Exod.* v, 1, 2, 3 ; ix, 1, *etc.* — [2] *Idem*, viii, 26. — [3] *Levit.* xx, 2, 3.

à leurs dieux au lieu d'encens. Ces sacrifices étaient communs dès le temps de Moïse, et ne faisaient qu'une partie de ces horribles iniquités des Amorrhéens, dont Dieu commit la vengeance aux Israélites.

Mais ils n'étaient pas particuliers à ces peuples. On sait que dans tous les peuples du monde, sans en excepter aucun, les hommes ont sacrifié leurs semblables [1], et il n'y a point eu d'endroit sur la terre où on n'ait servi de ces tristes et affreuses divinités dont la haine implacable pour le genre humain exigeait de telles victimes.

Au milieu de tant d'ignorances, l'homme vint à adorer jusqu'à l'œuvre de ses mains. Il crut pouvoir renfermer l'esprit divin dans des statues; et il oublia si profondément que Dieu l'avait fait, qu'il crut à son tour pouvoir faire un Dieu. Qui le pourrait croire, si l'expérience ne nous faisait voir qu'une erreur si stupide et si brutale n'était pas seulement la plus universelle, mais encore la plus enracinée et la plus incorrigible parmi les hommes? Ainsi il faut re-

[1] *Herod. lib.* II, *c.* 107. *Cæs.* de Bell. Gall. *lib.* VI, *cap.* 15. *Diod. lib.* I, *sect.* I, *n.* 32; *lib.* V, *n.* 20. *Plin.* Hist. natur., *lib.* XXX, *cap.* I. *Athen. lib.* XIII; *Porph.* de Abstin. *lib.* II, § 8. *Jorn.* de reb. Get. *c.* 49, *etc.*

connaître, à la confusion du genre humain, que la première des vérités, celle que le monde prêche, celle dont l'impression est la plus puissante, était la plus éloignée de la vue des hommes. La tradition qui la conservait dans leurs esprits, quoique claire encore, et assez présente, si on y eût été attentif, était prête à s'évanouir : des fables prodigieuses, et aussi pleines d'impiété que d'extravagance, prenaient sa place. Le moment était venu où la vérité, mal gardée dans la mémoire des hommes, ne pouvait plus se conserver sans être écrite ; et Dieu ayant résolu d'ailleurs de former son peuple à la vertu par des lois plus expresses et en plus grand nombre, il résolut en même temps de les donner par écrit.

Moïse fut appelé à cet ouvrage. Ce grand homme recueillit l'histoire des siècles passés ; celle d'Adam, celle de Noé, celle d'Abraham, celle d'Isaac, celle de Jacob, celle de Joseph, ou plutôt celle de Dieu même et de ses faits admirables.

Il ne lui fallut pas déterrer de loin les traditions de ses ancêtres. Il naquit cent ans après la mort de Jacob. Les vieillards de son temps avaient pu converser plusieurs années avec ce saint patriarche. La mémoire de Joseph et des merveilles que Dieu avait faites par ce grand

ministre des rois d'Égypte était encore récente. La vie de trois ou quatre hommes remontait jusqu'à Noé, qui avait vu les enfans d'Adam, et touchait, pour ainsi parler, à l'origine des choses.

Ainsi les traditions anciennes du genre humain et celles de la famille d'Abraham n'étaient pas malaisées à recueillir : la mémoire en était vive ; et il ne faut pas s'étonner si Moïse, dans sa Genèse, parle des choses arrivées dans les premiers siècles, comme de choses constantes, dont même on voyait encore, et dans les peuples voisins, et dans la terre de Chanaan, des monumens remarquables.

Dans le temps qu'Abraham, Isaac et Jacob avaient habité cette terre, ils y avaient érigé partout des monumens des choses qui leur étaient arrivées. On y montrait encore les lieux où ils avaient habité ; les puits qu'ils avaient creusés dans ces pays secs, pour abreuver leur famille et leurs troupeaux ; les montagnes où ils avaient sacrifié à Dieu, et où il leur était apparu ; les pierres qu'ils avaient dressées ou entassées pour servir de mémorial à la postérité ; les tombeaux où reposaient leurs cendres bénites. La mémoire de ces grands hommes était récente, non-seulement dans tout le pays, mais encore dans tout l'Orient, où plusieurs nations célèbres n'ont jamais oublié qu'elles venaient de leur race.

Ainsi quand le peuple hébreu entra dans la Terre promise, tout y célébrait leurs ancêtres; et les villes, et les montagnes, et les pierres même y parlaient de ces hommes merveilleux, et des visions étonnantes par lesquelles Dieu les avait confirmés dans l'ancienne et véritable croyance.

Ceux qui connaissent tant soit peu les antiquités savent combien les premiers temps étaient curieux d'ériger et de conserver de tels monumens, et combien la postérité retenait soigneusement les occasions qui les avaient fait dresser. C'était une des manières d'écrire l'histoire : on a depuis façonné et poli les pierres; et les statues ont succédé après les colonnes aux masses grossières et solides, que les premiers temps érigeaient.

On a même de grandes raisons de croire que dans la lignée où s'est conservée la connaissance de Dieu, on conservait aussi par écrit des mémoires des anciens temps; car les hommes n'ont jamais été sans ce soin. Du moins est-il assuré qu'il se faisait des cantiques que les pères apprenaient à leurs enfans; cantiques qui, se chantant dans les fêtes et dans les assemblées, y perpétuaient la mémoire des actions les plus éclatantes des siècles passés.

De là est née la poésie, changée dans la suite

en plusieurs formes, dont la plus ancienne se conserve encore dans les odes et dans les cantiques employés par tous les anciens, et encore à présent par les peuples qui n'ont pas l'usage des lettres, à louer la Divinité et les grands hommes.

Le style de ces cantiques, hardi, extraordinaire, naturel toutefois, en ce qu'il est propre à représenter la nature dans ses transports, qui marche pour cette raison par de vives et impétueuses saillies, affranchi des liaisons ordinaires que recherche le discours uni, renfermé d'ailleurs dans des cadences nombreuses qui en augmentent la force, surprend l'oreille, saisit l'imagination, émeut le cœur, et s'imprime plus aisément dans la mémoire.

Parmi tous les peuples du monde, celui où de tels cantiques ont été le plus en usage, a été le peuple de Dieu. Moïse en marque un grand nombre [1], qu'il désigne par les premiers vers, parce que le peuple savait le reste. Lui-même en a fait deux de cette nature. Le premier [2] nous met devant les yeux le passage triomphant de la mer Rouge, et les ennemis du peuple de Dieu, les uns déjà noyés, et les autres à demi vaincus par la terreur. Par le second [3], Moïse confond

[1] *Num.* XXI, 14, 17, 18, 27, *etc.* — [2] *Exod.* XV. — [3] *Deut.* XXXII.

l'ingratitude du peuple en célébrant les bontés et les merveilles de Dieu. Les siècles suivans l'ont imité. C'était Dieu et ses œuvres merveilleuses qni faisaient le sujet des odes qu'ils ont composées : Dieu les inspirait lui-même ; et il n'y a proprement que le peuple de Dieu où la poésie soit venue par enthousiasme.

Jacob avait prononcé dans ce langage mystique les oracles qui contenaient la destinée de ses enfans, afin que chaque tribu retînt plus aisément ce qui la touchait, et apprît à louer celui qni n'était pas moins magnifique dans ses prédictions que fidèle à les accomplir.

Voilà les moyens dont Dieu s'est servi pour conserver jusqu'à Moïse la mémoire des choses passées. Ce grand homme, instruit par tous ces moyens, et élevé au-dessus par le Saint-Esprit, a écrit les œuvres de Dieu avec une exactitude et une simplicité qui attire la croyance et l'admiration, non pas à lui, mais à Dieu même.

Il a joint aux choses passées, qui contenaient l'origine et les anciennes traditions du peuple de Dieu, les merveilles que Dieu faisait actuellement pour sa délivrance. De cela il n'allègue point aux Israélites d'autres témoins que leurs yeux. Moïse ne leur conte point des choses qui se soient passées dans des retraites impénétrables et dans des antres profonds ; il ne parle

point en l'air; il particularise et circonstancie toutes choses, comme un homme qui ne craint point d'être démenti. Il fonde toutes leurs lois et toute leur république sur les merveilles qu'ils ont vues. Ces merveilles n'étaient rien moins que la nature changée tout à coup, en différentes occasions, pour les délivrer et pour punir leurs ennemis; la mer séparée en deux, la terre entr'ouverte, un pain céleste, des eaux abondantes tirées des rochers par un coup de verge, le ciel qui leur donnait un signal visible pour marquer leur marche, et d'autres miracles semblables qu'ils ont vu durer quarante ans.

Le peuple d'Israël n'était pas plus intelligent ni plus subtil que les autres peuples, qui, s'étant livrés à leurs sens, ne pouvaient concevoir un Dieu invisible. Au contraire, il était grossier et rebelle autant ou plus qu'aucun autre peuple. Mais ce Dieu invisible dans sa nature se rendait tellement sensible par de continuels miracles, et Moïse les inculquait avec tant de force, qu'à la fin ce peuple charnel se laissa toucher de l'idée si pure d'un Dieu qui faisait tout par sa parole, d'un Dieu qui n'était qu'esprit, que raison et intelligence.

De cette sorte, pendant que l'idolâtrie, si fort augmentée depuis Abraham, couvrait toute la face de la terre, la seule postérité de ce patriar-

che en était exempte. Leurs ennemis leur rendaient ce témoignage; et les peuples où la vérité de la tradition n'était pas encore tout-à-fait éteinte, s'écriaient avec étonnement [1] : « On ne voit point d'idole en Jacob; on n'y voit point de présages superstitieux, on n'y voit point de divinations ni de sortilèges : c'est un peuple qui se fie au Seigneur son Dieu, dont la puissance est invincible. »

Pour imprimer dans les esprits l'unité de Dieu et la parfaite uniformité qu'il demandait dans son culte, Moïse répète souvent [2] que dans la Terre promise ce Dieu unique choisirait un lieu dans lequel seul se feraient les fêtes, les sacrifices et tout le service public. En attendant ce lieu désiré, durant que le peuple errait dans le désert, Moïse construisit le Tabernacle, temple portatif, où les enfans d'Israël présentaient leurs vœux au Dieu qui avait fait le ciel et la terre, et qui ne dédaignait pas de voyager, pour ainsi dire, avec eux, et de les conduire.

Sur ce principe de religion, sur ce fondement sacré était bâtie toute la loi; loi sainte, juste, bienfaisante, honnête, sage, prévoyante et simple, qui liait la société des hommes entre eux par la sainte société de l'homme avec Dieu.

[1] *Num.* XXIII, 21, 22, 23.—[2] *Deut.* XII, XIV, XV, XVI, XVII, *etc.*

A ces saintes institutions il ajouta des cérémonies majestueuses, des fêtes qui rappelaient la mémoire des miracles par lesquels le peuple d'Israël avait été délivré; et, ce qu'aucun autre législateur n'avait osé faire, des assurances précises que tout leur réussirait tant qu'ils vivraient soumis à la loi, au lieu que leur désobéissance serait suivie d'une manifeste et inévitable vengeance [1]. Il fallait être assuré de Dieu pour donner ce fondement à ses lois, et l'évènement a justifié que Moïse n'avait pas parlé de lui-même.

Quant à ce grand nombre d'observances dont il a chargé les Hébreux, encore que maintenant elles nous paraissent superflues, elles étaient alors nécessaires pour séparer le peuple de Dieu des autres peuples, et servaient comme de barrière à l'idolâtrie, de peur qu'elle n'entraînât ce peuple choisi avec tous les autres.

Pour maintenir la religion et toutes les traditions du peuple de Dieu, parmi les douze tribus une tribu est choisie, à laquelle Dieu donne en partage, avec les dîmes et les oblations, le soin des choses sacrées. Lévi et ses enfans sont eux-mêmes consacrés à Dieu comme la dîme de tout le peuple. Dans Lévi, Aaron est choisi pour être souverain pontife, et le sacerdoce est rendu héréditaire dans sa famille.

[1] *Deut.* XXVII, XXVIII, *etc.*

Ainsi les autels ont leurs ministres, la loi a ses défenseurs particuliers ; et la suite du peuple de Dieu est justifiée par la succession de ses pontifes, qui va sans interruption depuis Aaron, le premier de tous.

Mais ce qu'il y avait de plus beau dans cette loi, c'est qu'elle préparait la voie à une loi plus auguste, moins chargée de cérémonies et plus féconde en vertus.

Moïse, pour tenir le peuple dans l'attente de cette loi, leur confirme la venue de ce grand prophète qui devait sortir d'Abraham, d'Isaac et de Jacob. « Dieu, dit-il [1], vous suscitera du milieu de votre nation et du nombre de vos frères un prophète semblable à moi : écoutez-le. » Ce prophète semblable à Moïse, législateur comme lui, qui peut-il être, sinon le Messie, dont la doctrine devait un jour régler et sanctifier tout l'univers?

Le Christ devait être le premier qui formerait un peuple nouveau, et à qui il dit aussi : « Je vous donne un nouveau commandement [2] ; » et encore : « Si vous m'aimez, gardez mes commandemens [3] ; » et encore plus expressément : « Il a été dit aux anciens : Vous ne tuerez pas ;

[1] *Deut.* xviii, 15, 18. — [2] *Joan.* xiii, 34. — [3] *Idem*, xiv, 15.



et moi je vous dis[1]; » et le reste de même style et de même force.

Le voilà donc ce nouveau prophète, semblable à Moïse, et auteur d'une loi nouvelle, dont Moïse dit aussi en nous annonçant sa venue : « Écoutez-le[2]; » et c'est pour accomplir cette promesse, que Dieu envoyant son Fils, fait lui-même retentir d'en haut, comme un tonnerre, cette voix divine : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé, dans lequel j'ai mis ma complaisance : écoutez-le[3]. »

C'était le même prophète et le même Christ que Moïse avait figuré dans le serpent d'airain qu'il érigea dans le désert. La morsure de l'ancien serpent, qui avait répandu dans tout le genre humain le venin dont nous périssons tous, devait être guérie en le regardant, c'est-à-dire en croyant en lui, comme il l'explique lui-même. Mais pourquoi rappeler ici le serpent d'airain seulement? Toute la loi de Moïse, tous ses sacrifices, le souverain pontife qu'il établit avec tant de mystérieuses cérémonies, son entrée dans le sanctuaire, en un mot, tous les sacrés rites de la religion judaïque où tout était purifié

[1] *Matth.* v. 21, *et seq.* — [2] *Deut.* XVIII, 15. — [3] *Matth.* XVII, 5. *Marc.* IX, 6. *Luc.* IX, 35. *II. Petr.* I, 17.

par le sang, l'agneau même qu'on immolait à la solennité principale, c'est-à-dire à celle de Pâque, en mémoire de la délivrance du peuple; tout cela ne signifiait autre chose que le Christ sauveur par son sang de tout le peuple de Dieu.

Jusqu'à ce qu'il fût venu, Moïse devait être lu dans toutes les assemblées comme l'unique législateur. Aussi voyons-nous, jusqu'à sa venue, que le peuple, dans tous les temps et dans toutes les difficultés, ne se fonde que sur Moïse. Comme Rome révérait les lois de Romulus, de Numa et des douze Tables; comme Athènes recourait à celles de Solon; comme Lacédémone conservait et respectait celles de Lycurgue: le peuple hébreu alléguait sans cesse celles de Moïse. Au reste, le législateur y avait si bien réglé toutes choses, que jamais on n'a eu besoin d'y rien changer. C'est pourquoi le corps du droit judaïque n'est pas un recueil de diverses lois faites dans des temps et dans des occasions différentes. Moïse, éclairé de l'esprit de Dieu, avait tout prévu. On ne voit point d'ordonnances ni de David, ni de Salomon, ni de Josaphat ou d'Ézéchias, quoique tous très-zélés pour la justice. Les bons princes n'avaient qu'à faire observer la loi de Moïse, et se contentaient d'en recommander l'observance à leurs succes-

seurs [1]. Y ajouter ou en retrancher un seul article [2] était un attentat que le peuple eût regardé avec horreur. On avait besoin de la loi à chaque moment, pour régler non-seulement les fêtes, les sacrifices, les cérémonies, mais encore toutes les autres actions publiques et particulières, les jugemens, les contrats, les mariages, les successions, les funérailles, la forme même des habits, et en général tout ce qui regarde les mœurs. Il n'y avait point d'autre livre où on étudiât les préceptes de la bonne vie. Il fallait le feuilleter et le méditer nuit et jour, en recueillir des sentences, les avoir toujours devant les yeux. C'était là que les enfans apprenaient à lire. La seule règle d'éducation qui était donnée à leurs parens était de leur apprendre, de leur inculquer, de leur faire observer cette sainte loi, qui seule pouvait les rendre sages dès l'enfance. Ainsi elle devait être entre les mains de tout le monde. Outre la lecture assidue que chacun en devait faire en particulier, on en faisait tous les sept ans, dans l'année solennelle de la rémission et du repos, une lecture publique et comme une nouvelle publication, à la fête des Tabernacles [3], où tout le peuple était assemblé durant huit

[1] *III. Reg.* II, *etc.* — [2] *Deut.* IV, 2; XII, 32, *etc.* — [3] *Idem.* XXXI, 10. *II. Esdr.* VIII, 17, 18.

jours. Moïse fit déposer auprès de l'Arche l'original de la loi[1] : mais, de peur que dans la suite des temps elle ne fut altérée par la malice ou par la négligence des hommes, outre les copies qui couraient parmi le peuple, on en faisait des exemplaires authentiques, qui, soigneusement revus et gardés par les prêtres et les lévites, tenaient lieu d'originaux. Les rois (car Moïse avait bien prévu que ce peuple voudrait enfin avoir des rois comme tous les autres), les rois, dis-je, étaient obligés, par une loi expresse du Deutéronome[2], à recevoir des mains des prêtres un de ces exemplaires si religieusement corrigés, afin qu'ils le transcrivissent et le lussent toute leur vie. Les exemplaires ainsi revus par autorité publique étaient en singulière vénération à tout le peuple : on les regardait comme sortis immédiatement des mains de Moïse, aussi purs et aussi entiers que Dieu les lui avait dictés. Un ancien volume de cette sévère et religieuse correction ayant été trouvé dans la maison du Seigneur, sous le règne de Josias[3], et peut-être était-ce l'original même que Moïse avait fait mettre auprès de l'Arche, excita la piété de ce saint roi, et lui fut une occasion de porter ce

[1] *Deut.* XXXI, 26. — [2] *Idem*, XVII, 18. — [3] *IV. Reg.* XXII, 8, *etc.*; *II. Par.* XXXIV, 14, *etc.*

peuple à la pénitence. Les grands effets qu'a opérés dans tous les temps la lecture publique de cette loi sont innombrables. En un mot, c'était un livre parfait qui, étant joint par Moïse à l'histoire du peuple de Dieu, lui apprenait tout ensemble son origine, sa religion, sa police, ses mœurs, sa philosophie, tout ce qui sert à régler la vie, tout ce qui unit et forme la société, les bons et les mauvais exemples, la récompense des uns, et les châtimens rigoureux qui avaient suivi les autres.

Par cette admirable discipline, un peuple sorti d'esclavage, et tenu quarante ans dans un désert, arrive tout formé à la terre qu'il doit occuper. Moïse le mène à la porte, et, averti de sa fin prochaine, il commet ce qui reste à faire à Josué [1]. Mais avant que de mourir, il composa ce long et admirable cantique qui commence par ces paroles [2] : « O cieux, écoutez ma voix; que la terre prête l'oreille aux paroles de ma bouche. » Dans ce silence de toute la nature, il parle d'abord au peuple avec une force inimitable, et prévoyant ses infidélités, il lui en découvre l'horreur. Tout d'un coup il sort de lui-même, comme trouvant tout discours humain au-dessous d'un sujet si grand : il rapporte ce

[1] *Deut.* XXXI. — [2] *Idem*, XXXII.

que Dieu dit, et le fait parler avec tant de hauteur et tant de bonté, qu'on ne sait ce qu'il inspire le plus, ou la crainte et la confusion, ou l'amour et la confiance.

Tout le peuple apprit par cœur ce divin cantique, par ordre de Dieu et de Moïse [1]. Ce grand homme après cela mourut content, comme un homme qui n'avait rien oublié pour conserver parmi les siens la mémoire des bienfaits et des préceptes de Dieu. Il laissa ses enfans au milieu de leurs citoyens, sans aucune distinction, et sans aucun établissement extraordinaire. Il a été admiré non-seulement de son peuple, mais encore de tous les peuples du monde ; et aucun législateur n'a jamais eu un si grand nom parmi les hommes.

Tous les prophètes qui ont suivi dans l'ancienne loi, et tout ce qu'il y a eu d'écrivains sacrés, ont tenu à gloire d'être ses disciples. En effet, il parle en maître : on remarque dans ses écrits un caractère tout particulier, et je ne sais quoi d'original qu'on ne trouve en nul autre écrit : il a dans sa simplicité un sublime si majestueux, que rien ne le peut égaler ; et si en entendant les autres prophètes on croit entendre des hommes inspirés de Dieu, c'est pour ainsi

[1] *Deut.* XXXI, 19, 22.

dire Dieu même en personne qu'on croit entendre dans la voix et dans les écrits de Moïse.

On tient qu'il a écrit le livre de Job. La sublimité des pensées et la majesté du style rendent cette histoire digne de Moïse. De peur que les Hébreux ne s'enorgueillissent, en s'attribuant à eux seuls la grace de Dieu, il était bon de leur faire entendre qu'il avait eu ses élus, même dans la race d'Ésaü. Quelle doctrine était plus importante? et quel entretien plus utile pouvait donner Moïse au peuple affligé dans le désert, que celui de la patience de Job, qui, livré entre les mains de Satan pour être exercé par toute sorte de peines, se voit privé de ses biens, de ses enfans et de toute consolation sur la terre; incontinent après frappé d'une horrible maladie, et agité au dedans par la tentation du blasphème et du désespoir; qui néanmoins, en demeurant ferme, fait voir qu'une ame fidèle, soutenue du secours divin au milieu des épreuves les plus effroyables, et malgré les plus noires pensées que l'esprit malin puisse suggérer, sait non-seulement conserver une confiance invincible, mais encore s'élever par ses propres maux à la plus haute contemplation, et reconnaître, dans les peines qu'elle endure, avec le néant de l'homme, le suprême empire de Dieu et sa sagesse infinie?

Voilà ce qu'enseigne le livre de Job [1]. Pour garder le caractère du temps, on voit la foi du saint homme couronnée par des prospérités temporelles : mais cependant le peuple de Dieu apprend à connaître quelle est la vertu des souffrances, et à goûter la grace qui devait un jour être attachée à la croix.

Moïse l'avait goûtée lorsqu'il préféra les souffrances et l'ignominie qu'il fallait subir avec son peuple, aux délices et à l'abondance de la maison du roi d'Égypte [2]. Dès lors Dieu lui fit goûter les opprobres de Jésus-Christ [3]. Il les goûta encore davantage dans sa fuite précipitée, et dans son exil de quarante ans. Mais il avala jusqu'au fond le calice de Jésus-Christ lorsque, choisi pour sauver ce peuple, il lui en fallut supporter les révoltes continuelles, où sa vie était en péril [4]. Il apprit ce qu'il en coûte à sauver les enfans de Dieu, et fit voir de loin ce qu'une plus haute délivrance devait un jour coûter au Sauveur du monde.

Ce grand homme n'eut pas même la consolation d'entrer dans la Terre promise : il la vit

[1] *Job.* XXIII, 15; XIV, 14, 15; XVI, 21; XIX, 25, *etc.* — [2] *Exod.* II, 10, 11, 15. — [3] *Hebr.* XI, 24, 25, 26. — [4] *Num.* XIV, 10.

seulement du haut d'une montagne, et n'eut point de honte d'écrire qu'il en était exclus par une incrédulité [1] qui, toute légère qu'elle paraissait, mérita d'être châtiée si sévèrement dans un homme dont la grace était si éminente. Moïse servit d'exemple à la sévère jalousie de Dieu, et au jugement qu'il exerce avec une si terrible exactitude sur ceux que ses dons obligent à une fidélité plus parfaite.

Mais un plus haut mystère nous est montré dans l'exclusion de Moïse. Ce sage législateur, qui ne fait par tant de merveilles que de conduire les enfans de Dieu dans le voisinage de leur terre, nous sert lui-même de preuve que *sa loi ne mène rien à la perfection* [2]; et que, sans nous pouvoir donner l'accomplissement des promesses, elle nous les fait *saluer de loin* [3], ou nous conduit tout au plus comme à la porte de notre héritage. C'est un Josué, c'est un Jésus, car c'était le vrai nom de Josué, qui par ce nom et par son office représentait le Sauveur du monde; c'est cet homme si fort au-dessous de Moïse en toutes choses, et supérieur seulement par le nom qu'il porte; c'est lui, dis-je, qui doit introduire le peuple de Dieu dans la Terre sainte.

Par les victoires de ce grand homme, devant

[1] *Num.* xx, 12. — [2] *Hebr.* vii, 19. — [3] *Idem*, xi, 13

qui le Jourdain retourne en arrière, les murailles de Jéricho tombent d'elles-mêmes, et le soleil s'arrête au milieu du ciel; Dieu établit ses enfans dans la terre de Chanaan, dont il chasse par même moyen des peuples abominables. Par la haine qu'il donnait pour eux à ses fidèles, il leur inspirait un extrême éloignement de leur impiété; et le châtiment qu'il en fit par leur ministère, les remplit eux-mêmes de crainte pour la justice divine dont ils exécutaient les décrets. Une partie de ces peuples, que Josué chassa de leur terre, s'établirent en Afrique, où l'on trouva long-temps après, dans une inscription ancienne [1], le monument de leur fuite et des victoires de Josué. Après que ces victoires miraculeuses eurent mis les Israélites en possession de la plus grande partie de la Terre promise à leurs pères, Josué, et Éléazar souverain pontife, avec les chefs des douze tribus, leur en firent le partage, selon la loi de Moïse [2], et assignèrent à la tribu de Juda le premier et le plus grand lot [3]. Dès le temps de Moïse, elle s'était élevée au-dessus des autres en nombre, en courage et en dignité [4]. Josué mourut, et le peuple

[1] *Procop.* de Bell. Vand. *lib.* II. — [2] *Jos.* XIII, XIV, *et seq.* *Num.* XXVI, 53; XXXIV, 17.— [3] *Jos.* XIV, XV. — [4] *Num.* II, 3, 9; VII, 12; X, 14; *I. Paral.* V. 2.

continua la conquête de la Terre sainte. Dieu voulut que la tribu de Juda marchât à la tête, et déclara qu'il avait livré le pays entre ses mains[1]. En effet, elle défit les Chananéens, et prit Jérusalem[2], qui devait être la cité sainte, et la capitale du peuple de Dieu. C'était l'ancienne Salem, où Melchisédech avait régné du temps d'Abraham; Melchisédech, ce *roi de justice* (car c'est ce que veut dire son nom), et en même temps *roi de paix*, puisque *Salem* veut dire *paix*[3]; qu'Abraham avait reconnu pour le plus grand pontife qui fût au monde : comme si Jérusalem eût été dès lors destinée à être une ville sainte, et le chef de la religion. Cette ville fut donnée d'abord aux enfans de Benjamin, qui, faibles et en petit nombre, ne purent chasser les Jébuséens, anciens habitans du pays, et demeurèrent parmi eux[4]. Sous les juges, le peuple de Dieu est diversement traité, selon qu'il fait bien ou mal. Après la mort des vieillards qui avaient vu les miracles de la main de Dieu, la mémoire de ces grands ouvrages s'affaiblit, et la pente universelle du genre humain entraîne le peuple à l'idolâtrie. Autant de fois qu'il y tombe, il est puni; autant de fois qu'il se re-

[1] *Judic.* I, 1, 2. — [2] *Idem*, 4, 8. — [3] *Hebr.* VII, 2. — [4] *Jud.* I, 21.

pent, il est délivré. La foi de la Providence, et la vérité des promesses et des menaces de Moïse se confirme de plus en plus dans le cœur des vrais fidèles. Mais Dieu en préparait encore de plus grands exemples. Le peuple demanda un roi, et Dieu lui donna Saül, bientôt réprouvé pour ses péchés : il résolut enfin d'établir une famille royale, d'où le Messie sortirait, et il la choisit dans Juda. David, un jeune berger sorti de cette tribu, le dernier des enfans de Jessé, dont son père ni sa famille ne connaissaient pas le mérite, mais que Dieu trouva selon son cœur, fut sacré par Samuel dans Bethléem, sa patrie[1].

CHAPITRE IV.

David, Salomon, les rois et les prophètes.

Ici le peuple de Dieu prend une forme plus auguste. La royauté est affermie dans la maison de David. Cette maison commence par deux rois de caractère différent, mais admirables tous deux. David, belliqueux et conquérant, subjugue les ennemis du peuple de Dieu, dont il fait craindre les armes par tout l'Orient ; et Salomon, renommé par sa sagesse au dedans et au

[1] *I. Reg.* XVI.

dehors, rend ce peuple heureux par une paix profonde. Mais la suite de la religion nous demande ici quelques remarques particulières sur la vie de ces deux grands rois.

David régna d'abord sur Juda, puissant et victorieux, et ensuite il fut reconnu par tout Israël. Il prit sur les Jébuséens la forteresse de Sion, qui était la citadelle de Jérusalem. Maître de cette ville, il y établit par ordre de Dieu le siège de la royauté et celui de la religion. Sion fut sa demeure : il bâtit autour, et la nomma la cité de David [1]. Joab, fils de sa sœur [2], bâtit le reste de la ville, et Jérusalem prit une nouvelle forme. Ceux de Juda occupèrent tout le pays ; et Benjamin, petit en nombre, y demeura mêlé avec eux.

L'arche d'alliance bâtie par Moïse, où Dieu reposait sur les Chérubins, et où les deux tables du Décalogue étaient gardées, n'avait point de place fixe. David la mena en triomphe dans Sion [3], qu'il avait conquise par le tout-puissant secours de Dieu, afin que Dieu régnât dans Sion, et qu'il y fût reconnu comme le protecteur de David, de Jérusalem, et de tout le royaume. Mais le Tabernacle, où le peuple avait servi Dieu

[1] *II. Reg.* v. 6, 7, 8, 9; *I. Par.* XI, 6, 7, 8.—[2] *I. Par.* II, 16.—[3] *II. Reg.* VI, 18.

dans le désert, était encore à Gabaon [1]; et c'était là que s'offraient les sacrifices, sur l'autel que Moïse avait élevé. Ce n'était qu'en attendant qu'il y eût un temple où l'autel fût réuni avec l'arche, et où se fît tout le service. Quand David eut défait tous ses ennemis, et qu'il eut poussé les conquêtes du peuple de Dieu jusqu'à l'Euphrate [2], paisible et victorieux, il tourna toutes ses pensées à l'établissement du culte divin [3]; et sur la même montagne où Abraham, prêt à immoler son fils unique, fut retenu par la main d'un ange [4], il désigna par ordre de Dieu le lieu du temple.

Il en fit tous les dessins; il en amassa les riches et précieux matériaux; il y destina les dépouilles des peuples et des rois vaincus. Mais ce temple, qui devait être disposé par le conquérant, devait être construit par le pacifique. Salomon le bâtit sur le modèle du Tabernacle. L'autel des holocaustes, l'autel des parfums, le chandelier d'or, les tables des pains de proposition, tout le reste des meubles sacrés du temple fut pris sur des pièces semblables que Moïse avait fait faire dans le désert [5]. Salomon n'y ajouta que la ma-

[1] *I. Par.* XVI, 39; XXI, 29. — [2] *II. Reg.* VIII; *I. Par.* XVIII. — [3] *II. Reg.* XXIV, 25; *I. Par.* XXI, XXII, *et seq.* — [4] *Joseph.* Ant. *lib.* VII, c. 10, *al.* 13. — [5] *III. Reg.* VI, VII, VIII; *II. Par.* III, IV, V, VI, VII.

gnificence et la grandeur. L'arche que l'homme de Dieu avait construite fut posée dans le Saint des saints, lieu inaccessible, symbole de l'impénétrable majesté de Dieu, et du ciel interdit aux hommes jusqu'à ce que Jésus-Christ leur en eût ouvert l'entrée par son sang. Au jour de la dédicace du temple, Dieu y parut dans sa majesté. Il choisit ce lieu pour y établir son nom et son culte. Il y eut défense de sacrifier ailleurs. L'unité de Dieu fut démontrée par l'unité de son temple. Jérusalem devint une cité sainte, image de l'Église, où Dieu devait habiter comme dans son véritable temple; et du ciel, où il nous rendra éternellement heureux par la manifestation de sa gloire.

Après que Salomon eut bâti le temple, il bâtit encore le palais des rois [1], dont l'architecture était digne d'un si grand prince. Sa maison de plaisance, qu'on appela le Bois du Liban, était également superbe et délicieuse. Le palais qu'il éleva pour la reine fut une nouvelle décoration à Jérusalem. Tout était grand dans ces édifices; les salles, les vestibules, les galeries, les promenoirs, le trône du roi, et le tribunal où il rendait la justice : le cèdre fut le seul bois qu'il employa dans ces ouvrages. Tout y relui-

[1] *III. Reg.* VII, X.

sait d'or et de pierreries. Les citoyens et les étrangers admiraient la majesté des rois d'Israël. Le reste répondait à cette magnificence, les villes, les arsenaux, les chevaux, les chariots, la garde du prince [1]. Le commerce, la navigation et le bon ordre, avec une paix profonde, avaient rendu Jérusalem la plus riche ville de l'Orient. Le royaume était tranquille et abondant : tout y représentait la gloire céleste. Dans les combats de David, on voyait les travaux par lesquels il la fallait mériter ; et on voyait dans le règne de Salomon combien la jouissance en était paisible.

Au reste, l'élévation de ces deux grands rois et de la famille royale fut l'effet d'une élection particulière. David célèbre lui-même la merveille de cette élection par ces paroles [2] : « Dieu a choisi les princes dans la tribu de Juda. Dans la maison de Juda, il a choisi la maison de mon père. Parmi les enfans de mon père, il lui a plu de m'élire roi sur tout son peuple d'Israël ; et parmi mes enfans (car le Seigneur m'en a donné plusieurs) il a choisi Salomon, pour être assis sur le trône du Seigneur et régner sur Israël. »

Cette élection divine avait un objet plus haut

[1] *III. Reg.* x. *II. Par.* VIII, IX.—[2] *I. Par.* XXVIII, 4, 5.

que celui qui paraît d'abord. Ce Messie, tant de fois promis comme le fils d'Abraham, devait aussi être le fils de David et de tous les rois de Juda. Ce fut en vue du Messie et de son règne éternel que Dieu promit à David que son trône subsisterait éternellement. Salomon, choisi pour lui succéder, était destiné à représenter la personne du Messie. C'est pourquoi Dieu dit de lui: « Je serai son père, et il sera mon fils [1]; » chose qu'il n'a jamais dite avec cette force d'aucun roi ni d'aucun homme.

Aussi du temps de David, et sous les rois ses enfans, le mystère du Messie se déclare-t-il plus que jamais par des prophéties magnifiques et plus claires que le soleil.

David l'a vu de loin, et l'a chanté dans ses Psaumes avec une magnificence que rien n'égalera jamais. Souvent il ne pensait qu'à célébrer la gloire de Salomon son fils; et tout d'un coup ravi hors de lui-même, et transporté bien loin au delà, il a vu celui *qui est plus que Salomon en gloire* aussi bien qu'*en sagesse* [2]. Le Messie lui a paru assis sur un trône plus durable que le soleil et que la lune. Il a vu à ses pieds *toutes les nations* vaincues, et ensemble *bénites en lui* [3],

[1] *II. Reg.* VII, 14. *I. Par.* XXII, 10.—[2] *Matth.* VI, 29; XII, 42. — [3] *Psal.* LXXI, 5, 11, 17.

Christ. Il l'établit sur eux-mêmes, et il faut qu'ils soient les premiers sujets de ce Christ dont ils voulaient secouer le joug [1]. Et encore que le règne de ce grand Messie soit souvent prédit dans les Écritures sous des idées magnifiques, Dieu n'a point caché à David les ignominies de ce béni fruit de ses entrailles. Cette instruction était nécessaire au peuple de Dieu. Si ce peuple encore infirme avait besoin d'être attiré par des promesses temporelles, il ne fallait pourtant pas lui laisser regarder les grandeurs humaines comme sa souveraine félicité, et comme son unique récompense : c'est pourquoi Dieu montre de loin ce Messie tant promis et tant désiré, le modèle de la perfection, et l'objet de ses complaisances, abîmé dans la douleur. La croix paraît à David comme le trône véritable de ce nouveau roi. Il voit *ses mains et ses pieds percés, tous ses os marqués sur sa peau* [2] par tout le poids de son corps violemment suspendu, *ses habits partagés, sa robe jetée au sort, sa langue abreuvée de fiel et de vinaigre, ses ennemis frémissant autour de lui, et s'assouvissant de son sang* [3]. Mais il voit en même temps les glorieuses suites de ses humiliations : *tous les peuples de la terre se res-*

[1] *Psal.* 10, *etc.*—[2] *Idem*, XXI, 17, 18, 19.—[3] *Idem*, LXVIII, 22. *Ps.* XXI, 8, 13, 14, 17, 21, 22.

souvenir de leur Dieu oublié depuis tant de siècles; *les pauvres venir* les premiers *à la table* du Messie, et ensuite *les riches et les puissans, tous l'adorer et le bénir;* lui présidant *dans la grande* et nombreuse *église*, c'est-à-dire dans l'assemblée des nations converties, et *y annonçant à ses frères le nom de Dieu* [1] et ses vérités éternelles. David, qui a vu ces choses, a reconnu, en les voyant, que le royaume de son fils n'était pas de ce monde. Il ne s'en étonne pas, car il sait que le monde passe; et un prince toujours si humble sur le trône voyait bien qu'un trône n'était pas un bien où se dussent terminer ses espérances.

Les autres prophètes n'ont pas moins vu le mystère du Messie. Il n'y a rien de grand ni de glorieux qu'ils n'aient dit de son règne. L'un voit *Bethléem, la plus petite ville de Juda*, illustrée par sa naissance, et en même temps élevé plus haut; il voit une autre naissance par laquelle *il sort de toute éternité* du sein de son Père [2]: l'autre voit la virginité de sa mère; *un Emmanuel, un Dieu avec nous* [3] sortir de ce sein virginal, et un enfant *admirable* qu'il appelle *Dieu* [4]. Celui-ci le voit entrer *dans son temple* [5]:

[1] *Ps.* XXI, 26, 27, *et seq.* — [2] *Mich.* V, 2. — [3] *Is.* VII, — [4] *Idem*, IX, 6. — [5] *Mal.* III, 1.

cet autre le voit *glorieux dans son tombeau* où la mort a été vaincue [1]. En publiant ses magnificences, ils ne taisent pas ses opprobres. Ils l'ont vu *vendu ;* ils ont su le nombre et l'emploi des *trente pièces d'argent dont il a été acheté* [2]. En même temps qu'ils l'ont vu *grand et élevé* [3], ils l'ont vu *méprisé et méconnaissable au milieu des hommes ; l'étonnement du monde,* autant par sa bassesse que par sa grandeur; *le dernier des hommes ; l'homme de douleurs chargé de tous nos péchés ; bienfaisant et méconnu ; défiguré par ses plaies, et par-là guérissant les nôtres ; traité comme un criminel, mené au supplice avec des méchans ; et se livrant, comme un agneau* innocent, paisiblement *à la mort ; une longue postérité naître de lui* [4] par ce moyen, et la vengeance déployée sur son peuple incrédule. Afin que rien ne manquât à la prophétie, ils ont compté les années jusqu'à sa venue [5] ; et à moins que de s'aveugler, il n'y a plus moyen de le méconnaître.

Non-seulement les prophètes voyaient Jésus-Christ, mais encore ils en étaient la figure, et représentaient ses mystères, principalement celui de la croix. Presque tous ils ont souffert persécution pour la justice, et nous ont figuré dans

[1] *Is.* XI, 10; LIII, 9.—[2] *Zach.* XI, 12, 13.—[3] *Is.* LII, 12.—[4] *Idem,* LIII.—[5] *Dan.* IX.

leurs souffrances l'innocence et la vérité persécutée en notre Seigneur. On voit Élie et Élisée toujours menacés. Combien de fois Isaïe a-t-il été la risée du peuple et des rois, qui à la fin, comme porte la tradition constante des Juifs, l'ont immolé à leur fureur? Zacharie, fils de Joïada, est lapidé; Ézéchiel paraît toujours dans l'affliction; les maux de Jérémie sont continuels et inexplicables; Daniel se voit deux fois au milieu des lions. Tous ont été contredits et maltraités; et tous nous ont fait voir, par leur exemple, que, si l'infirmité de l'ancien peuple demandait en général d'être soutenue par des bénédictions temporelles, néanmoins les forts d'Israël et les hommes d'une sainteté extraordinaire étaient nourris dès lors du pain d'affliction, et buvaient par avance, pour se sanctifier, dans le calice préparé au Fils de Dieu; calice d'autant plus rempli d'amertume, que la personne de Jésus-Christ était plus sainte.

Mais ce que les prophètes ont vu le plus clairement, et ce qu'ils ont aussi déclaré dans les termes les plus magnifiques, c'est la bénédiction répandue sur les Gentils par le Messie. *Ce rejeton de Jessé* et de David a paru au saint prophète Isaïe, *comme un signe* donné de Dieu *aux peuples et aux Gentils, afin qu'ils l'invoquent* [1].

[1] *Is.* XI, 10.

L'homme de douleur, dont les plaies *devaient faire notre guérison*, était choisi *pour laver les Gentils par une sainte aspersion*, qu'on reconnaît dans son sang et dans le baptême. *Les rois, saisis de respect en sa présence, n'osent ouvrir la bouche devant lui. Ceux qui n'ont jamais ouï parler de lui, le voient; et ceux à qui il était inconnu sont appelés pour le contempler*[1]. C'est *le témoin donné aux peuples; c'est le chef et le précepteur des Gentils*. Sous lui *un peuple inconnu se joindra au peuple de Dieu, et les Gentils y accourront de tous côtés*[2]. C'est *le juste de Sion qui s'élèvera comme une lumière; c'est son sauveur, qui sera allumé comme un flambeau. Les Gentils verront ce juste, et tous les rois connaîtront cet homme tant célébré dans les prophéties de Sion*[3].

Le voici mieux décrit encore et avec un caractère particulier. Un homme d'une douceur admirable, singulièrement *choisi de Dieu, et l'objet de ses complaisances, déclare aux Gentils leur jugement: les îles attendent sa loi*. C'est ainsi que les Hébreux appellent l'Europe et les pays éloignés. *Il ne fera aucun bruit*: à peine l'entendra-t-on, tant il sera doux et paisible. *Il ne*

[1] *Is*. LII, 13, 14, 15; LIII.—[2] *Idem*, LV, 4, 5.—[3] *Idem*, LXII, 1, 2.

foulera pas aux pieds un roseau brisé, ni n'éteindra un reste fumant de toile brûlée. Loin d'accabler les infirmes et les pécheurs, sa voix charitable les appellera, et sa main bienfaisante sera leur soutien. *Il ouvrira les yeux des aveugles, et tirera les captifs de leur prison* [1]. Sa puissance ne sera pas moindre que sa bonté. Son caractère essentiel est de joindre ensemble la douceur avec l'efficace : c'est pourquoi cette voix si douce passera en un moment d'une extrémité du monde à l'autre, et sans causer aucune sédition parmi les hommes, elle excitera toute la terre. *Il n'est ni rebutant ni impétueux;* et celui que l'on connaissait à peine quand il était dans la Judée, ne sera pas seulement le fondement *de l'alliance du peuple,* mais encore *la lumière de tous les Gentils* [2]. Sous son règne admirable *les Assyriens et les Égyptiens ne seront plus avec les Israélites qu'un même peuple de Dieu* [3]. Tout devient Israël, tout devient saint. Jérusalem n'est plus une ville particulière : c'est l'image d'une nouvelle société où tous les peuples se rassemblent: l'Europe, l'Afrique et l'Asie reçoivent des prédicateurs dans lesquels *Dieu a mis son signe, afin qu'ils découvrent sa gloire aux Gentils.* Les élus,

[1] *Is.* XLII, 1, 2, 3, 4, 5, 6. — [2] *Idem,* XLIX, 6. — [3] *Idem,* XIX, 24, 25.

jusques alors appelés du nom d'Israël, *auront un autre nom* où sera marqué l'accomplissement des promesses, et un *amen* bienheureux. *Les prêtres et les lévites*, qui jusques alors sortaient d'Aaron, *sortiront dorénavant du milieu de la gentilité*[1]. Un nouveau sacrifice, plus pur et plus agréable que les anciens, sera substitué à leur place[2]; et on saura pourquoi David avait célébré un pontife d'un nouvel ordre[3]. *Le juste descendra du ciel comme une rosée, la terre produira son germe; et ce sera le Sauveur avec lequel on verra naître la justice*[4]. Le ciel et la terre s'uniront pour produire, comme par un commun enfantement, celui qui sera tout ensemble céleste et terrestre : de nouvelles idées de vertu paraîtront au monde dans ses exemples et dans sa doctrine; et la grace qu'il répandra les imprimera dans les cœurs. Tout change par sa venue, et Dieu *jure par lui-même que tout genou fléchira devant lui, et que toute langue reconnaîtra sa souveraine puissance*[5].

Voilà une partie des merveilles que Dieu a montrées aux prophètes sous les rois enfans de David, et à David avant tous les autres. Tous

[1] *Is.* LX, 1, 2, 3, 4, 11; LXI, 1, 2, 3, 11; LXII, 1, 2, 11; LXV, 1, 2, 15, 16; LXVI, 19, 20, 21.—[2] *Malach.* 1, 10, 11.—[3] *Ps.* CIX, 4.—[4] *Is.* XLV, 8, 23.—[5] *Idem*, 24.

ont écrit par avance l'histoire du fils de Dieu, qui devait aussi être fait le fils d'Abraham et de David. C'est ainsi que tout est suivi dans l'ordre des conseils divins. Ce Messie montré de loin comme le fils d'Abraham, est encore montré de plus près comme le fils de David. Un empire éternel lui est promis : la connaissance de Dieu répandue par tout l'univers est marquée comme le signe certain et comme le fruit de sa venue; la conversion des Gentils et la bénédiction de tous les peuples du monde, promise depuis si long-temps à Abraham, à Isaac et à Jacob, est de nouveau confirmée, et tout le peuple de Dieu vit dans cette attente.

Cependant Dieu continue à le gouverner d'une manière admirable. Il fait un nouveau pacte avec David, et s'oblige de le protéger lui et les rois ses descendans, s'ils marchent dans les préceptes qu'il leur a donnés par Moïse; sinon, il leur dénonce de rigoureux châtimens [1]. David, qui s'oublie pour un peu de temps, les éprouve le premier [2]; mais ayant réparé sa faute par sa pénitence, il est comblé de biens, et proposé comme le modèle d'un roi accompli. Le trône est affermi dans sa maison. Tant que Salomon,

[1] *II. Reg.* VII, 8, *et seq. III. Reg.* IX, 4 *et seq. II. Par.* VII, 17 *et seq.* — [2] *II Reg.* XI, XII *et seq.*

son fils, imite sa piété, il est heureux; il s'égare dans sa vieillesse, et Dieu, qui l'épargne pour l'amour de son serviteur David, lui dénonce qu'il le punira en la personne de son fils [1]. Ainsi il fait voir aux pères que, selon l'ordre secret de ses jugemens, il fait durer après leur mort leurs récompenses ou leurs châtimens; et il les tient soumis à ses lois par leur intérêt le plus cher, c'est-à-dire par l'intérêt de leur famille. En exécution de ses décrets, Roboam, téméraire par lui-même, est livré à un conseil insensé; son royaume est diminué de dix tribus [2]. Pendant que ces dix tribus rebelles et schismatiques se séparent de leur Dieu et de leur roi, les enfans de Juda, fidèles à Dieu et à David qu'il avait choisi, demeurent dans l'alliance et dans la foi d'Abraham. Les lévites se joignent à eux avec Benjamin; le royaume du peuple de Dieu subsiste par leur union sous le nom de royaume de Juda; et la loi de Moïse s'y maintient dans toutes ses observances. Malgré les idolâtries et la corruption effroyable des dix tribus séparées, Dieu se souvient de son alliance avec Abraham, Isaac et Jacob. Sa loi ne s'éteint pas parmi ces rebelles : il ne cesse de les rappeler à la pénitence par des miracles innombrables, et par les

[1] *III. Reg.* XI. — [2] *III. Idem*, XII.

continuels avertissemens qu'il leur envoie par ses prophètes. Endurcis dans leur crime, il ne les peut plus supporter, et les chasse de la Terre promise, sans espérance d'y être jamais rétablis [1].

L'histoire de Tobie, arrivée en ce même temps et durant les commencemens de la captivité des Israélites [2], nous fait voir la conduite des élus de Dieu qui restèrent dans les tribus séparées. Ce saint homme, en demeurant parmi eux avant la captivité, sut non-seulement se conserver pur des idolâtries de ses frères, mais encore pratiquer la loi, et adorer Dieu publiquement dans le temple de Jérusalem, sans que les mauvais exemples ni la crainte l'en empêchassent. Captif et persécuté à Ninive, il persista dans la piété avec sa famille [3]; et la manière admirable dont lui et son fils sont récompensés de leur foi, même sur la terre, montre que, malgré la captivité et la persécution, Dieu avait des moyens secrets de faire sentir à ses serviteurs les bénédictions de la loi, en les élevant toutefois, par les maux qu'ils avaient à souffrir, à de plus hautes pensées. Par les exemples de Tobie et par ses saints avertissemens, ceux d'Israël étaient

[1] *IV. Reg.* xvii, 6, 7, *et seq.* — [2] *Tob.* i, 5, 6, 7. — [3] *Idem*, ii, 12, 21, 22.

excités à reconnaître du moins sous la verge la main de Dieu qui les châtiait; mais presque tous demeuraient dans l'obstination : ceux de Juda, loin de profiter des châtimens d'Israël, en imitent les mauvais exemples. Dieu ne cesse de les avertir par ses prophètes, qu'il leur envoie coup sur coup, *s'éveillant la nuit, et se levant dès le matin,* comme il dit lui-même [1], pour marquer ses soins paternels. Rebuté de leur ingratitude, il s'émeut contre eux, et les menace de les traiter comme leurs frères rebelles.

CHAPITRE V.

La vie et le ministère prophétique; les jugemens de Dieu déclarés par les prophéties.

Il n'y a rien de plus remarquable, dans l'histoire du peuple de Dieu, que ce ministère des prophètes. On voit des hommes séparés du reste du peuple par une vie retirée et par un habit particulier [2]; ils ont des demeures où on les voit vivre dans une espèce de communauté, sous un

[1] *IV. Reg.* XVII, 19; XXIII, 26, 27. *II. Par.* XXXVI, 15. *Jer.* XXIX, 19.—[2] *I. Reg.* XXVIII, 14. *III. Reg.* XIX, 19. *IV. Reg.* I, 8. *Is.* XX, 2. *Zach.* XIII, 4.

supérieur que Dieu leur donnait [1]. Leur vie pauvre et pénitente était la figure de la mortification, qui devait être annoncée sous l'Évangile. Dieu se communiquait à eux d'une façon particulière, et faisait éclater aux yeux du peuple cette merveilleuse communication ; mais jamais elle n'éclatait avec tant de force que durant les temps de désordre où il semblait que l'idolâtrie allait abolir la loi de Dieu. Durant ces temps malheureux, les prophètes faisaient retentir de tous côtés, et de vive voix et par écrit, les menaces de Dieu et le témoignage qu'ils rendaient à sa vérité. Les écrits qu'ils faisaient étaient entre les mains de tout le peuple, et soigneusement conservés en mémoire perpétuelle aux siècles futurs [2]. Ceux du peuple qui demeuraient fidèles à Dieu s'unissaient à eux ; et nous voyons même qu'en Israël, où régnait l'idolâtrie, ce qu'il y avait de fidèles célébrait avec les prophètes le sabbat et les fêtes établies par la loi de Moïse [3]. C'était eux qui encourageaient les gens de bien à demeurer fermes dans l'alliance. Plusieurs d'eux ont souffert la mort; et on a vu à

[1] *I. Reg.* x, 10; xix, 19, 20. *III. Reg.* xviii. *IV. Reg.* ii, 3, 15, 18, 19, 25; iv, 10; 38, vi, 1, 2. — [2] *Exod.* xvii, 14. *Is.* xxx, 8; xxxiv, 16. *Jer.* xxii, 30; xxvi, 2. 11, xxxvi. *II. Par.* xxxvi, 22. *I. Esd.* i, 1. *Dan.* iv, 2. — [3] *IV. Reg.* iv, 23.

leur exemple, dans les temps les plus mauvais, c'est-à-dire dans le règne même de Manassès [1], une infinité de fidèles répandre leur sang pour la vérité, en sorte qu'elle n'a pas été un seul moment sans témoignage.

Ainsi la société du peuple de Dieu subsistait toujours : les prophètes y demeuraient unis : un grand nombre de fidèles persistait hautement dans la loi de Dieu avec eux, et avec les pieux sacrificateurs, qui persistaient dans les observances que leurs prédécesseurs, à remonter jusqu'à Aaron, leur avaient laissées. Dans les règnes les plus impies, tels que furent ceux d'Achaz et de Manassès, Isaïe et les autres prophètes ne se plaignaient pas qu'on eût interrompu l'usage de la circoncision, qui était le sceau de l'alliance, et dans laquelle était renfermée, selon la doctrine de saint Paul, toute l'observance de la loi. On ne voit pas non plus que les sabbats et les autres fêtes fussent abolis : et si Achaz ferma durant quelque temps la porte du temple [2], et qu'il y ait eu quelque interruption dans les sacrifices, c'était une violence qui ne fermait pas pour cela la bouche de ceux qui louaient et confessaient publiquement le nom de Dieu ; car Dieu n'a jamais permis que cette voix fût éteinte

[1] *IV. Reg.* XXI, 16. — [2] *II. Paral.* XXVIII, 24.

parmi son peuple : et quand Aman entreprit de détruire l'héritage du Seigneur, changer ses promesses et faire cesser ses louanges[1], on sait ce que Dieu fit pour l'empêcher. Sa puissance ne parut pas moins lorsque Antiochus voulut abolir la religion. Que ne dirent point les prophètes à Achaz et à Manassès, pour soutenir la vérité de la religion et la pureté du culte ? *Les paroles des Voyans qui leur parlaient au nom du Dieu d'Israël étaient écrites*, comme remarque le texte sacré, *dans l'histoire de ces rois*[2]. Si Manassès en fut touché, s'il fit pénitence, on ne peut douter que leur doctrine ne tînt un grand nombre de fidèles dans l'obéissance de la loi ; et le bon parti étoit si fort, que, dans le jugement qu'on portait des rois après leur mort, on déclarait ces rois impies indignes du sépulcre de David et de leurs pieux prédécesseurs. Car encore qu'il soit écrit qu'Achaz fut enterré dans la cité de David, l'Écriture marque expressément *qu'on ne le reçut pas dans le sépulcre des rois d'Israël*[3]. On n'excepta pas Manassès de la rigueur de ce jugement, encore qu'il eût fait pénitence, pour laisser un monument éternel de l'horreur qu'on avait eue de sa conduite. Et afin

[1] *Esth.* XIV, 9. — [2] *II. Paral.* XXXIII, 18. — [3] *Ibid.* XXVIII, 27.

qu'on ne pense pas que la multitude de ceux qui adhéraient publiquement au culte de Dieu avec les prophètes fût destituée de la succession légitime de ses pasteurs ordinaires, Ézéchiel marque expressément, en deux endroits [1], *les sacrificateurs et les lévites enfans de Sadoc, qui, dans les temps d'égarement, avaient persisté dans l'observance des cérémonies du sanctuaire.*

Cependant, malgré les prophètes, malgré les prêtres fidèles, et le peuple uni avec eux dans la pratique de la loi, l'idolâtrie qui avait ruiné Israël entraînait souvent, dans Juda même, et les princes et le gros du peuple. Quoique les rois oubliassent le dieu de leurs pères, il supporta long-temps leurs iniquités, à cause de David son serviteur. David est toujours présent à ses yeux. Quand les rois enfans de David suivent les bons exemples de leur père, Dieu fait des miracles surprenans en leur faveur; mais ils sentent, quand ils dégénèrent, la force invincible de sa main, qui s'appesantit sur eux. Les rois d'Égypte, les rois de Syrie, et surtout les rois d'Assyrie et de Babylone, servent d'instrument à sa vengeance. L'impiété s'augmente, et Dieu suscite en Orient un roi plus superbe et plus redoutable que tous ceux qui avaient paru jusque

[1] *Ezech.* XLIV, 15; XLVIII, 11.

si ce temple sacré eût dû les protéger tout seul. Dieu avait résolu de leur faire voir qu'il n'était point attaché à un édifice de pierre, mais qu'il voulait trouver des cœurs fidèles. Ainsi il détruisit le temple de Jérusalem, il en donna le trésor au pillage ; et tant de riches vaisseaux, consacrés par des rois pieux, furent abandonnés à un roi impie.

Mais la chute du peuple de Dieu devait être l'instruction de tout l'univers. Nous voyons en la personne de ce roi impie et ensemble victorieux, ce que c'est que les conquérans. Ils ne sont pour la plupart que des instrumens de la vengeance divine. Dieu exerce par eux sa justice, et puis il l'exerce sur eux-mêmes. Nabuchodonosor revêtu de la puissance divine, et rendu invincible par ce ministère, punit tous les ennemis du peuple de Dieu. Il ravage les Iduméens, les Ammonites et les Moabites ; il renverse les rois de Syrie : l'Égypte, sous le pouvoir de laquelle la Judée avait tant de fois gémi, est la proie de ce roi superbe, et lui devient tributaire[1] : sa puissance n'est pas moins fatale à la Judée même, qui ne sait pas profiter des délais que Dieu lui donne. Tout tombe, tout est abattu par la justice divine dont Nabuchodonosor est

[1] *IV. Reg.* XXIV, 7.

le ministre : il tombera à son tour; et Dieu, qui emploie la main de ce prince pour châtier ses enfans et abattre ses ennemis, le réserve à sa main toute puissante.

CHAPITRE VI.

Jugemens de Dieu sur Nabuchodonosor, sur les rois ses successeurs, et sur tout l'empire de Babylone.

Il n'a pas laissé ignorer à ses enfans la destinée de ce roi qui les châtiait, et de l'empire des Chaldéens, sous lequel ils devaient être captifs. De peur qu'ils ne fussent surpris de la gloire des impies et de leur règne orgueilleux, les prophètes leur en dénonçaient la courte durée. Isaïe, qui a vu la gloire de Nabuchodonosor et son orgueil insensé long-temps avant sa naissance, a prédit sa chute soudaine et celle de son empire [1]. Babylone n'était presque rien quand ce prophète a vu sa puissance, et un peu après, sa ruine. Ainsi les révolutions des villes et des empires qui tourmentaient le peuple de Dieu, ou profitaient de sa perte, étaient écrites dans ses prophéties. Ces oracles étaient suivis

[1] *Is.* XIII, XIV, XXI, XLVI, XLVII, XLVIII.

d'une prompte exécution; et les Juifs, si rudement châtiés, virent tomber avant eux, ou avec eux, ou un peu après, selon les prédictions de leurs prophètes, non-seulement Samarie, Idumée, Gaza, Ascalon, Damas, les villes des Ammonites et des Moabites leurs perpétuels ennemis, mais encore les capitales des grands empires, mais Tyr la maîtresse de la mer, mais Tanis, mais Memphis, mais Thèbes à cent portes avec toutes les richesses de son Sésostris; mais Ninive même, le siège des rois d'Assyrie ses persécuteurs; mais la superbe Babylone victorieuse de toutes les autres, et riche de leurs dépouilles.

Il est vrai que Jérusalem périt en même temps pour ses péchés; mais Dieu ne la laissa pas sans espérance. Isaïe, qui avait prédit sa perte, avait vu son glorieux rétablissement, et lui avait même nommé Cyrus son libérateur, deux cents ans avant qu'il fût né [1]. Jérémie, dont les prédictions avaient été si précises, pour marquer à ce peuple ingrat sa perte certaine, lui avait promis son retour après soixante et dix ans de captivité [2]. Durant ces années, ce peuple abattu était respecté dans ses prophètes : ces captifs prononçaient aux rois et aux peuples leurs terribles destinées. Nabuchodonosor, qui

[1] *Is.* XLIV, XLV.—[2] *Jer.* XXV, 11, 12; XXIX, 10.

voulait se faire adorer, adore lui-même Daniel [1], étonné des secrets divins qu'il lui découvrait; il apprend de lui sa sentence bientôt suivie de l'exécution [2]. Ce prince victorieux triomphait dans Babylone, dont il fit la plus grande ville, la plus forte et la plus belle que le soleil eût jamais vue [3]. C'était là que Dieu l'attendait pour foudroyer son orgueil. Heureux et invulnérable, pour ainsi parler, à la tête de ses armées, et durant tout le cours de ses conquêtes [4], il devait périr dans sa maison, selon l'oracle d'Ézéchiel [5]. Lorsque, admirant sa grandeur et la beauté de Babylone, il s'élève au-dessus de l'humanité, Dieu le frappe, lui ôte l'esprit, et le range parmi les bêtes. Il revient au temps marqué par Daniel [6], et reconnaît le Dieu du ciel qui lui avait fait sentir sa puissance; mais ses successeurs ne profitent pas de son exemple. Les affaires de Babylone se brouillent, et le temps marqué par les prophéties pour le rétablissement de Juda arrive parmi tous ces troubles. Cyrus paraît à la tête des Mèdes et des Perses 7 : tout cède à ce redoutable conquérant. Il s'avance lentement vers les Chaldéens, et sa marche est souvent in-

[1] *Dan.* II, 46. — [2] *Idem*, IV, 1 *et seq.*—[3] *Idem*, 26 *et seq.*—[4] *Jerem.* XXVII.—[5] *Ezechiel*, XXI, 30. — [6] *Dan.* IV, 31.—[7] *Herod. lib.* I, *c.* 177. *Xenoph.* Cyropæd. *lib.* II, III, *etc.*

terrompue. Les nouvelles de sa venue viennent de loin à loin, comme avait prédit Jérémie [1]; enfin il se détermine. Babylone, souvent menacée par les prophètes, et toujours superbe et impénitente, voit arriver son vainqueur qu'elle méprise. Ses richesses, ses hautes murailles, son peuple innombrable, sa prodigieuse enceinte qui enfermait tout un grand pays, comme l'attestent tous les anciens [2], et ses provisions infinies, lui enflent le cœur. Assiégée durant un long temps sans sentir aucune incommodité, elle se rit de ses ennemis et des fossés que Cyrus creusait autour d'elle : on n'y parle que de festins et de réjouissances. Son roi Baltasar, petit-fils de Nabuchodonosor, aussi superbe que lui, mais moins habile, fait une fête solennelle à tous les seigneurs [3]. Cette fête est célébrée avec des excès inouis. Baltasar fait apporter les vaisseaux sacrés enlevés du temple de Jérusalem, et mêle la profanation avec le luxe. La colère de Dieu se déclare : une main céleste écrit des paroles terribles sur la muraille de la salle où se faisait le festin : Daniel en interprète le sens, et ce prophète, qui avait prédit la chute funeste de l'aïeul,

[1] *Jer.* LI, 46. — [2] *Herod. lib.* I, *c.* 178, *etc. Xenoph.* Cyropæd. *lib.* VII. *Arist.* Polit. *lib.* III, *cap.* 3. — [3] *Dan.* V.

fait voir encore au petit-fils la foudre qui va partir pour l'accabler. En exécution du décret de Dieu, Cyrus se fait tout à coup une ouverture dans Babylone. L'Euphrate, détourné dans les fossés qu'il lui préparait depuis si long-temps, lui découvre son lit immense; il entre par ce passage imprévu. Ainsi fut livrée en proie *aux Mèdes, et aux Perses, et à Cyrus*, comme avaient dit les prophètes, *cette superbe Babylone*[1]. Ainsi périt avec elle le royaume des Chaldéens, qui avait détruit tant d'autres royaumes[2]; *et le marteau qui avait brisé tout l'univers fut brisé lui-même*. Jérémie l'avait prédit[3]. Le Seigneur *rompit la verge dont il avait frappé tant de nations*. Isaïe l'avait prévu[4]. Les peuples, accoutumés au joug des rois chaldéens, les voient eux-mêmes sous le joug : *Vous voilà*, dirent-ils[5], *blessés comme nous; vous êtes devenus semblables à nous, vous qui disiez dans votre cœur: J'élèverai mon trône au-dessus des astres, et je serai semblable au Très-Haut*. C'est ce qu'avait prononcé le même Isaïe. *Elle tombe, elle tombe*, comme l'avait dit ce prophète[6], *cette grande Babylone, et ses idoles sont brisées. Bel est ren-*

[1] *Is.* XIII, 17; XXI, 2, XLV, XLVI, XLVII. *Jer.* LI, 11, 28. — [2] *Is.* XIV, 16, 17. — [3] *Jer.* L, 23. — [4] *Is.* XIV, 5, 6. — [5] *Is.* XIV, 10. — [6] *Is.* XXI, 9.

versé, *et Nabo*, son grand dieu, d'où les rois prenaient leur nom, *tombe par terre*[1]; car les Perses, leurs ennemis, adorateurs du soleil, ne souffraient point les idoles ni les rois qu'on avait faits dieux. Mais comment périt cette Babylone? comme les prophètes l'avaient déclaré. *Ses eaux furent desséchées*, comme avait prédit Jérémie[2], pour donner passage à son vainqueur: enivrée, endormie, trahie par sa propre joie, selon le même prophète, elle se trouva au pouvoir de ses ennemis, *et prise comme dans un filet sans le savoir*[3]. On passe tous ses habitans au fil de l'épée; car les *Mèdes*, ses vainqueurs, comme avait dit Isaïe[4], *ne cherchaient ni l'or ni l'argent*, mais la vengeance, mais à assouvir leur haine par la perte d'un peuple cruel que son orgueil faisait l'ennemi de tous les peuples du monde. *Les courriers venaient l'un sur l'autre annoncer au roi que l'ennemi entrait dans la ville.* Jérémie l'avait ainsi marqué[5]. Ses astrologues, en qui elle croyait, et qui lui promettaient un empire éternel, *ne purent la sauver de son vainqueur*. C'est Isaïe et Jérémie qui l'annoncent d'un commun accord[6]. Dans cet effroyable car-

[1] *Is.* XLVI, 1.—[2] *Jer.* L, 38; LI, 36.—[3] *Jer.* L, 24; LI, 39, 57.—[4] *Is.* XIII, 15, 16, 17, 18. *Jer.* L, 35, 36, 37, 42.—[5] *Jer.* LI, 31.—[6] *Is.* XLVII, 12, 13, 14, 15. *Jer.* L, 36.

nage, les Juifs, avertis de loin, échappèrent seuls au glaive du victorieux [1]. Cyrus, devenu par cette conquête le maître de tout l'Orient, reconnaît dans ce peuple, tant de fois vaincu, je ne sais quoi de divin. Ravi des oracles qui avaient prédit ses victoires, il avoue qu'il doit son empire *au Dieu du ciel* que les Juifs servaient, et signale la première année de son règne par le rétablissement de son temple et de son peuple [2].

CHAPITRE VII.

Diversité des jugemens de Dieu. Jugement de rigueur sur Babylone : jugement de miséricorde sur Jérusalem.

Qui n'admirerait ici la Providence divine si évidemment déclarée sur les Juifs et sur les Chaldéens, sur Jérusalem et sur Babylone? Dieu les veut punir toutes deux; et afin qu'on n'ignore pas que c'est lui seul qui le fait, il se plaît à le déclarer par cent prophéties. Jérusalem et Babylone, toutes deux menacées dans le même temps et par les mêmes prophètes, tombent

[1] *Is.* XLVIII, 20. *Jer.* L, 8, 28; LI, 6, 10, 50, *etc.* —
[2] *II. Par.* XXXVI, 23. *I. Esd.* I, 2

l'une après l'autre dans le temps marqué. Mais Dieu découvre ici le grand secret des deux châtimens dont il se sert : un châtiment de rigueur sur les Chaldéens ; un châtiment paternel sur les Juifs, qui sont ses enfans. L'orgueil des Chaldéens (c'était le caractère de la nation et l'esprit de tout cet empire) est abattu sans retour. *Le superbe est tombé, et ne se relèvera pas*, disait Jérémie[1], et Isaïe devant lui. *Babylone la glorieuse, dont les Chaldéens insolens s'enorgueillissaient, a été faite comme Sodome et comme Gomorrhe*[2], à qui Dieu n'a laissé aucune ressource. Il n'en est pas ainsi des Juifs : Dieu les a châtiés comme des enfans désobéissans qu'il remet dans leur devoir par le châtiment ; et puis, touché de leurs larmes, il oublie leurs fautes. « Ne crains point, ô Jacob, dit le Seigneur[3], parce que je suis avec toi. Je te châtierai avec justice, et ne te pardonnerai pas comme si tu étais innocent : mais je ne te détruirai pas comme je détruirai les nations parmi lesquelles je t'ai dispersé. » C'est pourquoi Babylone, ôtée pour jamais aux Chaldéens, est livrée à un autre peuple ; et Jérusalem, rétablie par un changement merveilleux, voit revenir ses enfans de tous côtés.

[1] *Jer.* L, 31, 32, 40. — [2] *Is.* XIII, 19. — [3] *Jer.* XLVI, 23.

CHAPITRE VIII.

Retour du peuple sous Zorobabel, Esdras et Néhémias.

Ce fut Zorobabel, de la tribu de Juda et du sang des rois, qui les ramena de captivité. Ceux de Juda reviennent en foule, et remplissent tout le pays. Les dix tribus dispersées se perdent parmi les Gentils, à la réserve de ceux qui, sous le nom de Juda, et réunis sous ses étendards, rentrent dans la terre de leurs pères.

Cependant l'autel se redresse, le temple se rebâtit, les murailles de Jérusalem sont relevées. La jalousie des peuples voisins est réprimée par les rois de Perse devenus les protecteurs du peuple de Dieu. Le pontife rentre en exercice avec tous les prêtres qui prouvèrent leur descendance par les registres publics : les autres sont rejetés[1]. Esdras, prêtre lui-même et docteur de la loi, et Néhémias, gouverneur, réforment tous les abus que la captivité avait introduits, et font garder la loi dans sa pureté. Le peuple pleure avec eux les transgressions qui lui avaient attiré ces grands châtimens, et reconnaît que Moïse les avait prédits. Tous en-

[1] *I. Esdr.* II, 62.

semble lisent dans les saints livres les menaces de l'homme de Dieu[1] : ils en voient l'accomplissement ; l'oracle de Jérémie[2], et le retour tant promis après les soixante-dix ans de captivité, les étonne et les console : ils adorent les jugemens de Dieu, et, réconciliés avec lui, ils vivent en paix.

CHAPITRE IX.

Dieu, prêt à faire cesser les prophéties, répand ses lumières plus abondamment que jamais.

Dieu, qui fait tout en son temps, avait choisi celui-ci pour faire cesser les voies extraordinaires, c'est-à-dire les prophéties, dans son peuple désormais assez instruit. Il restait environ cinq cents ans jusques aux jours du Messie. Dieu donna à la majesté de son Fils de faire taire les prophètes durant tout ce temps, pour tenir son peuple en attente de celui qui devait être l'accomplissement de tous leurs oracles.

Mais vers la fin des temps où Dieu avait résolu de mettre fin aux prophéties, il semblait qu'il voulait répandre toutes ses lumières, et découvrir tous les conseils de sa providence,

[1] *II. Esdr.* I, 8 ; VIII, IX. — [2] *I. Esdr.* I, I.

tant il exprima clairement les secrets des temps à venir.

Durant la captivité, et surtout vers les temps qu'elle allait finir, Daniel, révéré pour sa piété, même par les rois infidèles, et employé pour sa prudence aux plus grandes affaires de leur état[1], vit par ordre, à diverses fois, et sous des figures différentes, quatre monarchies sous lesquelles devaient vivre les Israélites[2]. Il les marque par leurs caractères propres. On voit passer comme un torrent l'empire d'un roi des Grecs: c'était celui d'Alexandre. Par sa chute on voit établir un autre empire moindre que le sien, et affaibli par ses divisions[3] C'est celui de ses successeurs, parmi lesquels il y en a quatre marqués dans la prophétie[4]. Antipater, Séleucus, Ptolomée et Antigonus sont visiblement désignés. Il est constant par l'histoire qu'ils furent plus puissans que les autres, et les seuls dont la puissance ait passé à leurs enfans. On voit leurs guerres, leurs jalousies, et leurs alliances trompeuses; la dureté et l'ambition des rois de Syrie, l'orgueil et les autres marques qui désignent Antiochus l'illustre, implacable ennemi du peuple de Dieu; la brièveté de son règne et la

[1] *Dan.* II, III, v. VIII, 27. — [2] *Dan.* II, VII, VIII, X, XI. — [3] *Dan.* VIII, 6; VIII, 21, 22. — [4] *Dan.* VIII, 8.

prompte punition de ses excès[1]. On voit naître enfin sur la fin, et comme dans le sein de ces monarchies, le règne *du Fils de l'homme*. A ce nom vous reconnaissez Jésus-Christ; mais ce règne du Fils de l'homme est encore appelé *le règne des saints du Très-Haut*. Tous les peuples sont soumis à ce grand et pacifique royaume: l'éternité lui est promise, et il doit être le seul *dont la puissance ne passera pas à un autre empire*[2].

Quand viendra ce Fils de l'homme et ce Christ tant désiré, et comment il accomplira l'ouvrage qui lui est commis, c'est-à-dire la rédemption du genre humain, Dieu le découvre manifestement à Daniel. Pendant qu'il est occupé de la captivité de son peuple dans Babylone, et des soixante et dix ans dans lesquels Dieu avait voulu la renfermer, au milieu des vœux qu'il fait pour la délivrance de ses frères, il est tout à coup élevé à des mystères plus hauts. Il voit un autre nombre d'années, et une autre délivrance bien plus importante. Au lieu des septante années prédites par Jérémie, il voit septante semaines, à commencer depuis l'ordonnance donnée par Artaxerxe à la longue main, la vingtième année de son règne, pour rebâtir

[1] *Dan.* XI.—[2] *Dan.* II, 44, 45 VII, 13, 14, 27.

la ville de Jérusalem [1]. Là est marquée en termes précis, sur la fin de ces semaines, *la rémission des péchés*, *le règne éternel de la justice*, *l'entier accomplissement des prophéties*, *et l'onction du Saint des saints*[2]. *Le Christ* doit faire sa charge, et paraître comme *conducteur* du peuple *après soixante-neuf semaines. Après soixante-neuf semaines* (car le prophète le répète encore) *le Christ doit être mis à mort*[3] *:* il doit mourir de mort violente; il faut qu'il soit immolé pour accomplir les mystères. Une semaine est marquée entre les autres, et c'est la dernière et la soixante-dixième: c'est celle où le Christ sera immolé, où *l'alliance sera confirmée*, *et au milieu de laquelle l'hostie et les sacrifices seront abolis* [4], sans doute, par la mort du Christ; car c'est ensuite de la mort du Christ que ce changement est marqué. *Après cette mort du Christ, et l'abolition des sacrifices*, on ne voit plus qu'horreur et confusion : on voit *la ruine de la cité sainte et du sanctuaire; un peuple et un capitaine qui vient pour tout perdre; l'abomination dans le temple*; *la dernière et irrémédiable désolation* [5] du peuple ingrat envers son sauveur.

Nous avons vu que ces semaines réduites en

[1] *Dan.* IX, 23, *etc.* — [2] *Dan.* 24. — [3] *Dan.* IX, 25, 26. — [4] *Dan.* 27. — [5] *Dan.* 26, 27.

semaines d'années, selon l'usage de l'Écriture, font quatre cent quatre-vingt-dix ans, et nous mènent précisément, depuis la vingtième année d'Artaxerxe, à la dernière semaine[1]; semaine pleine de mystères, où Jésus-Christ immolé met fin par sa mort aux sacrifices de la loi, et en accomplit les figures. Les doctes font différentes supputations pour faire cadrer ce temps au juste. Celle que je vous ai proposée est sans embarras. Loin d'obscurcir la suite de l'histoire des rois de Perse, elle l'éclaircit; quoiqu'il n'y aurait rien de fort surprenant quand il se trouverait quelque incertitude dans les dates de ces princes, et le peu d'années dont on pourrait disputer, sur un compte de quatre cent quatre-vingt-dix ans, ne feront jamais une importante question. Mais pourquoi discourir davantage? Dieu a tranché la difficulté, s'il y en avait, par une décision qui ne souffre aucune réplique. Un évènement manifeste nous met au-dessus de tous les raffinemens des chronologistes; et la ruine totale des Juifs, qui a suivi de si près la mort de notre Seigneur, fait entendre aux moins clairvoyans l'accomplissement de la prophétie.

Il ne reste plus qu'à vous en faire remarquer

[1] *Voyez* ci-dessus, Ire part. VIIe et VIIIe Époq. l'an 2:6 et 280 de Rome.

une circonstance. Daniel nous découvre un nouveau mystère. L'oracle de Jacob nous avait appris que le royaume de Juda devait cesser à la venue du Messie : mais il ne nous disait pas que sa mort serait la cause de la chute de ce royaume. Dieu a révélé ce secret important à Daniel, et il lui déclare que la ruine des Juifs sera la suite de la mort du Christ et de leur méconnaissance. Marquez, s'il vous plaît, cet endroit : la suite des évènemens vous en fera bientôt un beau commentaire.

CHAPITRE X.

Prophéties de Zacharie et d'Aggée.

Vous voyez ce que Dieu montra au prophète Daniel un peu devant les victoires de Cyrus, et le rétablissement du temple. Du temps qu'il se bâtissait, il suscita les prophètes Aggée et Zacharie, et incontinent après il envoya Malachie qui devait fermer les prophéties de l'ancien peuple.

Que n'a pas vu Zacharie ? On dirait que le livre des décrets divins ait été ouvert à ce prophète, et qu'il y ait lu toute l'histoire du peuple de Dieu depuis la captivité.

Les persécutions des rois de Syrie, et les

guerres qu'ils font à Juda, lui sont découvertes dans toute leur suite [1]. Il voit Jérusalem prise et saccagée; un pillage effroyable et des désordres infinis; le peuple en fuite dans le désert, incertain de sa condition, entre la mort et la vie; à la veille de sa dernière désolation, une nouvelle lumière lui paraître tout à coup. Les ennemis sont vaincus; les idoles sont renversées dans toute la Terre sainte : on voit la paix et l'abondance dans la ville et dans le pays, et le temple est révéré dans tout l'Orient.

Une circonstance mémorable de ces guerres est révélée au prophète; « Juda même combattra, dit-il [2], contre Jérusalem; » c'était-à-dire que Jérusalem devait être trahie par ses enfans, et que parmi ses ennemis il se trouverait beaucoup de Juifs.

Quelquefois il voit une longue suite de prospérités [3] : Juda est rempli de force [4]; les royaumes qui l'ont oppressé sont humiliés [5]; les voisins qui n'ont cessé de le tourmenter sont punis; quelques-uns sont convertis et incorporés au peuple de Dieu. Le prophète voit ce peuple comblé des bienfaits divins, parmi lesquels il leur conte le triomphe aussi modeste que glo-

— [1] *Zach.* XIV. — [2] *Zach.* XIV, 14. — [3] *Zach.* IX, X. — [4] *Zach.* X, 6. — [5] *Zach.* II.

rieux « du roi pauvre, du roi pacifique, du roi sauveur, qui entre, monté sur un âne, dans sa ville de Jérusalem[1]. »

Après avoir raconté les prospérités, il reprend dès l'origine toute la suite des maux[2]. Il voit tout d'un coup le feu dans le temple; tout le pays ruiné avec la ville capitale des meurtres, des violences, un roi qui les autorise. Dieu a pitié de son peuple abandonné; il s'en rend lui-même le pasteur, et sa protection le soutient. A la fin il s'allume des guerres civiles, et les affaires vont en décadence. Le temps de ce changement est désigné par un caractère certain; et trois pasteurs, c'est-à-dire, selon le style ancien, trois princes dégradés en un même mois en marquent le commencement. Les paroles du prophète sont précises : *J'ai retranché*, dit-il[3], *trois pasteurs*, c'est-à-dire trois princes, *en un seul mois*, et mon cœur *s'est resserré envers eux* (envers mon peuple), *parce qu'aussi ils ont varié envers moi*, et ne sont pas demeurés fermes dans mes préceptes; *et j'ai dit : Je ne serai plus votre pasteur;* je ne vous gouvernerai plus (avec cette application particulière que vous aviez toujours éprouvée) : je vous abandonnerai à vous-mêmes, à votre malheureuse

[1] *Zach.* IX, 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9. — [2] *Zach.* XI. — [3] *Zach.* XI, 8.

destinée, à l'esprit de division qui se mettra parmi vous, sans prendre doréuavant aucun soin de détourner les maux qui vous menacent. *Ainsi ce qui doit mourir ira à la mort; ce qui doit être retranché sera retranché, et chacun dévorera la chair de son prochain.* Voilà quel devait être à la fin le sort des Juifs justement abandonnés de Dieu; et voilà en termes précis le commencement de la décadence à la chute de ces trois princes. La suite nous fera voir que l'accomplissement de la prophétie n'a pas été moins manifeste.

Au milieu de tant de malheurs, prédits si clairement par Zacharie, paraît encore un plus grand malheur. Un peu après ces divisions, et dans les temps de la décadence, Dieu *est acheté trente deniers* par son peuple ingrat, et le prophète voit tout, jusques *au champ du potier* ou *du sculpteur* auquel cet argent est employé [1]. De là suivent d'extrêmes désordres parmi les pasteurs du peuple; enfin ils sont aveuglés, et leur puissance est détruite [2].

Que dirai-je de la merveilleuse vision de Zacharie, qui voit *le pasteur frappé et les brebis dispersées* [3]? Que dirai-je *du regard que jette le peuple sur son Dieu qu'il a percé*, et des larmes

[1] *Zach.* XI, 12, 13. — [2] *Zach.* 15, 16, 17. — [3] *Zach.* XIII, 7.

que lui fait verser une mort plus lamentable que celle d'un fils unique [1], et que celle de Josias? Zacharie a vu toutes ces choses; mais ce qu'il a vu de plus grand, « c'est le Seigneur envoyé par le Seigneur pour habiter dans Jérusalem, d'où il appelle les Gentils pour les agréger à son peuple, et demeurer au milieu d'eux [2]. »

Aggée dit moins de choses; mais ce qu'il dit est surprenant. Pendant qu'on bâtit le second temple, et que les vieillards qui avaient vu le premier fondent en larmes en comparant la pauvreté de ce dernier édifice avec la magnificence de l'autre [3]; le prophète, qui voit plus loin, publie la gloire du second temple, et le préfère au premier [4]. Il explique d'où viendra la gloire de cette nouvelle maison; c'est que *le désiré des Gentils arrivera :* ce Messie promis depuis deux mille ans, et dès l'origine du monde, comme le Sauveur des Gentils, paraîtra dans ce nouveau temple. *La paix y sera établie*, *tout l'univers ému* rendra témoignage à la venue de son Rédempteur; il n'y a plus *qu'un peu de temps* à l'attendre, et les temps destinés à cette attente sont dans leur dernier période.

[1] *Zach.* XII, 10. — [2] *Zach.* II, 8, 9, 10, 11.—[3] *I. Esd.* III, 12. — [4] *Agg.* II, 7, 8, 9, 10.

CHAPITRE XI.

La prophétie de Malachie, qui est le dernier des prophètes, et l'achèvement du second temple.

Enfin le temple s'achève; les victimes y sont immolées; mais les Juifs avares y offrent des hosties défectueuses. Malachie, qui les en reprend, est élevé à une plus haute considération; et à l'occasion des offrandes immondes des Juifs, il voit *l'offrande* toujours *pure* et jamais souillée *qui sera présentée à Dieu*, non plus seulement comme autrefois dans le temple de Jérusalem, mais *depuis le soleil levant jusqu'au couchant;* non plus par les Juifs, mais *par les Gentils*, parmi lesquels il prédit *que le nom de Dieu sera grand*[1].

Il voit aussi, comme Aggée, la gloire du second temple et le Messie qui l'honore de sa présence; mais il voit en même temps que le Messie est le Dieu à qui ce temple est dédié. « J'envoie mon ange, dit le Seigneur[2], pour me préparer les voies; et incontinent vous verrez arriver dans son saint temple le Seigneur que vous cherchez, et l'Ange de l'alliance que vous désirez. »

Un ange est un envoyé; mais voici un envoyé

[1] *Mal.* I, — 11. [2] *Idem*, III, 1.

d'une dignité merveilleuse ; un envoyé qui a un temple ; un envoyé qui est Dieu, et qui entre dans le temple comme dans sa propre demeure ; un envoyé désiré par tout le peuple, qui vient faire une nouvelle alliance, et qui est appelé, pour cette raison, l'Ange de l'alliance ou du testament.

C'était donc dans le second temple que ce Dieu envoyé de Dieu devait paraître ; mais un autre envoyé précède, et lui prépare les voies. Là nous voyons le Messie précédé par son précurseur. Le caractère de ce précurseur est encore montré au prophète. Ce doit être un nouvel Élie, remarquable par sa sainteté, par l'austérité de sa vie, par son autorité et par son zèle [1].

Ainsi le dernier prophète de l'ancien peuple marque le premier prophète qui devait venir après lui, c'est-à-dire cet *Élie*, précurseur du Seigneur qui devait paraître. Jusqu'à ce temps le peuple de Dieu n'avait point à attendre de prophète ; la loi de Moïse lui devait suffire ; et c'est pourquoi Malachie finit par ces mots [2] : « Souvenez-vous de la loi que j'ai donnée sur le mont Horeb, à Moïse, mon serviteur, pour tout Israël. Je vous enverrai le prophète Élie, qui unira les cœurs des pères avec le cœur des en-

[1] *Mal.* III, 1 ; IV, 5, 6. — [2] *Idem.* IV, 4, 5, 6.

fans, » qui montrera à ceux-ci ce qu'ont attendu les autres.

A cette loi de Moïse, Dieu avait joint les prophètes qui avaient parlé en conformité, et l'histoire du peuple de Dieu faite par les mêmes prophètes, dans laquelle étaient confirmées, par des expériences sensibles, les promesses et les menaces de la loi. Tout était soigneusement écrit; tout était digéré par l'ordre des temps; et voilà ce que Dieu laissa pour l'instruction de son peuple, quand il fit cesser les prophéties.

CHAPITRE XII.

Les temps du second temple ; fruits des châtimens et des prophéties précédentes ; cessation de l'idolâtrie et des faux prophètes.

De telles instructions firent un grand changement dans les mœurs des Israélites. Ils n'avaient plus besoin ni d'apparition, ni de prédiction manifeste, ni de ces prodiges inouïs que Dieu faisait si souvent pour leur salut. Les témoignages qu'ils avaient reçus leur suffisaient; et leur incrédulité, non-seulement convaincue par l'évènement, mais encore si souvent punie, les avait enfin rendus dociles.

C'est pourquoi depuis ce temps on ne les voit

plus retourner à l'idolâtrie, à laquelle ils étaient si étrangement portés. Ils s'étaient trop mal trouvés d'avoir rejeté le Dieu de leurs pères. Ils se souvenaient toujours de Nabuchodonosor, et de leur ruine si souvent prédite dans toutes ses circonstances, et toutefois plus tôt arrivée qu'elle n'avait été crue. Ils n'étaient pas moins en admiration de leur rétablissement, fait, contre toute apparence, dans le temps et par celui qui leur avait été marqué. Jamais ils ne voyaient le second temple sans se souvenir pourquoi le premier avait été renversé, et comment celui-ci avait été rétabli : ainsi ils se confirmaient dans la foi de leurs Écritures auxquelles tout leur état rendait témoignage.

On ne vit plus parmi eux de faux prophètes. Ils s'étaient défaits tout ensemble de la pente qu'ils avaient à les croire, et de celle qu'ils avaient à l'idolâtrie [1]. Zacharie avait prédit par un même oracle que ces deux choses leur arriveraient. En voici les propres paroles : « En ces jours, dit le Seigneur Dieu des armées, je détruirai le nom des idoles dans toute la Terre sainte ; il ne s'en parlera plus : il n'y paraîtra non plus de faux prophètes, ni d'esprit impur pour les inspirer. Et si quelqu'un se mêle de

[1] *Zach.* XIII, 2, 3, 4, 5, 6.



prophétiser par son propre esprit, son père et sa mère lui diront : Vous mourrez demain, parce que vous avez menti au nom du Seigneur. » On peut voir, dans le texte même, le reste qui n'est pas moins fort. Cette prophétie eut un manifeste accomplissement. Les faux prophètes cessèrent sous le second temple : le peuple, rebuté de leurs tromperies, n'était plus en état de les écouter. Les vrais prophètes de Dieu étaient lus et relus sans cesse : il ne leur fallait point de commentaire ; et les choses qui arrivaient tous les jours en exécution de leurs prophéties, en étaient de trop fidèles interprètes.

CHAPITRE XIII.

La longue paix dont ils jouissent, par qui prédite.

En effet, tous leurs prophètes leur avaient promis une paix profonde. On lit encore avec joie la belle peinture que font Isaïe et Ézéchiel [1] des bienheureux temps qui devaient suivre la

[1] *Is.* XLI, 11, 12, 13 ; XLIII, 18, 19 ; XLIX, 18, 19, 20, 21 ; LII, 1, 2, 7 ; LIV, LV, *etc.* ; LX, 15, 16, *etc.* *Ezech.* XXXVI, XXXVIII, 11, 12, 13, 14.

captivité de Babylone. Toutes les ruines sont réparées, les villes et les bourgades sont magnifiquement rebâties, le peuple est innombrable, les ennemis sont à bas, l'abondance est dans les villes et dans la campagne; on y voit la joie, le repos, et enfin tous les fruits d'une longue paix. Dieu promet de tenir son peuple dans une durable et parfaite tranquillité[1]. Ils en jouirent sous les rois de Perse. Tant que cet empire se soutint, les favorables décrets de Cyrus, qui en était le fondateur, assurèrent le repos des Juifs. Quoiqu'ils aient été menacés de leur dernière ruine sous Assuérus, quel qu'il soit, Dieu, fléchi par leurs larmes, changea tout à coup le cœur du roi, et tira une vengeance éclatante d'Aman leur ennemi[2]. Hors de cette conjecture, qui passa si vite, ils furent toujours sans crainte. Instruits par leurs prophètes à obéir aux rois à qui Dieu les avait soumis[3], leur fidélité fut inviolable. Aussi furent-ils toujours doucement traités. A la faveur d'un tribut assez léger qu'ils payaient à leurs souverains, qui étaient plutôt leurs protecteurs que leurs maîtres, ils vivaient selon leurs propres lois : la puissance sacerdotale fut conservée en son entier : les pontifes

[1] *Jer.* XLVI, 27.—[2] *Esth.* IV, V, VII, VIII, IX.—[3] *Jer.* XXVII, 12, 17; XL, 9. *Bar.* I, II, 12.

conduisaient le peuple : le conseil public, établi premièrement par Moïse, avait toute son autorité ; et ils exerçaient entre eux la puissance de vie et de mort, sans que personne se mêlât de leur conduite. Les rois l'ordonnaient ainsi[1]. La ruine de l'empire des Perses ne changea point leurs affaires. Alexandre respecta leur temple, admira leurs prophéties et augmenta leurs privilèges[2]. Ils eurent un peu à souffrir sous ses premiers successeurs. Ptolomée, fils de Lagus, surprit Jérusalem, et en emmena en Égypte cent mille captifs[3] : mais il cessa bientôt de les haïr. Pour mieux dire, il ne les haït jamais : il ne voulait que les ôter aux rois de Syrie, ses ennemis. En effet, il ne les eût pas plus tôt soumis, qu'il les fit citoyens d'Alexandrie, capitale de son royaume ; ou plutôt il leur confirma le droit qu'Alexandre, fondateur de cette ville, leur y avait déjà donné ; et ne trouvant rien dans tout son état de plus fidèle que les Juifs, il en remplit ses armées, et leur confia ses places les plus importantes. Si les Lagides les considérèrent, ils furent encore mieux traités des Séleucides, sous l'empire desquels ils vivaient. Séleucus Nicanor, chef de cette famille, les établit dans

[1] *I. Esdr.* VII, 25, 26.—[2] *Joseph.* Ant. *lib.* XI, *cap.* 8; et *lib.* II cont. Apion, *n.* 4.—[3] *Joseph.* Ant. *lib.* XII, *cap.* 1, 2 ; et *lib.* II cont. Apion.

Antioche[1]; et Antiochus-le-Dieu, son petit-fils, les ayant fait recevoir dans toutes les villes de l'Asie mineure, nous les avons vus se répandre dans toute la Grèce, y vivre selon leur loi, et y jouir des mêmes droits que les autres citoyens; comme ils faisaient dans Alexandrie et dans Antioche. Cependant leur loi est tournée en grec par les soins de Ptolomée Philadelphe, roi d'Égypte[2]. La religion judaïque est connue parmi les Gentils; le temple de Jérusalem est enrichi par les dons des rois et des peuples; les Juifs vivent en paix et en liberté sous la puissance des rois de Syrie, et ils n'avaient guère goûté une telle tranquillité sous leurs propres rois.

CHAPITRE XIV.

Interruption et rétablissement de la paix : division dans le peuple saint : persécution d'Antiochus : tout cela prédit.

Elle semblait devoir être éternelle, s'ils ne l'eussent eux-mêmes troublée par leurs dissensions. Il y avait trois cents ans qu'ils jouissaient de ce repos tant prédit par leurs prophètes,

[1] *Joseph.* Ant. *lib.* XII, *c.* 3; et *lib.* II; cont. Apion. — [2] *Joseph.* Præf. Ant. *et lib.* XII, *c.* 2; *et lib.* II cont. Apion

quand l'ambition et les jalousies qui se mirent parmi eux les pensèrent perdre. Quelques-uns des plus puissans trahirent leur peuple pour flatter les rois; ils voulurent se rendre illustres à la manière des Grecs, et préférèrent cette vaine pompe à la gloire solide que leur acquérait parmi leurs citoyens l'observance des lois de leurs ancêtres. Ils célébrèrent des jeux comme les Gentils [1]. Cette nouveauté éblouit les yeux du peuple, et l'idolâtrie revêtue de cette magnificence parut belle à beaucoup de Juifs. A ces changemens se mêlèrent les disputes pour le souverain sacerdoce, qui était la dignité principale de la nation. Les ambitieux s'attachaient aux rois de Syrie pour y parvenir; et cette dignité sacrée fut le prix de la flatterie de ces courtisans. Les jalousies et les divisions des particuliers ne tardèrent pas à causer, selon la coutume, de grands malheurs à tout le peuple et à la ville sainte. Alors arriva ce que nous avons remarqué qu'avait prédit Zacharie [2]. *Judas même combattit contre Jérusalem*, et cette ville fut trahie par ses citoyens. Antiochus-l'Illustre, roi de Syrie, conçut le dessein de perdre ce

[1] *I. Mach.* I, 12, 13, *etc. II. Mach.* III, IV, X, *etc.*, 14, 15, 16, *etc.* — [2] *Zach.* XIV, 14. *Voy.* ci-dessus, *ch.* X.

peuple divisé, pour profiter de ses richesses. Ce prince parut alors avec tous les caractères que Daniel avait marqués[1] : ambitieux, avare, artificieux, cruel, insolent, impie, insensé, enflé de ses victoires, et puis irrité de ses pertes [2]. Il entre dans Jérusalem en état de tout entreprendre : les factions des Juifs, *et non pas ses propres forces*, l'enhardissaient; et Daniel l'avait ainsi prévu[3]. Il exerce des cruautés inouïes : son orgueil l'emporte aux derniers excès, *et il vomit des blasphèmes contre le Très-Haut*, comme l'avait prédit le même prophète [4]. En exécution de ces prophéties, et *à cause des péchés du peuple, la force lui est donnée contre le sacrifice perpétuel* [5]. Il profane le temple de Dieu, que les rois ses ancêtres avaient révéré : il le pille, et répare, par les richesses qu'il y trouve, les ruines de son trésor épuisé. Sous prétexte de rendre conformes les mœurs de ses sujets, et en effet pour assouvir son avarice en pillant toute la Judée, il ordonne aux Juifs d'adorer les mêmes dieux que les Grecs : surtout il veut qu'on adore Jupiter Olympien, dont il place l'idole dans le temple

[1] *Dan.* VII, 24, 25; VIII, 9, 10, 11, 12, 23, 24, 25.— [2] *Polyb. lib.* XXVI *et* XXXI *in excerp. et apud. Ath. lib.* X. — [3] *Dan.* VIII, 24.— [4] *Dan.* VII, 8, 11, 25, VIII, 25.— [5] *Dan.* VIII, 11, 12, 13, 14.

même[1]; et plus impie que Nabuchodonosor, il entreprend de détruire les fêtes, la loi de Moïse, les sacrifices, la religion, et tout le peuple. Mais les succès de ce prince avaient leurs bornes marquées par les prophéties. Mathatias s'oppose à ses violences, et réunit les gens de bien. Judas Machabée, son fils, avec une poignée de gens, fait des exploits inouïs, et purifie le temple de Dieu *trois ans et demi* après sa profanation, comme avait prédit Daniel[2]. Il poursuit les Iduméens et tous les autres Gentils qui se joignaient à Antiochus[3]; et leur ayant pris leurs meilleures places, il revient victorieux et humble, tel que l'avait vu Isaïe[4], chantant les louanges de Dieu qui avait livré en ses mains les ennemis de son peuple, et encore tout rouge de leur sang. Il continue ses victoires, malgré les armées prodigieuses des capitaines d'Antiochus. Daniel n'avait donné *que six ans*[5] à ce prince impie pour tourmenter le peuple de Dieu; et voilà qu'au terme préfix il apprend à Ecbatane les faits héroïques de Judas[6]. Il tombe dans une profonde mélancolie, et meurt, comme avait prédit le

[1] *I. Mach.* I, 43, 46, 57, *II Mach.* VI, 1, 2.—[2] *Dan.* VII, 25; XII, 7, 11. *Jos.* Ant. *lib.* XII, *c.* 11, *al.* 5. — [3] *Jos.* de Bello Jud. *Prol. et lib.* I, *c.* I. — [4] *Is.* LXIII. *I. Mach.* IV, 15; V, 3, 26, 28, 36, 54. — [5] *Dan.* VIII, 14. — [6] *I. Mach.* VI, *II. Mach.* IX.

saint prophète, misérable, *mais non de main d'homme*[1], après avoir reconnu, mais trop tard, la puissance du Dieu d'Israël.

Je n'ai plus besoin de vous raconter de quelle sorte ses successeurs poursuivirent la guerre contre la Judée, ni la mort de Judas son libérateur, ni les victoires de ses deux frères Jonathas et Simon, successivement souverains pontifes, dont la valeur rétablit la gloire ancienne du peuple de Dieu. Ces trois grands hommes virent les rois de Syrie et tous les peuples voisins conjurés contre eux; et ce qui était le plus déplorable, ils virent à diverses fois ceux de Juda même armés contre leur patrie et contre Jérusalem : chose inouïe jusque alors, mais, comme on a dit, expressément marquée par les prophètes[2]. Au milieu de tant de maux, la confiance qu'ils eurent en Dieu les rendit intrépides et invincibles. Le peuple fut toujours heureux sous leur conduite; et enfin du temps de Simon, affranchi du joug des Gentils, il se soumit à lui et à ses enfans, du consentement des rois de Syrie.

Mais l'acte par lequel le peuple de Dieu transporte à Simon toute la puissance publique, et

[1] *Dan.* VIII, 25.—[2] *Zach.* XIV, 14. *I. Mach.* I, 12; IX, XI, 20, 21, 22; XVI. *II. Mach.* IV, 22, *et seq.*

lui accorde les droits royaux, est remarquable. Le décret porte *qu'il en jouira, lui et sa postérité, jusqu'à ce qu'il vienne un fidèle et véritable prophète*[1].

Le peuple, accoutumé dès son origine à un gouvernement divin, et sachant que depuis le temps que David avait été mis sur le trône par ordre de Dieu, la souveraine puissance appartenait à sa maison, à qui elle devait être à la fin rendue, au temps du Messie, quoique d'une manière plus mystérieuse et plus haute qu'on ne l'attendait, mit expressément cette restriction au pouvoir qu'il donna à ses pontifes, et continua de vivre sous eux dans l'espérance de ce Christ tant de fois promis.

C'est ainsi que ce royaume absolument libre usa de son droit, et pourvut à son gouvernement. La postérité de Jacob, par la tribu de Juda et par les restes qui se rangèrent sous ses étendards, se conserva en corps d'état, et jouit indépendamment et paisiblement de la terre qui lui avait été assignée.

La religion judaïque eut un grand éclat, et reçut de nouvelles marques de la protection divine. Jérusalem, assiégée et réduite à l'extrémité par Antiochus Sidètes, roi de Syrie, fut

[1] *I. Mach.* XIV, 41.

délivrée de ce siège d'une manière admirable. Ce prince fut touché d'abord de voir un peuple affamé plus occupé de sa religion que de son malheur, et leur accorda une trève de sept jours en faveur de la semaine sacrée de la fête des Tabernacles [1]. Loin d'inquiéter les assiégés durant ce saint temps, il leur envoyait avec une magnificence royale des victimes pour les immoler dans leur temple, sans se mettre en peine que c'était en même temps leur fournir des vivres dans leur extrême besoin. Selon la docte remarque des chronologistes [2], les Juifs venaient alors de célébrer l'année sabbatique ou de repos, c'est-à-dire la septième année, où, comme parle Moïse [3], la terre qu'on ne semait point devait se reposer de son travail ordinaire. Tout manquait dans la Judée, et le roi de Syrie pouvait d'un seul coup perdre tout un peuple qu'on lui faisait regarder comme toujours ennemi et toujours rébelle. Dieu, pour garantir ses enfans d'une perte si inévitable, n'envoya pas comme autrefois ses anges exterminateurs; mais ce qui n'est pas moins merveilleux, quoique d'une autre

[1] *Joseph.* Antiq. *l.* XIII, *c.* 16, *al.* 8. *Plut.* Apopht. Reg. et Imper. *Diod. lib.* XXXIV; *in excerpt. Photii*, Biblioth. *p.* 1150. — [2] Annal. *tom.* II; *ad an.* 3870. — [3] *Exod.* XXIII, 10, 11. *Levit.* XXV, 4.

manière, il touche le cœur du roi, qui, admirant la piété des Israélites, que nul péril n'avait détournés des observances les plus incommodes de leur religion, leur accorda la vie et la paix. Les prophètes avaient prédit que ce ne serait plus par des prodiges semblables à ceux des temps passés que Dieu sauverait son peuple, mais par la conduite d'une providence plus douce, qui toutefois ne laisserait pas d'être également efficace, et à la longue aussi sensible. Par un effet de cette conduite, Jean Hircan, dont la valeur s'était signalée dans les armées d'Antiochus, après la mort de ce prince, reprit l'empire de son pays.

Sous lui, les Juifs s'agrandissent par des conquêtes considérables. Ils soumettent Samarie [1] (Ézéchiel et Jérémie l'avaient prédit); ils domptent les Iduméens, les Philistins et les Ammonites leurs perpétuels ennemis [2]; et ces peuples embrassent leur religion (Zacharie l'avait marqué [3]). Enfin, malgré la haine et la jalousie des peuples qui les environnent, sous l'autorité de leurs pontifes, qui deviennent enfin leurs rois, ils fondent le nouveau royaume des Asmonéens

[1] *Ezech.* XVI, 53, 55, 61. *Jer.* XXXI, 5. *I. Mach.* X, 30. — [2] *Joseph.* Ant. *lib.* XIII, *c.* 8, 17, 18, *al.* 4, 9, 10.
[3] *Zach.* IX, 1, 2 *et seq.*

ou des Machabées, plus étendu que jamais, si on excepte les temps de David et de Salomon.

Voilà en quelle manière le peuple de Dieu subsista toujours parmi tant de changemens; et ce peuple, tantôt châtié, et tantôt consolé dans ses disgraces, par les différens traitemens qu'il reçoit selon ses mérites, rend un témoignage public à la Providence qui régit le monde.

CHAPITRE XV.

Attente du Messie; sur quoi fondée: préparation à son règne et à la conversion des Gentils.

Mais en quelque état qu'il fût, il vivait toujours en attente des temps du Messie, où il espérait de nouvelles graces plus grandes que toutes celles qu'il avait reçues; et il n'y a personne qui ne voie que cette foi du Messie et de ses merveilles, qui dure encore aujourd'hui parmi les Juifs, leur est venue de leurs patriarches et de leurs prophètes dès l'origine de leur nation [1]. Car dans cette longue suite d'années, où eux-mêmes reconnaissaient que par un conseil de la Providence il ne s'élevait plus parmi eux aucun prophète, et que Dieu ne leur faisait point

[1] *Joseph. lib.* 1 cont. Apion.



de nouvelles prédictions ni de nouvelles promesses, cette foi du Messie qui devait venir était plus vive que jamais. Elle se trouva si bien établie quand le second temple fut bâti, qu'il n'a plus fallu de prophète pour y confirmer le peuple. Ils vivaient sous la foi des anciennes prophéties qu'ils avaient vues s'accomplir si précisément à leurs yeux en tant de chefs : le reste, depuis ce temps, ne leur a jamais paru douteux, et ils n'avaient point de peine à croire que Dieu, si fidèle en tout, n'accomplît encore en son temps ce qui regardait le Messie, c'est-à-dire la principale de ses promesses et le fondement de toutes les autres.

En effet toute leur histoire, tout ce qui leur arrivait de jour en jour, n'était qu'un perpétuel développement des oracles que le saint Esprit leur avait laissés. Si, rétablis dans leur terre après la captivité, ils jouirent durant trois cents ans d'une paix profonde ; si leur temple fut révéré, et leur religion honorée dans tout l'Orient; si enfin leur paix fut troublée par leurs dissensions ; si ce superbe roi de Syrie fit des efforts inouïs pour les détruire ; s'il prévalut quelque temps ; si un peu après il fut puni ; si la religion judaïque et tout le peuple de Dieu fut relevé avec un éclat plus merveilleux que jamais, et le royaume de Juda accru sur la fin des temps

par de nouvelles conquêtes : on a vu que tout cela se trouvait écrit dans leurs prophètes. Oui, tout y était marqué, jusqu'au temps que devaient durer les persécutions, jusqu'aux lieux où se donnèrent les combats, jusqu'aux terres qui devaient être conquises.

Je vous ai rapporté en gros quelque chose de ces prophéties : le détail serait la matière d'un plus long discours ; mais vous en voyez assez pour demeurer convaincu de ces fameuses prédictions qui font le fondement de notre croyance : plus on les approfondit, plus on y trouve de vérité ; et les prophéties du peuple de Dieu ont eu, durant tous ces temps, un accomplissement si manifeste, que depuis, quand les païens mêmes, quand un Porphyre, quand un Julien-l'Apostat [1], ennemis d'ailleurs des Écritures, ont voulu donner des exemples de prédictions prophétiques, ils les ont été chercher parmi les Juifs.

Et je puis même vous dire avec vérité, que si durant cinq cents ans le peuple de Dieu fut sans prophète, tout l'état de ces temps était prophétique : l'œuvre de Dieu s'acheminait, et les voies se préparaient insensiblement à l'entier accomplissement des anciens oracles.

[1] *Porph.* de Abstin. *lib.* IV, § 13. *Id. Porph. et Jul. apud. Cyril. lib.* V. *et* VI in Julian.

Le retour de la captivité de Babylone n'était qu'une ombre de la liberté et plus grande et plus nécessaire que le Messie devait apporter aux hommes captifs du péché. Le peuple dispersé en divers endroits dans la haute Asie, dans l'Asie mineure, dans l'Égypte, dans la Grèce même, commençait à faire éclater parmi les Gentils le nom et la gloire du Dieu d'Israël. Les Écritures, qui devaient un jour être la lumière du monde, furent mises dans la langue la plus connue de l'univers : leur antiquité est reconnue. Pendant que le temple est révéré, et les Écritures répandues parmi les Gentils, Dieu donne quelque idée de leur conversion future, et en jette de loin les fondemens.

Ce qui se passait même parmi les Grecs était une espèce de préparation à la connaissance de la vérité. Leurs philosophes connurent que le monde était régi par un Dieu bien différent de ceux que le vulgaire adorait, et qu'ils servaient eux-mêmes avec le vulgaire. Les histoires grecques font foi que cette belle philosophie venait d'Orient, et des endroits où les Juifs avaient été dispersés ; mais de quelque endroit qu'elle soit venue, une vérité si importante répandue parmi les Gentils, quoique combattue, quoique mal suivie même par ceux qui l'enseignaient, commençait à réveiller le genre humain, et

fournissait par avance des preuves certaines à ceux qui devaient un jour le tirer de son ignorance.

CHAPITRE XVI.

Prodigieux aveuglement de l'idolâtrie avant la venue du Messie.

Comme toutefois la conversion de la gentilité était une œuvre réservée au Messie, et le propre caractère de sa venue, l'erreur et l'impiété prévalaient partout. Les nations les plus éclairées et les plus sages, les Chaldéens, les Égyptiens, les Phéniciens, les Grecs, les Romains, étaient les plus ignorans et les plus aveugles sur la religion : tant il est vrai qu'il y faut être élevé par une grace particulière et par une sagesse plus qu'humaine. Qui oserait raconter les cérémonies des dieux immortels, et leurs mystères impurs? Leurs amours, leurs cruautés, leurs jalousies, et tous leurs autres excès, étaient le sujet de leurs fêtes, de leurs sacrifices, des hymnes qu'on leur chantait, et des peintures que l'on consacrait dans leurs temples. Ainsi le crime était adoré, et reconnu nécessaire au culte des dieux. Le plus grave des philosophes défend de boire avec excès, si ce n'était dans les fêtes de

Bacchus et à l'honneur de ce dieu[1]. Un autre, après avoir sévèrement blâmé toutes les images malhonnêtes, en excepte celles des dieux, qui voulaient être honorés par ces infamies[2]. On ne peut lire sans étonnement les honneurs qu'il fallait rendre à Vénus, et les prostitutions qui étaient établies pour l'adorer[3]. La Grèce, toute polie et toute sage qu'elle était, avait reçu ces mystères abominables. Dans les affaires pressantes, les particuliers et les républiques vouaient à Vénus des courtisanes[4], et la Grèce ne rougissait pas d'attribuer son salut aux prières qu'elles faisaient à leur déesse. Après la défaite de Xerxès et de ses formidables armées, on mit dans le temple un tableau où étaient représentés leurs vœux et leurs processions, avec cette inscription de Simonides, poëte fameux : « Celles-ci ont prié la déesse Vénus, qui pour l'amour d'elles a sauvé la Grèce. »

S'il fallait adorer l'amour, ce devait être du moins l'amour honnête ; mais il n'en était pas ainsi. Solon, qui le pourrait croire, et qui attendrait d'un si grand nom une si grande infamie ? Solon, dis-je, établit à Athènes le temple de

[1] *Plat.* de Leg. *lib.* VI. — [2] *Arist.* Polit. *lib.* VII, *cap.* 17. — [3] *Baruch.* VI, 10, 42, 43. *Herod. lib.* I, *c.* 199. *Strab. lib.* VIII. — [4] *Athen. lib.* XIII.

Vénus la prostituée[1], ou de l'amour impudique. Toute la Grèce était pleine de temples consacrés à ce Dieu, et l'amour conjugal n'en avait pas un dans tout le pays.

Cependant ils détestaient l'adultère dans les hommes et dans les femmes : la société conjugale était sacrée parmi eux. Mais quand ils s'appliquaient à la religion, ils paraissaient comme possédés par un esprit étranger, et leur lumière naturelle les abandonnait.

La gravité romaine n'a pas traité la religion plus sérieusement, puisqu'elle consacrait à l'honneur des dieux les impuretés du théâtre et les sanglans spectacles des gladiateurs, c'est-à-dire tout ce qu'on pouvait imaginer de plus corrompu et de plus barbare.

Mais je ne sais si les folies ridicules qu'on mêlait dans la religion n'étaient pas encore plus pernicieuses, puisqu'elles lui attiraient tant de mépris. Pouvait-on garder le respect qui est dû aux choses divines, au milieu des impertinences que contaient les fables, dont la représentation ou le souvenir faisaient une si grande partie du culte divin ? Tout le service public n'était qu'une continuelle profanation, ou plutôt une dérision du nom de Dieu ; et il fallait bien qu'il y eût

[1] *Athen. lib.* XIII.

quelque puissance ennemie de ce nom sacré, qui, ayant entrepris de le ravilir, poussât les hommes à l'employer dans des choses si méprisables, et même à le prodiguer à des sujets si indignes.

Il est vrai que les philosophes avaient à la fin reconnu qu'il y avait un autre Dieu que ceux que le vulgaire adorait; mais ils n'osaient l'avouer. Au contraire, Socrate donnait pour maxime, qu'il fallait que chacun suivît la religion de son pays [1]. Platon, son disciple, qui voyait la Grèce et tous les pays du monde remplis d'un culte insensé et scandaleux, ne laisse pas de poser comme un fondement de sa république [2], « qu'il ne faut jamais rien changer dans la religion qu'on trouve établie, et que c'est avoir perdu le sens que d'y penser. » Des philosophes si graves, et qui ont dit de si belles choses sur la nature divine, n'ont osé s'opposer à l'erreur publique, et ont désespéré de la pouvoir vaincre. Quand Socrate fut accusé de nier les dieux que le public adorait, il s'en défendit comme d'un crime [3]; et Platon, en parlant du Dieu qui avait formé l'univers, dit qu'il est difficile de le trouver, et qu'il est défendu de le déclarer au peuple [4]. Il proteste de n'en parler

[1] *Xenoph.* Memor. *lib.* I. — [2] *Plat.* de Leg. *lib.* V. — [3] Apol. Socr. *apud Plat. et Xenoph.* — [4] *Ep.* II, ad Dionys.

jamais qu'en énigme, de peur d'exposer une si grande vérité à la moquerie.

Dans quel abîme était le genre humain, qui ne pouvait supporter la moindre idée du vrai Dieu! Athènes, la plus polie et la plus savante de toutes les villes grecques, prenait pour athées ceux qui parlaient des choses intellectuelles [1]; et c'est une des raisons qui avaient fait condamner Socrate. Si quelques philosophes osaient enseigner que les statues n'étaient pas des dieux, comme l'entendait le vulgaire, ils se voyaient contraints de s'en dédire; encore après cela étaient-ils bannis comme des impies, par sentence de l'Aréopage [2]. Toute la terre était possédée de la même erreur: la vérité n'y osait paraître. Le Dieu créateur du monde n'avait de temple ni de culte qu'en Jérusalem. Quand les Gentils y envoyaient leurs offrandes, ils ne faisaient autre honneur au Dieu d'Israël, que de le joindre aux autres dieux. La seule Judée connaissait sa sainte et sévère jalousie, et savait que partager la religion entre lui et les autres dieux, était la détruire.

[1] *Diog. Laert. lib.* II. Socr. III, Plat.—[2] *Diog. Laert. lib.* II. Stilp.

CHAPITRE XVII.

Corruptions et superstitions parmi les Juifs : fausses doctrines des Pharisiens.

Cependant, à la fin des temps, les Juifs mêmes qui le connaissaient et qui étaient les dépositaires de la religion, commencèrent, tant les hommes vont toujours affaiblissant la vérité, non point à oublier le Dieu de leurs pères, mais à mêler dans la religion des superstitions indignes de lui. Sous le règne des Asmonéens, et dès le temps de Jonathas, la secte des Pharisiens commença parmi les Juifs [1]. Ils s'acquirent d'abord un grand crédit par la pureté de leur doctrine et par l'observance exacte de la loi : joint que leur conduite était douce, quoique régulière, et qu'ils vivaient entre eux en grande union. Les récompenses et les châtimens de la vie future, qu'ils soutenaient avec zèle, leur attiraient beaucoup d'honneur [2]. A la fin l'ambition se mit parmi eux. Ils voulurent gouverner, et en effet ils se donnèrent un pouvoir absolu sur le peuple : il se rendirent les arbitres de la

[1] *Joseph.* Antiq. *l.* XIII, *cap.* 9, *al.* 5.—[2] *Joseph.* Antiq. *lib.* XIII, *cap.* 18, *al.* 10. *Id.* de Bello Jud. *lib.* II, *c.* 7, *al.* 8.

doctrine et de la religion, qu'ils tournèrent insensiblement à des pratiques superstitieuses, utiles à leur intérêt et à la domination qu'ils voulaient établir sur les consciences; et le vrai esprit de la loi était prêt à se perdre.

A ces maux se joignit un plus grand mal, l'orgueil et la présomption; mais une présomption qui allait à s'attribuer à soi-même le don de Dieu. Les Juifs accoutumés à ses bienfaits, et éclairés depuis tant de siècles de sa connaissance, oublièrent que sa bonté seule les avait séparés des autres peuples, et regardèrent sa grace comme une dette. Race élue et toujours bénie depuis deux mille ans, ils se jugèrent les seuls dignes de connaître Dieu, et se crurent d'une autre espèce que les autres hommes qu'ils voyaient privés de sa connaissance. Sur ce fondement ils regardèrent les Gentils avec un insupportable dédain. Être sorti d'Abraham selon la chair leur paraissait une distinction qui les mettait naturellement au-dessus de tous les autres; et enflés d'une si belle origine, ils se croyaient saints par nature, et non par grace : erreur qui dure encore parmi eux. Ce furent les Pharisiens qui, cherchant à se glorifier de leurs lumières et de l'exacte observance des cérémonies de la loi, introduisirent cette opinion vers la fin des temps. Comme ils ne songeaient



qu'à se distinguer des autres hommes, ils multiplièrent sans bornes les pratiques extérieures, et débitèrent toutes leurs pensées, quelque contraires qu'elles fussent à la loi de Dieu, comme des traditions authentiques.

CHAPITRE XVIII.

Suite des corruptions parmi les Juifs : signal de leur décadence, selon que Zacharie l'avait prédit.

Encore que ces sentimens n'eussent point passé par décret public en dogme de la Synagogue, ils se coulaient insensiblement parmi le peuple, qui devenait inquiet, turbulent et séditieux. Enfin les divisions, qui devaient être, selon leurs prophètes[1], le commencement de leur décadence, éclatèrent à l'occasion des brouilleries survenues dans la maison des Asmonéens. Il y avait à peine soixante ans jusqu'à Jésus-Christ, quand Hircan et Aristobule, enfans d'Alexandre Jannée, entrèrent en guerre pour le sacerdoce, auquel la royauté était annexée. C'est ici le moment fatal où l'histoire marque la première cause de la ruine des Juifs[2].

[1] *Zach.* XI, 6, 7, 8, *etc.* — [2] *Joseph.* Antiq. *lib.* XIV, *c.* 8, *al.* 4; *lib.* XX, *c.* 8, *al.* 9. De Bello Jud. *lib.* I, *c.* 4, 5, 6. *Appian.* Bell. Syr. Mithrid. et Civil. *lib.* V.

Pompée, que les deux frères appelèrent pour les régler, les assujétit tous deux, en même temps qu'il déposséda Antiochus surnommé l'Asiatique, dernier roi de Syrie. Ces trois princes dégradés ensemble, et comme par un seul coup, furent le signal de la décadence marquée en termes précis par le prophète Zacharie [1]. Il est certain, par l'histoire, que ce changement des affaires de la Syrie et de la Judée fut fait en même temps par Pompée, lorsque, après avoir achevé la guerre de Mithridate, prêt à retourner à Rome, il régla les affaires d'Orient. Le prophète a exprimé ce qui faisait à la ruine des Juifs, qui, de deux frères qu'ils avaient vus rois, en virent l'un prisonnier servir au triomphe de Pompée, et l'autre (c'est le faible Hircan) à qui le même Pompée ôta avec le diadème une grande partie de son domaine, ne retenir plus qu'un vain titre d'autorité qu'il perdit bientôt. Ce fut alors que les Juifs furent faits tributaires des Romains; et la ruine de la Syrie attira la leur, parce que ce grand royaume réduit en province dans leur voisinage, y augmenta tellement la puissance des Romains, qu'il n'y avait plus de salut qu'à leur obéir. Les gouverneurs de Syrie firent de continuelles entreprises sur

[1] *Zach.* xi, 8. *Voy.* ci-dessus, *ch.* x, *t.* i, *p.* 310.

la Judée: les Romains s'y rendirent maîtres absolus, et en affaiblirent le gouvernement en beaucoup de choses. Par eux enfin le royaume de Juda passa des mains des Asmonéens, à qui il s'était soumis, en celles d'Hérode, étranger et Iduméen. La politique cruelle et ambitieuse de ce roi, qui ne professait qu'en apparence la religion judaïque, changea les maximes du gouvernement ancien. Ce ne sont plus ces Juifs maîtres de leur sort sous le vaste empire des Perses et des premiers Séleucides, où ils n'avaient qu'à vivre en paix. Hérode, qui les tient de près asservis sous sa puissance, brouille toutes choses; confond à son gré la succession des pontifes; affaiblit le pontificat, qu'il rend arbitraire; énerve l'autorité du conseil de la nation, qui ne peut plus rien: toute la puissance publique passe entre les mains d'Hérode et des Romains dont il est l'esclave, et il ébranle les fondemens de la république judaïque.

Les Pharisiens, et le peuple qui n'écoutait que leurs sentimens, souffraient cet état avec impatience. Plus ils se sentaient pressés du joug des Gentils, plus ils conçurent pour eux de dédain et de haine. Ils ne voulurent plus de Messie qui ne fût guerrier, et redoutable aux puissances qui les captivaient. Ainsi, oubliant tant de prophéties qui leur parlaient si expressément de

ses humiliations, ils n'eurent plus d'yeux ni d'oreilles que pour celles qui leur annoncent des triomphes, quoique bien différens de ceux qu'ils voulaient.

FIN DU PREMIER VOLUME.



TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

AVANT-PROPOS. Dessein général de cet ouvrage : sa division en trois parties. Pag. 1

PREMIÈRE PARTIE.

LES ÉPOQUES OU LA SUITE DES TEMPS.

PREMIÈRE ÉPOQUE. Adam, ou la Création. *Premier âge du monde.* 8

IIe ÉPOQUE. Noé, ou le Déluge. *Deuxième âge du monde.* 12

IIIe ÉPOQUE. La vocation d'Abraham, ou le commencement du peuple de Dieu et de l'alliance. *Troisième âge du monde.* 16

IVe ÉPOQUE. Moïse, ou la Loi écrite. *Quatrième âge du monde.* 21

Ve ÉPOQUE. La prise de Troie. *Cinquième âge du monde.* 26

VIe ÉPOQUE. Salomon, ou le Temple achevé. *Cinquième âge du monde.* 28

VIIe ÉPOQUE. Romulus, ou Rome fondée. 37

VIIIe ÉPOQUE. Cyrus, ou les Juifs rétablis. *Sixième âge du monde.* 60

IXe ÉPOQUE. Scipion, ou Carthage vaincue. 96

X[e] ÉPOQUE. Naissance de Jésus-Christ. *Septième et dernier âge du monde.* 116
XI[e] ÉPOQUE. Constantin, ou la paix de l'Église. 142
XII[e] ÉPOQUE. Charlemagne, ou l'établissement du nouvel empire. 187

SECONDE PARTIE.

LA SUITE DE LA RELIGION.

CHAP. I. La création et les premiers temps. 191
CHAP. II. Abraham et les patriarches. 219
CHAP. III. Moïse, la loi écrite, et l'introduction du peuple dans la Terre promise. 234
CHAP. IV. David, Salomon, les rois et les prophètes. 260
CHAP. V. La vie et le ministère prophétique; les jugemens de Dieu déclarés par les prophéties. 277
CHAP. VI. Jugemens de Dieu sur Nabuchodonosor, sur les rois ses successeurs, et sur tout l'empire de Babylone. 284
CHAP. VII. Diversité des jugemens de Dieu. Jugement de rigueur sur Babylone : jugement de miséricorde sur Jérusalem. 290
CHAP. VIII. Retour du peuple sous Zorobabel, Esdras et Néhémias. 292
CHAP. IX. Dieu, prêt à faire cesser les prophé-

ties, répand ses lumières plus abondamment que jamais. 293

CHAP. X. Prophéties de Zacharie et d'Aggée. 298

CHAP. XI. La prophétie de Malachie, qui est le dernier des prophètes, et l'achèvement du second temple. 303

CHAP. XII. Les temps du second temple; fruits des châtimens et des prophéties précédentes; cessation de l'idolâtrie et des faux prophètes. 305

CHAP. XIII. La longue paix dont ils jouissent, par qui prédite. 307

CHAP. XIV. Interruption et rétablissement de la paix : division dans ce peuple saint : persécution d'Antiochus : tout cela prédit. 310

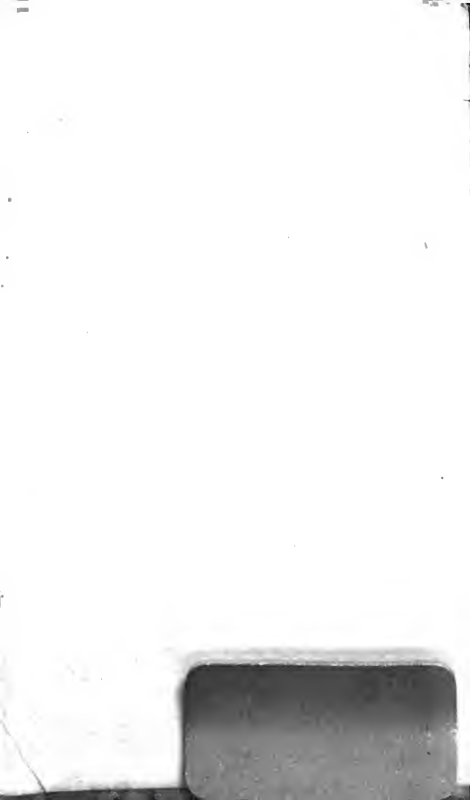
CHAP. XV. Attente du Messie; sur quoi fondée; préparation à son règne et à la conversion des Gentils. 318

CHAP. XVI. Prodigieux aveuglement de l'idolâtrie avant la venue du Messie. 322

CHAP. XVII. Corruptions et superstitions parmi les Juifs : fausses doctrines des Pharisiens. 327

CHAP. XVIII. Suite des corruptions parmi les Juifs : signal de leur décadence, selon que Zacharie l'avait prédit. 329

FIN DE LA TABLE.




BIBLIOTECA
Digitized by Google